

Dalc'hommp soñj

Revue Historique
Bretonne

N° 26 - 1989 - 25 F

*Bretagne
et Flandres*

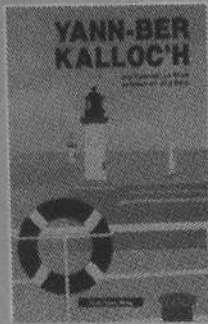
*Jeanne
la Flamme*

*Trésors
des Bibliothèques
de Bretagne*

*Ballades
irlandaises*



EDITIONS DALCHOMP SOÑJ



Yann Ber Kalloc'h
par Guenaél Le Bras
préface Jorj Belz
56 pages
25 francs franco



Histoire de Châteaugiron,
Contribution à l'histoire de Bretagne
par Michel de Mauny
Histoire d'une ville de Haute-Bretagne,
des origines à nos jours.
90 francs franco.



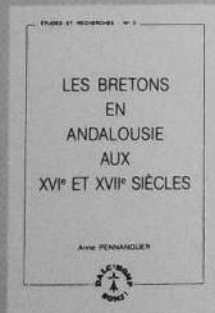
**Seigneurs et seigneuries
du Kemenet Héboé**
Par Job Jaffré
272 pages avec cartes et photos
110 francs franco



Atlas historique de Bretagne
par Yann Poupinot et Roger Hervé
17 cartes en couleur retraçant l'histoire
des Bretons depuis les origines
150 francs franco



Bretagne en tête à tête
par Michel Deligne, préface Youenn Gwernig
Caricatures et biographies critiques
de personnalités du mouvement breton
et du monde politique breton depuis un siècle
75 francs franco.



**Des Bretons
en Andalousie
aux XVI^e-XVII^e siècles**
par Anne Pennanguer
55 francs franco

**Les chances culturelles
de la Bretagne**
par Pierre Bernard
bilan et perspectives culturelles
en Bretagne
45 francs franco



**Pâques 1916
la Révolution irlandaise**
Dossier réalisé
par des historiens irlandais
et bretons
avec de nombreuses illustrations
60 francs franco



**1788-1795 : Les Quévenois à l'heure
de la Révolution française**
par le Comité Historique de Quéven.
Histoire d'une commune
de Basse-Bretagne
durant la Révolution.
55 francs franco.

CATALOGUE COMPLET SUR DEMANDE

ADHÉREZ A L'ASSOCIATION DALC'HOMP SOÑJ!

Dalc'homp soñj !

Revue Historique Bretonne

SOMMAIRE

N° 26

- Page 2 :** **La présence bretonne au Pays des Morins dans le Comté de Flandre**
par François Herry
- Page 6 :** **L'épopée bretonne de Jeanne la Flamme, princesse de Flandre**
par François Herry
- Page 14 :** **Un prédicateur breton à Bruges en 1500**
- Page 15 :** **Les études celtiques en Belgique**
par Claude Sterckx
- Page 18 :** **Breizh aux Pays-Bas et vice-versa**
par Jan Deloof
- Page 21 :** **Trésors des Bibliothèques de Bretagne**
- Page 30 :** **Références et Révérences Irlandaises**
par Bernard Rio
- Page 36 :** **Langues et cultures gaéliques en Irlande ou les combats d'une langue officielle**
par Jean Pinvidic
- Page 40 :** **Bretagne-Irlande : des liaisons directes par le ciel et la mer**
par Jean-Charles Perazzi
- Page 42 :** **L'ouvrier agricole de Plomeur**
par Hervé Person
- Page 44 :** **A lire**
- Page 45 :** **Le Fureteur Breton. On recherche**
- Page 46 :** **Courrier des lecteurs**
- Page 47 :** **Keleier berr ha berr**

Ont collaboré à ce numéro :

Bernez Rouz, François Herry, Jan Deloof, Claude Sterckx, Bernard Rio, Jean-Charles Perazzi, Jean Pinvidic, Marie-Thérèse Pouillas, Brigitte Loret, Yann Bouëssel du Bourg, Bernard Le Nail, Jakez Gaucher.

Nos remerciements à Bernard Rio et à La Liberté du Morbihan pour la rubrique A Lire.

Dalc'homp Soñj, revue historique trimestrielle, numéro 26, 1989. Publiée avec le concours du Centre National des Lettres.

Rédaction-Secrétariat : 36, rue Emile-Zola, 56100 An Oriant-Lorient. Tél. 97.85.22.01

Présidente : Pascale Guillou.

Directeur de la publication : Jacques-Yves Le Touze

Commission paritaire : CPPAP numéro 64566 ISSN 0294-4162

Composition : Atelier Le Dœuff, Lorient Réalisation : Atelier d'Impression Lorientais, Lanester

* La publication d'extraits des articles est autorisée sous réserve de mention d'origine

* La revue se réserve le droit de publier tout ou partie des lettres qu'elle reçoit, sauf indication expressément formulée.

* La direction de la revue laisse aux auteurs l'entière responsabilité de leurs articles

Couverture :

Page 1 : Tableau anonyme XV^e siècle, épisode de la légende de sainte Ursule, Musée de Bruges.

Page 4 : Livre d'heures de Françoise de Dinan, Bibliothèque Municipale de Rennes.

La présence bretonne au Pays des Morins dans le Comté de Flandre

A l'époque de la conquête des Gaules par Jules César, la partie du territoire de la Belgique primitive, qui deviendra le comté de Flandre, était habitée par des tribus d'origine celte et germanique, parmi lesquelles, en bordure de la côte, le peuple des Morins, voisin des Atribates et des Amiénois au sud et des Ménapiens à l'est. Pour ces Romains, qui à partir de l'Urbs, la capitale de l'Empire, lancèrent leurs légions conquérantes jusqu'aux confins de la terre, les Morins étaient désignés comme les *extremi hominum Morini*, les hommes les plus reculés, selon l'expression de Virgile dans l'Énéide. La Morinie s'étendait le long de la mer du Nord et de la Manche, approximativement de l'embouchure de l'Yser aux estuaires de la Canche et de l'Authie, ses frontières avec le pays des Ménapiens et des Atrébatés étant assez imprécises. Avant comme après la conquête romaine, elle s'identifiait à peu près avec l'ancien diocèse de Thérouanne, partagé en 1553 entre les diocèses de Boulogne, de Saint-Omer et d'Ypres.

Tours de Saint-Winoc (Photo Boubert-Bergues).



Le « Pagus Flandrensis », ou pays de Flandre, ne comprenait à l'origine que la ville de Bruges et le territoire avoisinant jusqu'à la mer et l'embouchure de l'Yser. En l'an 863, ce nom s'étendit à tout le territoire que le roi des Francs, Charles le Chauve, remit en bénéfice doté à Baudouin, son envoyé en cette contrée, après son mariage avec sa fille Judith, à savoir la région comprise entre l'Escaut, la Somme et l'océan. Sous le nom de Baudouin I^{er} Bras-de-Fer, il est considéré comme le premier de la puissante lignée des comtes de Flandre.

Le nom de Flandre provient de Vlaenderen ou Vlamingen, termes germaniques dérivés de Vlae, au pluriel Vlaen, signifiant marécages. Dès le XI^e siècle, le comté de Flandre prit rang parmi les états les plus importants de l'Europe féodale ; quoique vassal de la couronne de France, le comte de Flandre n'en possédait pas moins toutes les prérogatives d'un souverain indépendant.

La Morinie était à l'origine une terre de peuplement celte. Le radical de son nom, « mor », qui aujourd'hui encore signifie mer en breton, est dû soit à sa situation en bordure de l'océan, soit au fait que le pays était parsemé de marécages, le terme « moer » signifiant marais.

Alliance des Vénètes et des Morins

Dès la conquête romaine, l'on note une commune attitude des communautés d'Armorique et de Morinie face aux envahisseurs. Retranchés dans leurs forteresses, admirablement situées sur les pointes avancées de leurs côtes, et forts de leur puissante flotte, les Vénètes, unis aux autres peuplades armoricaines, offrirent aux Romains une farouche résistance. De même, les Morins et les Ménapiens surent, avec un indomptable courage, tirer parti de leurs profondes forêts et de leurs marécages pour tenir de longues années les Romains en échec. Dans ses Commentaires de la guerre des Gaules, Jules César a rendu un fier hommage à la vaillance de ces « Belgae » qu'il jugea les plus vaillants des peuples de la Gaule : *Morum omnium Gallorum fortissimi sunt Belgiae*.

Non seulement ces deux peuples furent remarquables dans leur résistance individuelle, mais ils surent joindre leurs forces dans une alliance commune. Dans le récit de sa lutte contre les Vénètes, César fait mention nommément des Morins et des Ménapiens parmi les tribus dont les Vénètes s'assurèrent le concours.

Dans cette commune résistance et cette alliance pour la défense de leur sol, l'on peut voir un signe manifeste d'un même esprit de courage, de collaboration et d'amitié entre les Bretons et les Morins, esprit dont témoignera leur histoire respective. L'hagiographie va nous en donner un exemple particulièrement révélateur. A maintes reprises, en effet, la Morinie et ultérieurement la Flandre seront terre de refuge et d'accueil chaleureux pour plusieurs saints et religieux bretons, contraints par les circonstances de quitter leur patrie. Après en avoir donné quelques exemples caractéristiques, nous émettrons l'hypothèse, voire notre conviction, que cette commune destination ne fut pas le fait du

hasard, mais résulte d'un choix délibéré, motivé par la présence antérieure d'une colonie bretonne au sein de la population indigène de Morinie, prête à faciliter leur installation.

II — Saints et moines bretons en Morinie

1 — Saint Josse

Avant d'en venir à notre première relation d'un tel exode vers la Morinie au départ du royaume de Domnonée, en Armorique septentrionale, quelques mots d'histoire afin de planter le décor.

Débarqué vers la fin du V^e siècle sur le rivage de la Bretagne insulaire, l'envahisseur saxon Cedric, partant du territoire de l'actuel Hampshire, porta l'offensive vers l'Ouest contre les peuplades bretonnes indigènes, dont la plus importante, les Dumnonii ou Domnonéens, occupait la presque île sud-ouest de l'île. La guerre dura une dizaine d'années, de 514 à 525. Pressés par la progression saxonne, les Domnonéens émigrèrent en grand nombre sur la côte nord de l'Armorique, où ils créèrent le royaume de Domnonée, dont Riwal fut le premier roi. Après son union avec le Léon, ce royaume s'étendra de l'embouchure du Couesnon à l'est à celle de l'Elorn à l'ouest.

A l'époque qui nous intéresse, au roi Juthaël, décédé en 605, avait succédé sur le trône de Domnonée son fils, le futur saint Judicaël. Ayant établi l'ordre et la justice à l'intérieur de son pays, et assuré son indépendance vis-à-vis du royaume franc, grâce à un traité de paix passé avec le roi Dagobert, Judicaël aspira à reprendre la vie monastique, qu'il avait connue, pendant quelques années, avant son intronisation. Vers l'an 640, il résolut d'abdiquer en faveur de son frère puîné Judoc ou Josse.

Mais Josse, qui lui aussi désirait embrasser la vie religieuse, prit le parti d'échapper au trône par la fuite. S'étant fait ordonner prêtre au monastère de Lan-Maëlmou, proche de la rivière du Couesnon, il gagna la terre du Ponthieu, en Morinie, en compagnie de ses cousins Arnoch et Guehnoc. Il y fonda une abbaye sur la rive gauche de la rivière la Canche, en un lieu situé entre Montreuil et la mer, qui est aujourd'hui le bourg de Saint-Josse, sur une terre appelée Brahic, donation du comte Haymo. Ce monastère s'appellera plus tard Saint-Josse de Ponthieu. Albert le Grand donne l'année 651 comme date du décès de notre saint. En Bretagne, seule l'église paroissiale du bourg d'Yvias, au diocèse de Saint-Brieuc et Tréguier, a adopté saint Josse comme patron.

2 — Les moines de Landévennec

Cette terre de Morinie sera pour les Bretons un étonnant pôle d'attraction. En effet, après saint Josse, ce fut au tour de saint Winnoc, qui était vraisemblablement son neveu, d'y trouver refuge. Mais avant de retracer succinctement sa vie, reportons-nous quelque trois siècles plus tard.

En l'an 913, l'abbaye bénédictine de Saint-Guérolé, située à Landévennec, en bordure de la rive sud de la rade de Brest, est détruite par les Normands. Après diverses pérégrinations, dont l'itinéraire n'est pas connu de façon certaine, les moines, emportant avec eux les reliques de leur fondateur, saint Guérolé, se dirigè-

rent, eux aussi, vers le pays de Ponthieu, où ils furent accueillis à l'abbaye même fondée par saint Josse. Le comte Helgaud, très heureux de l'aubaine qu'était pour sa cité de Montreuil l'arrivée de nouvelles reliques, fut plein de libéralités à l'égard de ces religieux. Il leur offrit un terrain dans la ville haute, où ils élevèrent une abbaye sous le patronage de saint Guérolé, appelé saint Walloy dans le pays, nom dérivé de Winwaloe, forme originelle de Guérolé. A partir du XI^e siècle, l'abbaye prendra le nom d'abbaye Saint-Saulve et demeurera jusqu'à la Révolution. L'église actuelle, Saint-Saulve de Montreuil-sur-Mer, n'est autre que l'ancienne église abbatiale Saint-Walloy après avoir subi plusieurs reconstructions. Le comte Helgaud fit également don à la nouvelle abbaye de sa terre de Cavron, située entre Montreuil et Hesdin. Le bourg de Cavron,



Statue de Saint-Winoc à l'intérieur de la chapelle Saint-Winoc en la commune de Rebergues (Pas-de-Calais). (Doc. F. Herry).

aujourd'hui appelé Cavron-Saint-Martin, demeura propriété du monastère jusqu'à la Révolution; son église paroissiale est encore aujourd'hui dédiée à saint Walloy.

L'église Saint-Walloy de Montreuil conserva jusqu'à la Révolution les reliques de saint Guérolé. Dans son ouvrage « L'Abbaye de Landévennec », l'auteur Marc Simon o.s.b. rapporte que « les reliques de saint Guérolé n'y étaient pas les seules reliques bretonnes. Amenées par nos moines, ou attirées par leur présence, on ne sait, Montreuil posséda jusqu'à la Révolution des reliques des saints Corentin et Conogan, de saint Malo, de saint Ethoin,

et de saint Kilien, confiées respectivement au soin des corporations des lingers, des tanneurs, des savetiers et des tailleurs ».

« De ce Trésor, ajoute-t-il, en 1790, on commença par établir l'inventaire. Puis on dépouilla les châsses de leur or et argent. Enfin le 9 Vendémiaire an II (30 septembre 1793), le représentant en mission André Dumont fit entasser sur la place d'armes toutes reliques, statues, tableaux et autres livres d'église et les livra au feu... De saint Guérolé, Montreuil ne garde guère qu'un ossement, échappé au vandalisme ».

Après un séjour d'une vingtaine d'années, à la faveur de la reconquête de la Bretagne sur les Normands par Alain Barbetorte et grâce à l'action salvatrice menée par l'Abbé Jean de Landévennec, les moines réintégrèrent leur abbaye bretonne, qu'ils durent reconstruire. Florissante jusqu'à la Révolution, l'abbaye sera vendue comme bien national, puis vouée à la ruine du fait du vandalisme de l'acquéreur. En 1878, une nouvelle communauté naîtra au monastère de Kerbénéat, près de Landerneau. Après la dernière guerre, l'Abbé du monastère, Dom Louis-Félix Colliot, entreprit avec enthousiasme et constance l'œuvre de résurrection de l'antique abbaye, et, le 7 septembre 1958, était inaugurée la nouvelle abbaye bénédictine de Saint-Guérolé à Landévennec, tout à côté des ruines de l'ancienne Maison.

3 — Saint Winoc

Aucun document historique n'indique avec certitude la date exacte de la naissance de saint Winoc; les historiens s'accordent toutefois pour retenir approximativement celle de l'an 640. La même incertitude demeure quant au lieu de sa naissance. Mais, son appartenance à la famille royale de Domnonée était communément admise, l'on peut présumer qu'il naquit dans l'une des nombreuses résidences du roi Judicaël. Ce dernier possédait, entre autres, un manoir fortifié à Gaël, près du monastère de Saint-Jean de Gaël, fondé par saint Méen, où il se retirera, en 640, après son abdication. Selon certains historiens, c'est dans ce manoir de Gaël que serait né saint Winoc. Les années de jeunesse de saint Winoc sont à peu près totalement inconnues.

Les historiens bretons, Albert le Grand, Dom Morice, et Arthur de La Borderie, désignent saint Winoc comme étant l'un des fils du roi Juthaël de Domnonée, et donc l'un des frères du roi Judicaël et de saint Josse, se conformant en cela à la généalogie présentée par la deuxième Vie de saint Winoc. Mais, s'appuyant sur la chronologie historique avérée, l'historien breton Dom Lobineau, suivi par les Bollandistes (1) ont contesté cette filiation. Il est patent, en effet, que saint Winoc, né vers 640, et décédé en 717, ne pouvait être l'un des fils de Juthaël, dont La Borderie situe le décès vers 605. L'histoire n'a pas retenu les noms des enfants de saint Judicaël. Que saint Winoc fût l'un d'entre eux, cela est possible, si l'on note que Judicaël est décédé soit en 647, soit en 652. Il se pourrait également qu'il fût l'un de ses neveux. Quoi qu'il en soit de sa parenté exacte, fils ou neveu de saint Judicaël, et

Bretagne-Flandres

A l'occasion des secondes rencontres britto-flamandes (voir D.S. n° 24), Dalc'homp Sonj publie un premier dossier sur les relations entre la Bretagne et les Flandres en espérant que ces quelques pages contribueront au développement des échanges entre les deux pays.

Bernez Rouz

(1) Les Bollandistes sont des Jésuites rendus célèbres par leurs travaux d'hagiographie, ainsi appelés du nom de leur chef de file, Jean Bolland, Jésuite d'Anvers, né à Tirlemont en Belgique, qui vécut de 1596 à 1665.

donc aussi de saint Josse, il n'est aucune raison de mettre en doute la valeur historique d'une tradition constante, remontant aux contemporains de saint Winoc, et qui s'est perpétuée tant dans l'abbaye Saint-Bertin de Saint-Omer que dans l'abbaye Saint-Winoc de Bergues. Premier rapporteur de cette tradition, l'évêque Bovon, auteur de la deuxième vie du saint, commence sa biographie par cette affirmation péremptoire : « Saint Winnoc, issu de race royale, naquit dans la Bretagne armoricaine... ».

Tout comme saint Josse, et pour le même motif, Winoc quitta sa patrie et s'en alla chercher refuge en Morinie. Albert le Grand nous propose le récit suivant des circonstances de son départ de Domnonée et de son admission au monastère de Sithiu, construit en 648 par saint Omer, évêque de Thérouanne (2) :

« L'évasion de saint Josse étonna le Roy, qui s'adressa à son frère S. Winokh et tascha à luy persuader d'accepter la couronne ; et, voyant que le Roy son frère le pressoit d'y consentir, craignant qu'il ne l'y contraignist, il donna ordre à trois gentils-hommes de sa maison, touchez de mesme désir que luy, de luy tenir des chevaux prests à heure dite ; et, s'étant dérobé de la cour en habit déguisé, il se rendit à eux, et tous quatre ne cessèrent de piquer, qu'ils ne se virent rendus au territoire de Terroüenne, sur la frontière du pays de Flandres.

« S. Winokh et ses trois compagnons Masdoc, Isenoc et Gadanoc (ainsi s'appelloient-ils), se voyans hors du danger qu'ils apprehendoient, vendirent leurs chevaux et bagages, et, en ayans distribué l'argent aux pauvres, s'habillèrent fort pauvrement et allèrent trouver S. Bertin, Abbé du Monastère de Sithiu, se jettèrent à ses pieds et luy demandèrent d'estre receus au nombre de ses Religieux. S. Bertin les receut humainement, et les ayant retenus quelque temps dans le Monastère, les vétit de l'habit du glorieux Patriarche saint Benoist ».

Cet intéressant et pittoresque récit d'Albert Le Grand est en partie controuvé, sinon dans les faits, du moins dans sa chronologie. En effet, comme nous l'avons montré, les dates confirmées par l'histoire



La Tour Blanche qui s'élevait au-dessus des portiques de l'église de l'abbaye Saint-Winoc de Bergues (Doc. F. Herry).

démentent le fait que Winoc fut l'un des frères du roi Judicaël. Les chroniques permettent de situer vers 662-665 l'arrivée du jeune prince et de ses trois compagnons au monastère de Sithiu. L'abdication du roi Judicaël ayant eu lieu en 640, les faits rapportés par Albert Le Grand n'ont donc pu se produire que quelque vingt-deux ou vingt-cinq ans plus tard.

En 685, Winoc et ses compagnons furent désignés par Bertin, Abbé du Monastère, pour se rendre à Wormhout, entre Bergues et Cassel, afin d'y bâtir un nouveau monas-

tère, dont Winoc deviendra abbé et où il mourra en 717. En 846, par crainte des incursions normandes, les religieux prirent la décision de transférer le corps de saint Winoc à l'abbaye Saint-Bertin, dont la protection était mieux assurée en raison de ses fortifications. En l'an 900, le comte de Flandre, Baudouin II le Chauve, fit fortifier le site de Bergues. Puis, « convaincu, rapporte la chronique, que le Seigneur garderait mieux la nouvelle place que toute l'industrie des hommes », il y fit transférer solennellement les reliques de saint Winoc pour être honorées dans l'église Saint-Martin qu'il venait de construire. Bergues prit alors le nom de Bergues-Saint-Winoc, qui lui est resté jusqu'à la Révolution. C'est en l'an 1022 que le comte de Flandre Baudouin IV Belle-Barbe décida la construction de l'abbaye Saint-Winoc sur la colline du Groenberg, où furent transférées les reliques du saint. Cette abbaye occupera jusqu'à la Révolution une place éminente dans l'histoire des grandes communautés monastiques de Flandre. Vendue comme bien national, elle sera réduite à l'état de ruines par vandalisme, puis, après la Révolution, par impéritie des autorités publiques. De nos jours, deux tours, seuls vestiges de l'antique abbaye, se dressent encore majestueusement au-dessus de la plaine flamande, perpétuant la mémoire de saint Winoc, qui, a écrit l'un de ses biographes, « a été élu par la Providence dans le pays lointain de Bretagne pour être le saint de notre Flandre ». En 1900, Bergues célébra avec grande magnificence la commémoration du Millénaire de la translation des reliques, et, à cette occasion, une relique fut remise solennellement à la paroisse de Plouhinec, seule paroisse bretonne placée sous le patronage de saint Winoc.

III — Le fait breton en Morinie

Le choix, comme terre d'exil, de la lointaine Morinie, commun à saint Josse, à saint Winoc, et aux moines de Landévennec, fut-il dû à quelque circonstance totalement aléatoire, ou fut-il fait de propos délibéré ? C'est cette seconde hypothèse qui nous paraît devoir être retenue. Une explication, en effet, peut être émise, dont la logique est si forte qu'elle nous semble être plus qu'une simple hypothèse : c'est que tous ces migrants avaient la certitude de rencontrer en Morinie d'autres Bretons implantés de longue date, prêts à les accueillir et à les aider.

Les preuves de cette implantation bretonne en Morinie vont nous être fournies, tant par les textes historiques que par les signes concrets de cette présence que révèlent la toponymie ainsi que les noms de sanctuaires religieux.

1 — L'émigration bretonne

Plusieurs historiens bretons, et au premier rang d'entre eux Léon Fleuriot, dont les travaux ont apporté des vues nouvelles sur les émigrations des Bretons insulaires,

(2) L'abbaye Saint-Bertin de Saint-Omer fut l'une des plus célèbres et des plus remarquables abbayes de toute la Chrétienté. Vendue comme bien national lors de la Révolution, elle fut livrée à la pioche des démolisseurs par ses propriétaires successifs. De son église abbatiale, qui fut l'un des plus beaux monuments gothiques du Nord de la France, il ne reste que quelques ruines émouvantes. Son admirable tour était encore debout au lendemain de la dernière guerre ; faute de soins, elle s'est écroulée en 1947.

La châsse contenant les reliques de saint Winoc qui se trouve dans l'actuelle église Saint-Martin de Bergues - Saint Winoc (doc. F. Herry).



ont établi que, dès avant l'arrivée des légions romaines, des contingents bretons avaient émigré sur les côtes de Morinie. Déjà au I^{er} siècle, Pline l'Ancien, dans son « Histoire naturelle » mentionne la présence de « Britanni » à côté des « Morini » et des « Ambiani » : *A Scaldi... incolunt... Texuandri... dein Menapi, Morini ora Marcasis juncti, pago qui Gesoriacus vocatur, Britanni, Ambiani, Bellouaci*. Rappelons l'alliance des Vénètes avec les Morins et les Ménapiens lors de la guerre des Gaules. Il n'est pas non plus douteux que, lors des émigrations des Bretons de l'île de Bretagne, aux V^e et VI^e siècles, nombre d'entre eux aient abordé sur les côtes de la Morinie, ainsi d'ailleurs que sur les côtes normandes, et en bien d'autres endroits de l'Europe. Fleuriot émet même l'opinion que jusqu'au début du VI^e siècle, toute la Gaule du Nord et des régions plus lointaines ont reçu un nombre de Bretons bien supérieur à celui des Bretons émigrés à la pointe de l'Armorique.

2 — Saint Coloman

Les moines fondateurs du monastère de Sithiu, où fut admis saint Winoc, Omer, Bertin, Momelin et Ebertram, étaient d'anciens religieux de l'abbaye de Luxeuil, fondée au pied des Vosges, vers 590, par saint Coloman. Or, Léon Fleuriot a souligné « l'importance de l'élément breton autour de Coloman, qui débarque d'Irlande en Armorique » *ad Britannicos sinus* (dans les anses de la côte bretonne). Lorsque Coloman arrive à Luxeuil, c'est le breton Carantoc, abbé du monastère voisin de Salicis, qui l'aide à s'installer. Parmi ses religieux, l'on relève la présence de moines irlandais et bretons. A noter aussi que saint Coloman s'est inspiré pour son pénitencier de celui rédigé par le Breton saint Winniau. De ces informations, l'on peut légitimement induire que l'élément breton n'était pas non plus absent du monastère de Sithiu, dont les premiers religieux sont issus de Luxeuil.

3 — La toponymie

Le « Dictionnaire topographique du département du Pas-de-Calais », ouvrage du comte de Loïse écrit en 1907, mentionne un nombre significatif de hameaux et fiefs portant le nom de Bretagne ou d'autres appellations similaires. Rappelons que ce département se trouva inclus dans le territoire de l'ancienne Morinie. En voici la liste :

- le lieu-dit Bresty, commune de Tardinghem
- La Bretagne, fief, commune de Flers
- La Bretagne, fief, commune de Fruges
- La Bretagne, fief, commune d'Héricourt
- La Bretagne, fief, commune de Violaines
- Brétencourt, hameau et ancien château, commune de Rivière
- La Brétèque, ancien, commune d'Avion
- Bréthof, fief, commune d'Eperlecques.

Nous pouvons ajouter à cette liste :

- Bretagne, hameau, commune de Villers-sur-Authie
- Monchy-Breton, commune.



Vitrail du chœur de l'église Saint-Martin de Wormhout représentant saint Winoc devant son abbaye de Wormhout distribuant des aumônes aux pauvres (Doc. F. Herry).

4 — Les églises et chapelles

Il est d'autres indices de cette implantation en Morinie, ou tout au moins d'une influence religieuse bretonne, ce sont les nombreuses églises et chapelles de l'actuel diocèse d'Arras, Saint-Omer et Boulogne, placées sous le patronage de saints bretons. Voici une liste de paroisses ainsi concernées :

— Patronage de saint Maclou ou saint Malo : les paroisses de Bully, de Gouves, de Granay, de Monin.

— Patronage de saint Kilien : les paroisses d'Aubigny-en-Artois, de Cambigneul, de Warlincourt-les-Pas.

— Patronage de saint Mein : la paroisse d'Ecoust-Saint-Mein.

— Patronage de saint Nazaire : la paroisse d'Ablain-Saint-Nazaire.

— Patronage de saint Josse : deux églises de Montreuil lui étaient autrefois dédiées.

— Patronage de saint Walloy (saint Guénoël) : la paroisse de Cavron-Saint-Martin.

Outre ces églises, nous avons recensé les chapelles suivantes, dédiées à des saints bretons :

— la chapelle Saint-Josse, au hameau de Saint-Josse-au-Bois, dans la commune de Tortefontaine, près d'Hesdin.

— la chapelle Saint-Josse, dans la commune d'Airon-Saint-Vaast, proche du bourg de Saint-Josse.

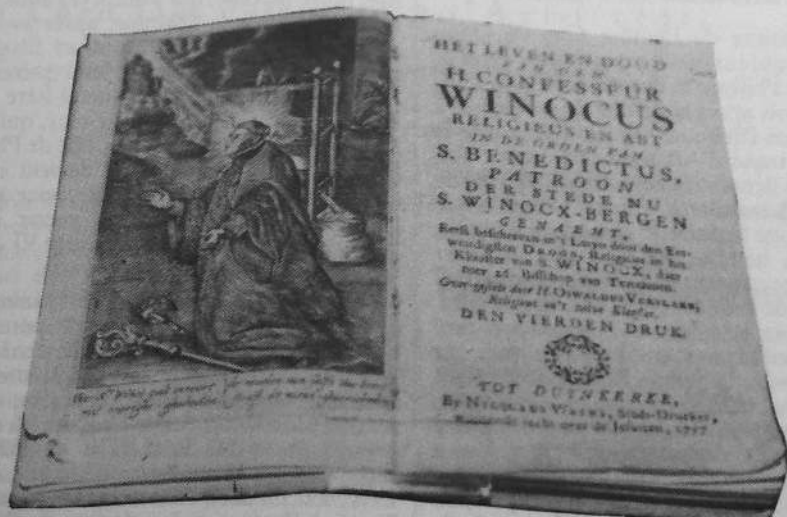
— la chapelle Saint-Winoc, au hameau Saint-Winoc, dans la commune de Rebecques, à proximité de Saint-Omer, où chaque deuxième dimanche de juillet est célébrée la fête du saint, avec bénédiction de l'eau de la fontaine Saint-Winoc toute proche, censée guérir les fièvres.

— la chapelle Saint-Kilien, dans la commune de Warlincourt-les-Pas, près de Doullens. L'eau de la source la Kilienne, près de cette chapelle est réputée guérir les infirmités des enfants. Depuis des temps immémoriaux, un pèlerinage s'y tient chaque année.

— la chapelle Saint-Maclou, en la commune de Gouves, près d'Arras.

Que voilà donc un faisceau de faits, de constatations, d'observations, suffisamment convaincant pour établir la réalité de la présence bretonne, vraisemblablement implantée depuis des époques très lointaines, sur le territoire de la Morinie ou de l'ancien comté de Flandre ; présence qui permet de donner une explication logique à la venue en ces lieux, afin d'y trouver refuge, de saints et religieux originaires d'Armorique.

Livre de la vie de saint Winoc par le Moine Drogo (Doc. F. Herry).



L'épopée bretonne de Jeanne la Flamme, Princesse de Flandre

Jeanne de Flandre, fille du comte de Flandre Louis de Nevers, joua un rôle capital de 1341 à 1343, au cours de la guerre de succession de Bretagne, en tant que championne de la cause de son mari, Jean de Montfort, prétendant à la couronne ducale de Bretagne, retenu prisonnier à la tour du Louvre à Paris par le roi de France Philippe VI de Valois. Son énergie politique, son courage héroïque dans l'adversité et les combats, et son dévouement inébranlable aux légitimes intérêts de son mari et de son fils, lui ont mérité de demeurer dans la mémoire des Bretons sous le nom glorieux de Jeanne la Flamme.

Avant d'en venir au récit des événements les plus marquants de son éclatante épopée, il importe de les situer dans leur contexte, en traçant à gros traits la situation politique du moment dans les pays impliqués en cette longue guerre de succession, qui, ouverte en 1341, ne prit fin qu'en 1364. En présentant les personnages en cause, nous découvrirons une étonnante imbrication de liens parentaux entre les acteurs bretons du drame et les hauts seigneurs de Flandre. L'enchevêtrement de ces liens est d'une telle complexité qu'il est nécessaire pour s'y retrouver de se reporter constamment aux tableaux généalogiques que nous avons dressés.

Situation en Flandre

Le comte de Flandre Guy de Dampierre, qui eut maille à partir avec le roi de France Philippe le Bel, est décédé en 1305, sept mois après la défaite de ses milices à Mons-en-Pévèle, et trois mois avant le sévère traité d'Athis-sur-Orge, qui exige, outre le démantèlement des grandes places fortes flamandes, le paiement d'une lourde indemnité financière. Robert de Béthune, qui lui succède, ne peut s'en acquitter qu'en pressurant son peuple et en cédant au roi de France les châtelainies de Lille, Douai et Béthune, qui seront plus tard rétrocédées au comte Louis de Male par Charles V. Le comte Robert de Béthune crée, en 1320, un apanage en Flandre maritime en faveur de son fils puîné Robert de Cassel, et réserve sa succession à son fils aîné Louis de Nevers. Celui-ci décède la même année que son père, en 1322, laissant deux enfants : Louis, dit de

Crécy, qui lui succède, et Jeanne de Flandre, notre héroïne, qui s'illustrera sous le nom de Jeanne la Flamme, après avoir épousé, en 1329, Jean de Montfort, fils du duc de Bretagne Arthur II, futur prétendant à la succession de son demi-frère le duc Jean III. Sous Louis de Crécy, qui a épousé Marguerite de France, fille de Philippe V le Long, la Flandre devient un enjeu et un champ de bataille pour les premiers protagonistes de la guerre de Cent Ans, les monarques Philippe VI de France et Edouard III d'Angleterre.

Robert de Cassel, seigneur de Dunkerque, Cassel et autres villes, avait épousé, en 1324, Jeanne de Bretagne, fille du duc Arthur II de Bretagne et de sa seconde femme Yolande de Dreux, donc sœur de Jean de Montfort et demie-sœur des fils du premier lit, le duc Jean III et son frère cadet Guy de Penthievre. Il décède en 1331 ; son fils Jean le suit dans la tombe l'année suivante, et c'est Jeanne de Bre-



tagne qui assure sa succession jusqu'en 1337, date à laquelle sa fille Yolande de Flandre entrera en possession de son héritage apanagé. Notons que Jeanne de Bretagne aura une descendance commune avec le prétendant au trône de Bretagne Charles de Blois, en les personnes des rois de France Louis XI, puis Charles VIII, qui épousera Anne de Bretagne, elle-même descendante directe de Jeanne la Flamme.

Situation en France et en Angleterre

Si la Flandre intervient au plus haut niveau dans la guerre de Succession de Bretagne par le truchement de Jeanne la Flamme, la France et l'Angleterre y tiennent un rôle capital dans le domaine politique et militaire. Ces puissances nourrissent l'une et l'autre des espoirs de conquête sur le duché de Bretagne et, dans la longue crise successorale qui s'ouvre au décès du duc Jean III en 1341, mort sans postérité, elles se trouveront face à face par prétendants interposés. En fait, la Bretagne n'est que l'un des multiples champs de bataille où s'affrontent les deux nations rivales ; la guerre de succession de Bretagne constitue un épisode marquant dans le duel séculaire franco-anglais, né en 1152 du mariage d'Aliénor d'Aquitaine, épouse divorcée de Louis VII le Jeune, avec Henri Plantagenêt, comte d'Anjou et duc de Normandie, devenu roi d'Angleterre en 1154. La lutte incessante qui en résulta inévitablement entre les deux royaumes entra dans une phase cruciale et décisive à l'occasion du conflit pour la succession de France, qui engendra la guerre de Cent Ans. Rappelons succinctement les facteurs dynastiques qui furent à l'origine de ce conflit.

Après le décès du roi de France Philippe IV le Bel, ses trois fils, Louis X le Hutin, Philippe V le Long et Charles IV le Bel, qui se succèdent en trois règnes courts de 1314 à 1328, ne laissent aucun héritier mâle. Une première fois déjà, au décès de le Hutin, la succession collatérale, en faveur de son frère cadet Philippe V le Long, avait été préférée à la succession en ligne directe qui passait par sa fille Jeanne de Navarre, âgée de quatre ans. De même, à la mort de Charles IV le Bel en 1328, la lignée collatérale masculine, qui aboutissait à Philippe VI de Valois, petit-fils de Philippe III le Hardi, fut choisie de préférence à la descendance directe qui, par Isabelle d'Angleterre, fille de Philippe IV le Bel, aurait mis sur le trône de France le fils de cette dernière, Edouard III roi d'Angleterre. Il est manifeste que l'élimination de l'Anglais

s'appuyait davantage sur la raison d'État que sur des considérations d'ordre juridique. Si Edouard III émit quelques protestations, il faut rappeler qu'il entérina la décision française en prêtant hommage au nouveau roi, en 1329, pour son fief de Guyenne. Ce n'est qu'en 1337, lorsque Philippe VI s'empara de cette province, qu'Edouard III prit prétexte de la rupture du lien féodal pour se proclamer « roi d'Angleterre et de France ».

En 1338, le monarque anglais débarqua en Flandre avec ses troupes dans l'intention d'envahir la France. Le Gantois Jacques Van Artevelde, qui avait réuni sous son autorité la bourgeoisie flamande en rébellion contre la politique pro-française du comte Louis de Crécy et qui, conscient de la nécessité de la libre importation des laines anglaises indispensables à la prospérité de la Flandre, recherchait l'amitié d'Edouard III, se déclara son allié.

La guerre de Cent Ans venait de commencer et, nous l'allons voir, ses répercussions seront déterminantes sur la politique bretonne et, particulièrement, sur les événements de la guerre de Succession.

Situation en Bretagne

Quatre années après le début de la guerre de Succession de France, va s'ouvrir un autre conflit successoral, la guerre de Succession de Bretagne qui, trente ans durant, de 1341 à 1364, va ensanglanter et ravager la « belle nation ».

En 1341, le duc Jean III le Bon, fils du duc Arthur II, meurt sans enfant, malgré ses trois mariages. Il est intéressant de noter qu'il est intervenu à deux reprises dans les affaires du comté de Flandre. Il avait prêté main-forte à Philippe VI lors de son expédition en Flandre en faveur du comte Louis de Crécy, chassé de ses états par la révolte de ses sujets et commandait lui-même un corps de troupes à la bataille de Cassel, en 1328, où il fut grièvement blessé. En 1340, il avait joint une de ses escadres à la flotte française qui fut détruite dans le port de l'Ecluse par les forces navales d'Edouard III. A la tête, personnellement, d'un contingent de mille lances, il participa aux opérations terrestres menées par les Français, qui contraignirent le roi d'Angleterre à lever le siège de Tournai et à signer la trêve d'Esplechin en cette même année 1340.

Avant sa mort, Jean III, en accord avec les rois de France et d'Angleterre, envisagea de choisir comme successeur son neveu Charles de Blois, époux de Jeanne de Penthièvre, fille de son frère cadet Guy de Penthièvre, décédé en 1331. Charles de Blois, neveu du roi de France par sa mère Marguerite de Valois, était à la fois un arrière-petit-fils du comte de Flandre Guy de Dampierre et un petit-fils par alliance du duc Arthur II.

Au retour de son expédition en Flandre, Jean III, sur le point de mourir, fut prié de toutes parts d'officialiser le choix de son successeur ; ce à quoi il ne put se résoudre avant son trépas, survenu le 30 avril 1341 à Caen. « Pour Dieu, qu'on me laisse en paix, je ne veux charger mon âme », aurait-il répondu. En effet, une décision ferme en faveur de Charles de Blois lui créait quelques scrupules, son demi-frère, Jean de



JEAN DE MONTFORT. IV. du nom Duc de Bretagne, reçoit les serments & les hommages de ceux de Nantes, & des environs. après le décès de son frere, Jean 3.^e du nom Duc de Bretagne, mort à Caen sans enfans le 30.^e Avril 1341.

Paris d'après un Manuscrit del Histoire de Froissart de la Bibliothèque du Roy

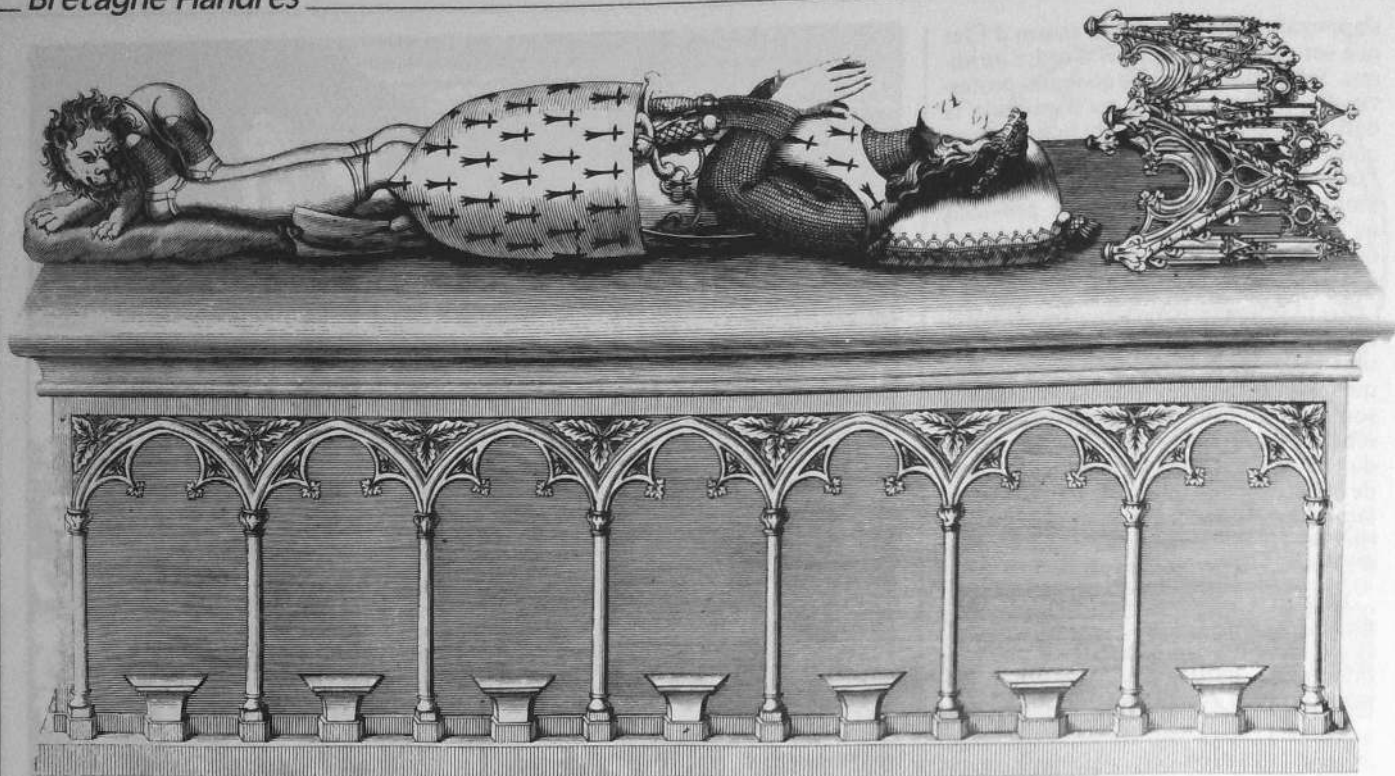
Jean de Montfort et Jeanne de Flandre (Doc. Bibliothèque Nationale).

Montfort, fils du second lit d'Arthur II, se posant lui aussi comme prétendant légitime à la couronne ducale. Jean de Montfort était, rappelons-le, depuis 1329, le mari de Jeanne de Flandre. Tout au long de son règne de 29 années, Jean III était demeuré un allié fidèle des rois de France. Cette fidélité était l'une des raisons pour lesquelles il penchait en faveur de Charles de Blois, qu'il savait être le candidat de Philippe VI son oncle. L'autre raison tenait à ses rapports peu cordiaux avec Jean de Montfort, n'ayant jamais admis le remariage de son père avec Yolande de

Dreux, pour laquelle il entretenait une aversion tenace.

Guerre de Succession de Bretagne

Ayant succinctement placé notre héroïne, Jeanne de Flandre, devenue Jeanne de Montfort, dans le contexte politique de l'époque, et présenté au devant de la scène les intervenants extérieurs dans le conflit successoral breton, nous en arrivons aux événements militaires, où elle tiendra un rôle de premier plan et en sera la figure la plus admirable.



Tombeau de Jean III, Duc de Bretagne (Coll. part.).

Dès la fin des obsèques du duc Jean III, les deux candidats à sa succession entrent en lice et s'affrontent, faisant valoir des arguments juridiques contradictoires. L'Angleterre et la France, ayant toutes deux des visées d'annexion sur le duché, se prononcent, la première pour Jean de Montfort, la seconde pour Charles de Blois.

Jean de Montfort emprisonné au Louvre en 1341

De retour des obsèques du duc Jean III, Jean de Montfort, sans se préoccuper de l'opinion du roi de France, rejoint Nantes où il se fait reconnaître comme duc de Bretagne par le peuple ; puis il convoque le Parlement en assemblée générale. Sans en attendre la réunion, il s'empare du trésor ducal. Mais ni le haut-clergé, ni les grands seigneurs ne répondent à sa convocation. Ne voulant point s'aliéner la faveur du roi de France, ils rallient la cause de Charles de Blois. Par contre, les évêques de Quimper et de Vannes, la petite noblesse et quelques barons de basse-Bretagne se rangent sous la bannière montfortiste. Le duché se trouve divisé en deux camps rivaux.

Grâce aux ressources du trésor ducal, Jean de Montfort recrute une force armée et entreprend la prise de possession de la Bretagne. En une rapide et brillante chevauchée, encouragé par sa vaillante épouse toujours à ses côtés, en deux mois, juin et juillet 1341, il se rend maître d'une grande partie du duché, s'étant emparé de ses trois principales places-fortes : Nantes, Brest et Rennes. Afin d'affermir sa souveraineté, début août, il se rend en Angleterre, où il s'assure le soutien d'Edouard III.

Convoqué par Philippe VI, il gagne Paris où il est reçu à la cour par le roi entouré des Pairs du royaume, des grands barons et de Charles de Blois. Prévenu que le roi, outré de son alliance avec Edouard III, a l'intention de le jeter en prison, il lui fausse compagnie et s'en retourne à Nan-

tes, joyeusement accueilli par sa femme qui soupçonnait la perfidie du roi.

Pendant ce temps, son rival fait le siège du roi son oncle et des Pairs de France, auprès desquels il obtient sans mal reconnaissance de son bon droit. Le 7 septembre 1341, la cour du roi réunie à Conflans rendait un arrêt désignant Charles de Blois comme l'héritier légitime du duché de Bretagne au nom de sa femme Jeanne de Penthièvre. En exécution de cette sentence, le roi ouvre sur-le-champ les hostilités, en chargeant son fils Jean, le duc de Normandie, assisté des plus grands seigneurs du royaume, de réunir à Angers une forte armée.

Après s'être rendue maîtresse du verrou de Champtoceaux, l'armée française, passant la Loire, met le siège devant Nantes. Accablé par le nombre et pressé par les Nantais, Montfort entre en négociation avec le Dauphin, et accepte, sur promesse de liberté, de rencontrer le roi à Paris. Mais Philippe VI, peu soucieux de loyauté, le fait enfermer dans la tour du Louvre. La guerre semble terminée à l'avantage de Charles de Blois.



L'épopée de Jeanne la Flamme La trêve de Malestroit en 1343

La guerre aurait été effectivement terminée et Jean de Montfort définitivement réduit à l'impuissance, sans l'intervention de Jeanne de Flandre qui, selon le chroniqueur, « bien avait courage d'homme et cœur de lion, combien qu'elle eût grand deuil au cœur, ne fit-elle mie comme femme déconfortée, mais comme homme fier et hardi en réconfortant vaillamment ses amis et ses soudayers, et leur montrait son petit fils qu'on appelait Jean, ainsi que son père, et leur disait : ha ! seigneurs, ne vous déconfortez mie, et ne vous ébahissez pour monseigneur que nous avons perdu ; ce n'était qu'un seul homme : véez ici mon petit enfant qui sera, si Dieu plaît, son restorier et qui vous fera des biens assez ». Toujours suivi de son jeune fils, Jeanne de Flandre, à qui sa vaillance, son héroïsme, ses connaissances dans l'art de la guerre, ses qualités d'écuyère, valurent le glorieux surnom de Jeanne la Flamme, entreprend sur-le-champ de parcourir le duché, rameutant ses partisans, vérifiant le bon état de ses forteresses, levant en tout le pays l'étendard de la cause bretonne face à l'ennemi venu de France.

Elle sut par son énergie et sa fougue, doublées d'une grande sensibilité, susciter le total dévouement de ses gens. « Rassurez-vous, lui dirent-ils, nous vous soutiendrons tant que nous aurons un souffle de vie ». Elle sut aussi faire bon usage du trésor ducal récupéré par son mari, qu'elle mit en lieu sûr à l'intérieur de la citadelle de Brest, sous la garde du dévoué Tanguy du Chatel, seigneur de Trémazan, château féodal dont le donjon en ruine se dresse aujourd'hui encore face à la mer de Bretagne, à proximité de Portsall.

La résistance de Jeanne surprend le roi de France, qui, après la prise de Nantes et la capture de Jean de Montfort, pouvait penser que désormais le ralliement des Bretons n'était plus qu'une formalité. Bien

au contraire, la guerre va s'installer durablement. Suppléant à son mari absent, Jeanne de Flandre prend le titre de duchesse de Bretagne.

Après des pourparlers sans résultat entre Henri de Malestroit, légataire du roi, et Jeanne, qui s'était retirée à Hennebont, l'armée française s'empare de Rennes, en mai 1342, malgré la vaillance de son défenseur Guillaume de Cadoudal. Fin avril, Louis d'Espagne, à la tête de l'armée franco-espagnole de Charles de Blois, quitte Rennes et assiège la place-forte d'Hennebont. Jeanne la Flamme s'illustre dans la défense de cette ville. Montée sur un fier destrier, racontent les annales, elle ne cesse de se montrer dans les rues, exhortant par l'exemple et l'expression de sa foi ardente ses chevaliers et toute la population, hommes et femmes, à tenir jusqu'à la dernière extrémité. Au début de l'avance ennemie, elle avait dépêché Amaury de Clisson, le tuteur de son fils, auprès d'Edouard III afin de presser l'arrivée de secours. Mais la flotte anglaise, ayant essuyé une forte tempête, tarde à arriver, et la garnison démoralisée envisage de se rendre. Jeanne supplie ses chevaliers de tenir encore trois jours. « Quelque chose me dit au cœur qu'avant trois jours le secours arrivera », leur assure-t-elle. De fait, à l'aube du troisième jour, voiles déployées, bannières au vent, la flotte alliée s'embosse dans la rade d'Hennebont.

Jeanne aux aguets l'aperçoit d'une fenêtre de son château et, transportée de joie, elle crie à ses gens : « Descendez et annoncez aux chevaliers que voici le secours d'Angleterre qui nous vient ». Recevant Amaury de Clisson, débarqué le premier, elle l'embrasse « moult doucement », lui disant : « Ah ! Amaury, que vous êtes longtemps demeuré ! Et comme je vous ai désiré ! ». Trois cents hommes d'armes et deux mille archers, selon Froissart, débarquent sous le commandement de Gauthier de Mauny au port d'Hennebont. Après un siège de deux mois, la place-forte est sauvée. Les assiégeants quittent le camp et s'en vont mettre le siège devant Auray, dont la vaillante garnison succombe à la disette et capitule après six semaines de siège. De là, Charles de Blois investit la place de Vannes défendue par Geoffroi de Malestroit qui, à son tour, est contraint de se rendre.

Pendant ce temps, les soldats espagnols, sous les ordres de l'amiral de France Louis d'Espagne, après avoir pris Dinan, étaient entrés dans la citadelle de Guérande, où, rapporte la chronique, ils mirent la ville et les édifices religieux à sac, et massacrèrent huit mille habitants. Outré de cette sauvagerie, Louis d'Espagne fit pendre vingt-quatre de ses soldats. Puis, transportés par mer à l'estuaire de Quimperlé, son armée y débarqua. Jeanne de Montfort fait alors armer une flotte dans le port d'Hennebont, et y fait embarquer trois mille fantassins et archers. Ayant fait débarquer ses troupes, Gauthier de Mauny poursuit l'armée espagnole, qu'il défait sur la lande de Roscaquen près de Quimperlé.

Ces succès ne laissent pas Jeanne la Flamme d'être préoccupée par la perte des citadelles de Vannes, d'Auray, de Dinan, de Guérande, après celles de Nantes et de Rennes. Fort opportunément informé de

cette fâcheuse situation, Edouard III avait réuni une nouvelle armée de secours forte de dix mille hommes, qui, sous le commandement du comte de Northampton et du comte d'Artois, passé de l'ennemi au service de Jeanne, débarque à Brest en août 1342. Après avoir repoussé les troupes de Charles de Blois et de Louis d'Espagne, qui avaient à nouveau assiégé Hennebont, l'armée anglaise met le siège devant Vannes. Jeanne de Montfort, Robert d'Artois, Gauthier de Mauny et les capitaines anglais réussissent à s'en emparer. Mais, tandis que les Anglais s'en vont assiéger Rennes, les Français forment une nouvelle armée et, sous les ordres du maréchal de Beaumanoir, reprennent la place de Vannes.

Deux armées anglaises de secours n'ayant pu emporter la décision, Edouard III en personne prend la tête d'une troisième armée forte de 5500 hommes et débarque à Brest, en octobre 1342, ayant préalablement dispersé les galères françaises de la rade. Pour le roi d'Angleterre, cette guerre



en Bretagne n'est qu'un épisode dans sa lutte contre Philippe VI, ce qui explique ses interventions répétées.

Son objectif cette fois est de reprendre aux Français les villes de Vannes, Rennes et Nantes, les trois plus importantes du duché. Sa marche sur Vannes s'effectue

Jeanne la Flamme à Hennebont (représentation XIX^e)



RAVALOS.

victorieusement; les places de Pontivy, Rohan, Ploërmel, Malestroit et Redon sont conquises sans difficulté. Début décembre 1342, les forces anglo-bretonnes, réparties en trois corps principaux, campent devant Vannes, Rennes et Nantes. Jeanne quitte son camp d'Hennebont pour passer quelques jours auprès d'Edouard III en son quartier général de Vannes.

Inquiet devant la tournure prise par les événements, dont l'enjeu n'est rien moins pour lui que la perte totale du duché, Charles de Blois, assiégé dans Nantes, supplie le roi son oncle de lui envoyer des forces de secours sans plus tarder. En fait, depuis le débarquement d'Edouard III à Brest, le dauphin de France était occupé à rassembler une puissante armée de cinquante mille hommes à Angers.

À la mi-décembre, accompagné de plusieurs grands seigneurs du royaume, il donne le branle à cette armée, très nombreuse pour l'époque, et, fin décembre, il campe à proximité de Vannes. De son côté, Edouard III regroupe le gros des ses forces autour de cette ville. Le roi Philippe VI entre personnellement en campagne, et, s'emparant de Ploërmel, y établit son camp. Les deux armées sont face à face en janvier 1343, et s'apprêtent à engager un combat qui déterminera la victoire définitive de l'un ou l'autre des belligérants.

Mais, dès le début des hostilités entre les deux grandes puissances européennes, le pape Clément VI était intervenu auprès des souverains ennemis, les priant de se réconcilier et de garder intactes leurs vaillantes troupes en vue d'une nouvelle croisade. Fin décembre, deux cardinaux-légats arrivent à Vannes, et, après deux semaines de pourparlers avec les deux rois, obtiennent la conclusion d'une trêve qui est signée le 19 janvier 1343 à Malestroit. Jean de Montfort étant toujours prisonnier à la tour du Louvre et Charles de Blois bloqué à Nantes, les deux souverains conviennent de suspendre les combats et d'échanger les prisonniers. Un mois plus tard, les troupes françaises et anglaises se sont retirées de Bretagne. Jeanne n'a pas d'autre solution que de suivre Edouard III en Angleterre, accompagnée de son fils et de sa fille. Elle quitte le théâtre de ses exploits « comme gens pauvres et nus qui amis et biens ont perdu ».

L'épopée admirable de Jeanne la Flamme vient de se terminer. C'en est fini; elle ne retrouvera jamais plus son pays d'adoption où elle s'était illustrée de si belle manière.

Suite et fin de la guerre de Succession de Bretagne

C'en était fini, certes, de l'héroïque résistance de Jeanne la Flamme, mais la guerre de Succession de Bretagne devait durer de longues années encore, car elle ne s'achèvera que le 12 avril 1365 par le traité de Guérande.

Jean de Montfort réussit, en mars 1345, à s'évader de sa prison et à passer en Angleterre. Il reprit la lutte en Bretagne et mourut le 20 septembre 1345 à Henne-

bont. Son corps fut inhumé dans la chapelle du couvent des Dominicains de Quimperlé.

Après la rupture de la trêve de Malestroit, en octobre 1343, motivée par l'odieuse exécution à Paris d'Olivier de Clisson et de quatorze autres seigneurs et chevaliers bretons, coupables seulement de soutenir la cause de Jean de Montfort, et arrêtés « moult cautelement » en dépit de la trêve, c'est une guerre ouvertement déclarée qui s'engage sur tous les fronts entre la France et l'Angleterre; un conflit meurtrier va pendant plus de vingt ans encore dévaster la Bretagne.

Charles de Blois, battu par Edouard III à la Roche-Derrien en 1347, est amené prisonnier en Angleterre. Après acquittement de sa rançon, il rentre en Bretagne en 1356. Durant sa captivité, sa femme Jeanne de Penthièvre, soutenue par la majorité du pays, assura avec une grande fermeté le

gouvernement du duché. Froissart rapporte qu'« elle prit guerre de grant volonté, montra courage d'homme et de lion, ainsi fut la guerre des deux dames ».

À son retour, Charles de Blois dut au génie militaire de Bertrand du Guesclin de résister avec succès aux attaques du jeune Jean de Montfort et des Anglais et à ses qualités propres de cœur et de vaillance d'être considéré par l'ensemble du pays comme le véritable duc de Bretagne jusqu'à la bataille d'Auray où il trouva la mort, le 29 septembre 1364. Sa charité active en faveur des pauvres, des déshérités, son humilité, son souci constant du bien public, sa soif de justice, sa piété profonde, bref, toutes les vertus chrétiennes, jointes à sa brillante culture et à sa renommée de preux chevalier, lui avaient acquis de son vivant le cœur des Bretons et lui valurent d'être canonisé douze ans seulement après sa mort.

Combat durant la Guerre de Succession de Bretagne (coll. part.).



Seul en lice désormais, le fils de Jean de Montfort et de Jeanne la Flamme s'assura la victoire définitive. Il accepta de faire hommage au roi de France Charles V qui venait d'être couronné ; celui-ci, se rendant au verdict des armes, reconnu, après le traité de Guérande en 1365, Jean IV de Montfort comme duc de Bretagne.

Jeanne de Penthièvre renonça au duché et, tout comme le peuple, épuisé et avide de paix, se rallia au nouveau duc, dont la sœur fut fiancée à son fils aîné Jean de Penthièvre, qui épouserait plus tard Marguerite de Clisson, la fille du connétable de France Olivier V de Clisson.

Après les ravages de la guerre de Succession, la Bretagne connut une longue période de paix et de grande prospérité sous le sage gouvernement des ducs qui se succéderont jusqu'à la noble figure de la duchesse Anne, celle qui fut, selon Brantôme, « la plus digne et honorable reine qui ait été depuis la reine Blanche ».

Jeanne la Flamme en Angleterre

Arrivée en Angleterre avec ses deux enfants Jean et Jeanne de Bretagne, en mars 1343, Jeanne de Montfort, après un court séjour à Exeter, établit sa résidence à Londres. Démunie d'argent, ayant laissé son trésor sous bonne garde au château de Brest, c'est du roi Edouard III qu'elle reçoit, à titre de prêts, les ressources nécessaires à son entretien et à celui de sa maison. Des documents d'époque, connus sous le nom de « Issue Rolls », nous apportent tous renseignements à ce sujet. Nous y lisons, par exemple, à la date du 8 août 1343 : « A la duchesse de Bretagne résidant en Angleterre sous la sauvegarde du roi (*ad pacem domini regis*), en deniers à elle livrés en prêt pour ses dépenses, par bref du roi sous sceau privé, 80 livres ».

Puis, inopinément, fin novembre 1343, survient un revirement dans l'attitude du roi à l'égard de sa protégée. Par ordonnance royale, Jeanne est contrainte de quitter Londres et de s'établir au château de Tykhull, situé à 50 lieues au nord de la capitale, dans le comté de York, près de Doncaster, où elle sera pratiquement tenue prisonnière sous la garde de l'intendant du château Guillaume Franck. C'est ce dernier, désormais, qui percevra les allocations royales destinées à l'entretien de son hôte et en disposera à son gré. Les Issue Rolls, nonobstant la sécheresse et la concision des termes, ne laissent pas de traduire le changement intervenu dans le sort de Jeanne. Nous pouvons y lire, à la date du 1^{er} décembre 1343, l'article suivant : « A Guillaume Franck, chevalier, connétable du château de Tyckhull, pour les dépenses de la duchesse de Bretagne demeurant en ce château par ordre du roi, 40 livres ».

Eloignée de Londres et retenue sur ordre dans ce château-forteresse, Jeanne s'y trouve, de surcroît, séparée de ses enfants, enfermés, eux, au château de la Tour de Londres sous la surveillance d'un clerc.

En 1346, William Franck est remplacé dans sa fonction de gardien de la duchesse par le chevalier Thomas Haukeston ; puis, en 1357, celui-ci a pour successeur le chevalier Jean Delves. Suprême déchéance, la

prisonnière n'est plus dès lors qu'une personne quelconque, faisant partie de la maison de son gardien, astreinte à le suivre dans ses déplacements, ainsi qu'il ressort d'une mention des Issue Rolls à la date du 4 décembre 1357 : « A Jean Delves, pour les dépenses de la duchesse de Bretagne, résidant en sa compagnie (*in comitiva sua*), par bref de sceau privé, 55 livres ».

En 1360, nous trouvons Jeanne dans le comté de Chester, où elle reçoit la visite de son fils Jean, toujours sous la tutelle d'Edouard III. Ce n'est qu'en 1362 qu'il sera autorisé à passer en Bretagne. En 1370, Delves meurt ; un bref du roi confie la duchesse à la garde du chevalier Godfrei Foljambe, au manoir de Walton près de Derby. « Pauvre Jeanne ! On se la passait de main en main, presque comme un colis » se lamente l'historien Arthur Le Moyne de La Borderie. La dernière mention de notre héroïne dans les Issue Rolls



est du 14 février 1374. Aucun document n'en fait plus état ultérieurement ; l'on peut induire, mais sans aucune certitude qu'elle mourut cette année-là.

Bataille d'Auray le 29 septembre 1364 (Coll. part.).



Ce changement soudain dans le comportement du roi Edouard III à l'endroit de Jeanne à partir de novembre 1343, Arthur de La Borderie, suivi par les historiens subséquents, l'attribue à la folie de la duchesse. Mais ses arguments peuvent paraître quelque peu spécieux. Voici de quelle façon il étaye sa conviction : « Et cette princesse, écrit-il, que l'on prive de ses enfants, que l'on place sous la garde d'un subalterne, c'est celle-là même que le roi d'Angleterre l'année précédente (1342) traitait avec tant de respect, qu'il se plaisait à nommer la « très-célèbre dame, la très-célèbre duchesse », *proclara domina, proclara ducissa*. Maintenant elle n'est plus pour lui qu'une pauvre femme, incapable d'une action, d'une volonté personnelle, incapable même de régler les dépenses de sa maison, et dont il faut, pour son bien, mettre la personne sous la garde, sous la tutelle d'un fonctionnaire de second ordre. A ce changement, à cette chute, une seule cause possible, visible, évidente : la folie ».

Faute de preuves historiques irrécusables, le doute subsistera toujours sur la véracité de cette opinion toute gratuite. Dans son livre « Les grandes heures de Jean de Montfort et de Jeanne la Flamme », Marcel Kervran pose ce dilemme : « Qui croire ? Les registres de la cour d'Angleterre qui comptabilisent les dépenses faites par Edouard pour l'entretien de Jeanne de Flandre ou bien Froissard qui signale la présence de Jeanne en Bretagne en 1351, en 1355 et en 1357 ? Nul ne le saura jamais. Jeanne était-elle devenue folle ou simplement prisonnière du roi d'Angleterre qui voulait avoir les mains libres en Bretagne dès 1343 en exilant Jeanne en Angleterre, sachant son mari Jean dans les rets de Philippe de Valois ? ».

In memoriam

C'est à Marcel Kervran en son livre précité et à Dalc'homp Soñj (n° 4) que nous devons de connaître les événements suivants qui ont récemment remis à l'actualité la mémoire de Jean de Montfort et de Jeanne la Flamme.

Sous la Révolution, en 1793, le couvent des Dominicains de Quimperlé, où fut inhumée la dépouille de Jean de Montfort après sa mort le 26 septembre 1345, fut vendu comme bien national. L'acquéreur en fit abattre la chapelle et démolir la superstructure du tombeau du duc, qui s'y trouvait placé face au maître-autel.

En 1883, l'architecte diocésain, M. Bigot entreprit des fouilles à l'emplacement de cette chapelle, et mit au jour la partie enterrée du tombeau ; à savoir : un caveau en pierres recouvert d'une dalle de 1,80 m par 0,85 m. Outre les restes de Jean de Montfort, il y découvrit des ossements féminins, dont l'existence était connue par la tradition, et qui étaient attribués à sa femme Jeanne la Flamme. Décédée en Angleterre vers 1374, l'on ignore à quelle date et dans quelles circonstances fut opérée la translation de ses cendres et leur inhumation dans le caveau de son mari. Il est toutefois vraisemblable que ce fut son fils, le duc Jean IV, qui, durant son règne, fit procéder à cette translation.

Suite à la découverte de M. Bigot, Théodore Hersart de la Villemarqué, l'illustre auteur du « Barzaz Breiz » fit déposer les ossements dans un petit oratoire construit pour les recevoir et peindre sur la nouvelle tombe l'inscription suivante : HIC MONTFORTIS RECUISSANT DUCIS OSSA JOHANNIS CONJUGIS ET MARIATE SUNT ANIMAE IN DOMINO. Cette phrase, écrite en latin médiocre, devrait signifier à peu près ceci : ici sont déposés les ossements du duc Jean de Montfort et de son épouse ; leurs âmes unies dans le mariage vivent auprès du Seigneur.

En 1981, une opération de démolition aurait immanquablement eu pour conséquence de jeter ces ossements à la fosse commune sans l'intervention opportune de M. Bellancourt, principal du collège La Villemarqué de Quimperlé, qui alerta la municipalité et les fit déposer dans la chapelle du cimetière Saint-Avit, en l'attente

d'une sépulture définitive. Finalement, le 11 décembre 1982, les restes de Jean de Montfort et de Jeanne la Flamme, recueillis dans un reliquaire, furent inhumés dans l'église abbatiale Sainte-Croix de Quimperlé, en présence des autorités religieuses et civiles. M. Bellancourt, en un discours de circonstances, remémora le destin tragique de Jean de Montfort, appelé le captif, et exalta la glorieuse mémoire de son héroïque épouse Jeanne la Flamme, « au cœur d'homme et de lion », comme l'a écrit Froissart.

Désormais, une dalle gravée placée au-dessus du caveau, à peu près identique à celle qui fut détruite sous la Révolution, rappelle aux visiteurs qu'une princesse venue de Flandre, dans la première moitié du XIV^e siècle, a acquis par son dévouement conjugal et ses exploits guerriers une place immortelle dans le panthéon des héros de l'histoire de la Bretagne.

Jean IV, duc de Bretagne (Coll. part.).

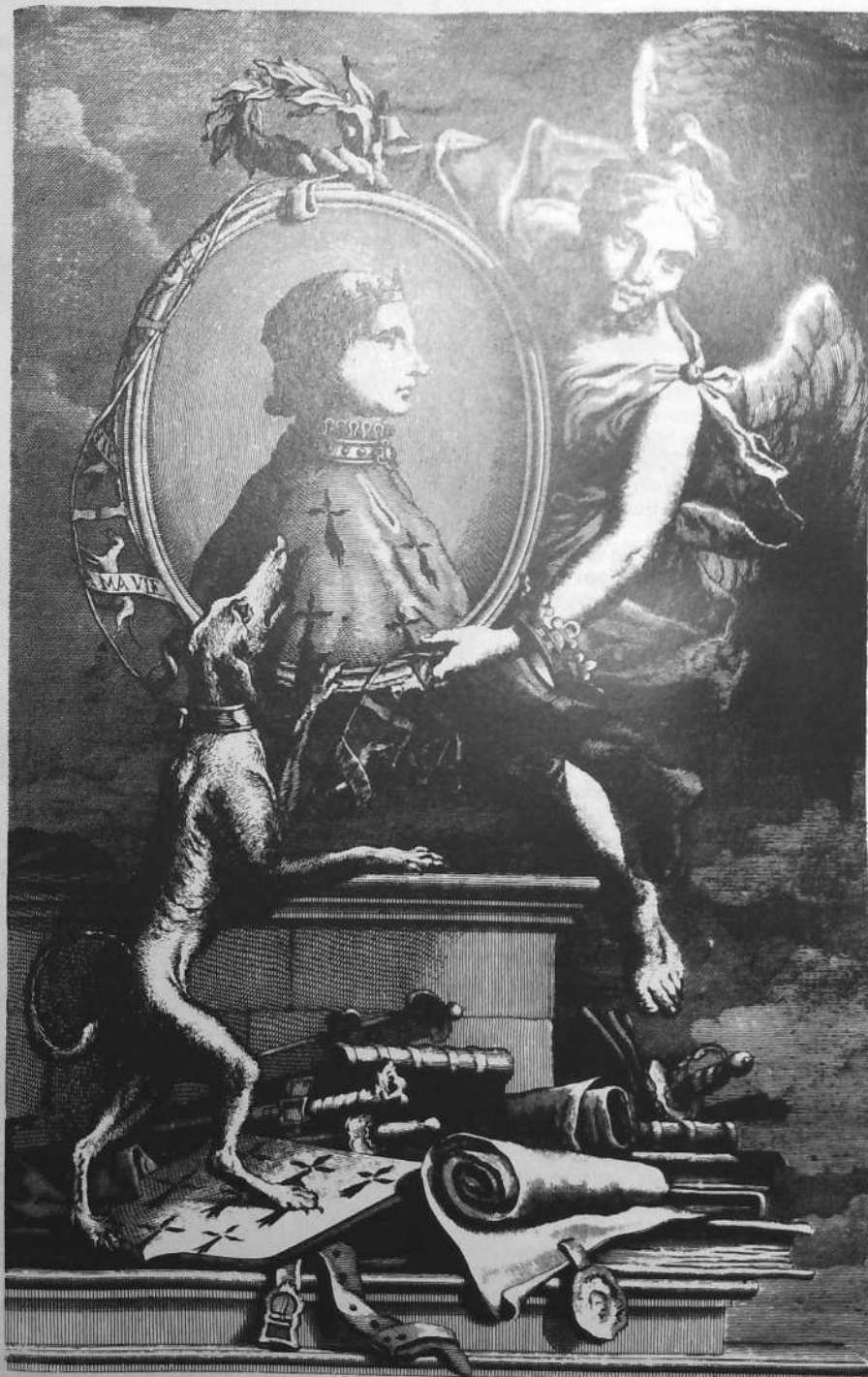


TABLEAU GÉNÉALOGIQUE

SITUATION EN FLANDRE

Guy de Dampierre, cte de Flandre, + 1305

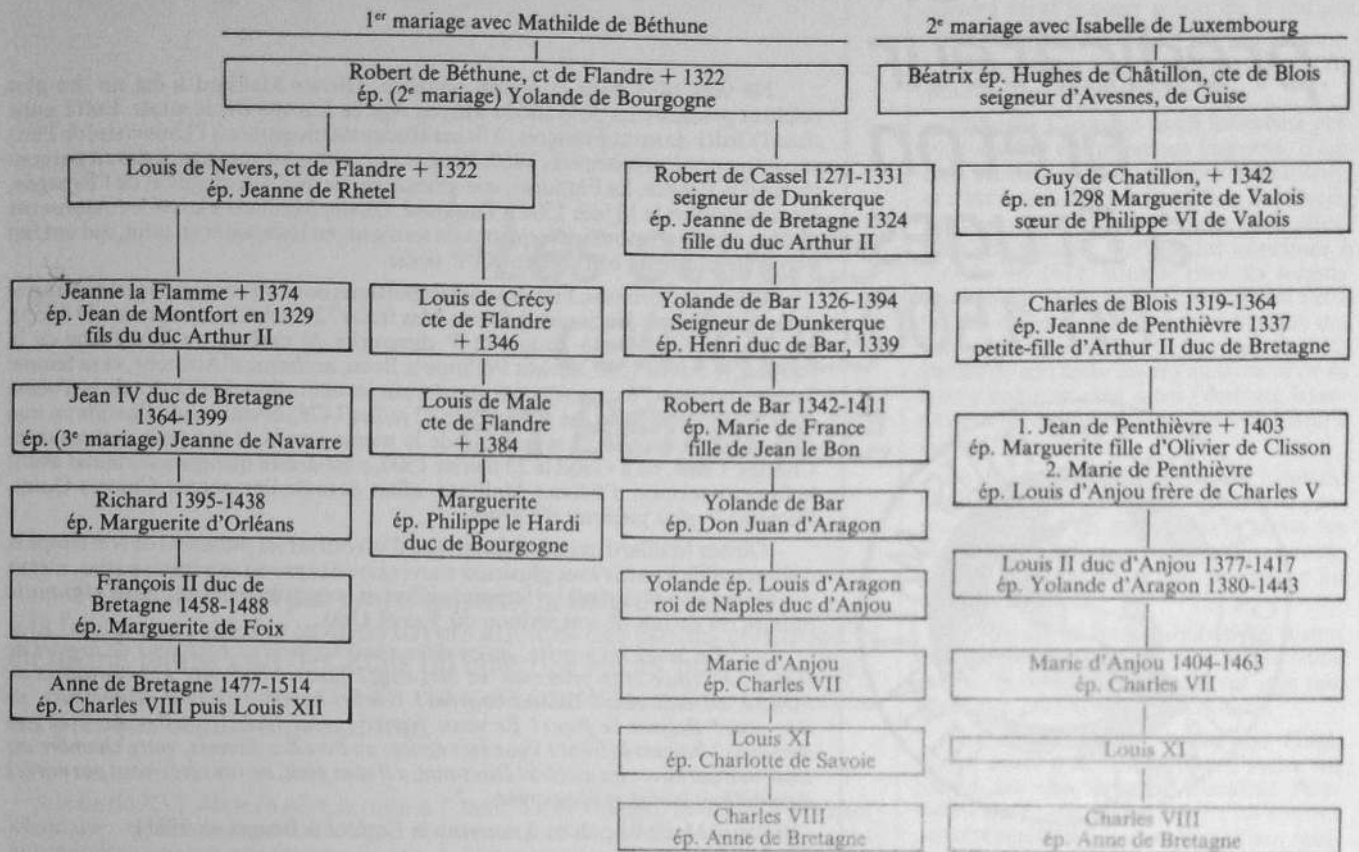
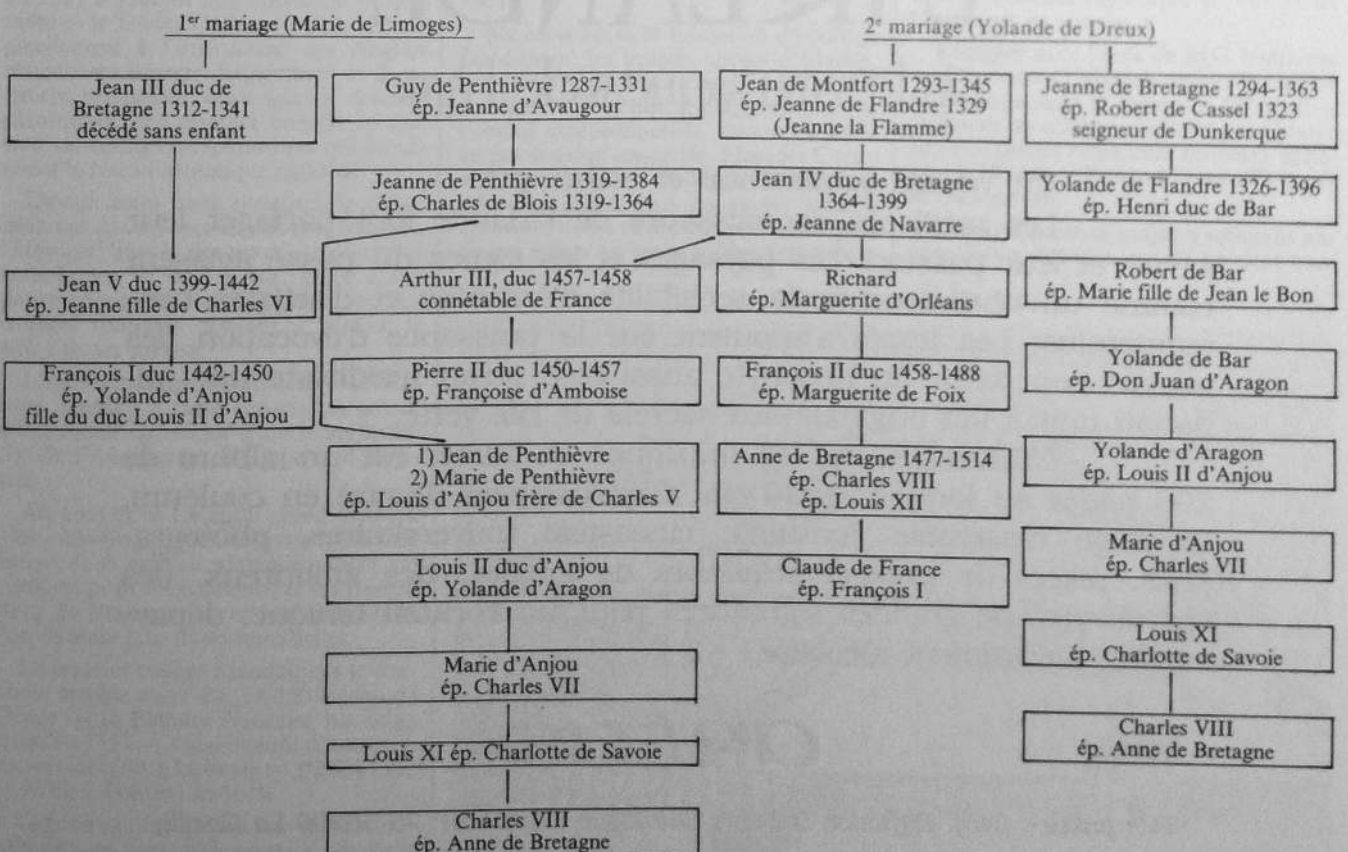


TABLEAU GÉNÉALOGIQUE

SUCCESSION DE BRETAGNE

Arthur II duc de Bretagne 1305-1312



Un prédicateur breton à Bruges en 1500



Né vers 1434 dans la région nantaise, Olivier Maillard a été un des plus célèbres prédicateurs de la fin du Moyen Age en Europe Occidentale. Entré jeune dans l'Ordre de saint François, il fit ses études théologiques à l'Université de Paris et commença à prêcher vers 1460. Pendant plus de quarante ans, il devait parcourir ainsi la France, les Flandres, une grande partie de l'Allemagne et de l'Espagne, jusqu'à sa mort le 13 juin 1502 à Toulouse. Olivier Maillard a laissé les manuscrits de plus de 500 sermons ou esquisses de sermons, en français et en latin, qui ont fait l'objet de plusieurs éditions au XVI^e siècle.

Parmi ces sermons, l'un des plus importants dont on conserve le texte intégral (à la Bibliothèque Nationale à Paris : Mss fr. 24 725 et édition imprimée D 8 655), est celui qu'il prêcha à Bruges le 5^e dimanche de carême ou Dimanche de la Passion, le 5 avril 1500, devant Philippe le Beau, archiduc d'Autriche, et sa femme Jeanne, infante d'Espagne, ainsi que devant les chevaliers de l'Ordre de la Toison d'Or. Philippe le Beau, né à Bruges le 22 juillet 1478, devint roi de Castille en mai 1506 mais mourut le 23 septembre de la même année. Il eut trois enfants dont Charles, l'aîné, né à Gand le 25 février 1500, c'est-à-dire quelques semaines avant le fameux sermon d'Olivier Maillard, allait devenir l'empereur Charles Quint, l'homme le plus puissant d'Europe.

Olivier Maillard qui ne craignait pas d'invectiver les puissants de son temps et qui eut maille à partir avec plusieurs souverains à cause de son franc-parler, n'était pas tendre non plus pour les femmes oisives et coquettes de la noblesse, comme le montre cet extrait de son sermon du 5 avril 1500 :

« ... Or, levez les esprits : qu'en dites-vous, seigneurs ? Etes-vous de la part de Dieu ? Le Prince et la princesse, en êtes-vous ? Baissez le front ! Les chevaliers de l'Ordre, en êtes-vous ? Baissez le front ! Gentils hommes, jeunes gaudisseurs, en êtes-vous ? Baissez le front ! Et vous, jeunes garces, fines femelles de Cour, en êtes-vous ? Baissez le front ! Vous êtes écrites au livre des damnés, votre chambre est toute marquée avec les diables ! Dites-moi, s'il vous plaît, ne vous êtes-vous pas mirées aujourd'hui, louées et époussetées... ? »

(Olivier Maillard prêcha à nouveau le Carême à Bruges en 1501).

L'IRLANDE ou les musiques de l'âme

Un voyage sentimental et esthétique.

Les meilleurs connaisseurs de l'Irlande font partager leur savoir et leur passion. Les paysages et les signes du passé agissent comme un révélateur de la sensibilité d'écrivains et d'artistes contemporains. Les textes s'appuient sur la puissance d'évocation des images pour offrir au néophyte aussi bien qu'au récidiviste une initiation tout à fait originale aux secrets de l'île verte.

L'IRLANDE, ou les musiques de l'âme, est un album de 208 pages au format 21x30 cm. Copieusement illustré en couleurs, l'ouvrage rassemble écrivains, cinéastes, universitaires, photographes, piliers de pubs et éclaireurs de loughs : des amoureux, des spécialistes, de grandes signatures pour un cocktail tonique, dépayasant et savamment alcoolisé !

artus

Prix public : 245f. Diffusion Breizh . Catalogue : Artus BP 26 56200 La Gacilly

Les études celtiques en Belgique

Pays paradoxal par tant d'aspects, la Belgique peut être tenue à la fois pour l'un des grands foyers anciens des études celtiques, et en même temps l'un des États où elles ont été les plus négligées.

Foyer important, elle l'a été sans conteste, même si cet éclat est presque oublié aujourd'hui.

A la fin du XVI^e siècle en effet, la culture irlandaise, essentiellement catholique et autonomiste, connut une époque de profonde misère en Irlande même. L'Angleterre la persécutait cruellement, tant pour vaincre son esprit de résistance obstiné que pour détruire son papisme exécré.

Tandis que les écoles catholiques étaient fermées, la reine Elisabeth I^{re} avait fondé en 1591 à Dublin une université protestante — le Trinity College — destinée originellement à l'instruction des Anglais résidant en Irlande. Légalement et fiscalement privilégiée, avantagée de revenus plantureux, elle essaima bientôt en une série de collèges préparatoires qui étouffaient le réseau catholique national.

Devant cette triste situation, le clergé irlandais dut envoyer ses élèves se former à l'étranger, auprès des grandes universités catholiques, et peu à peu, grâce à des patronages généreux, il en vint à créer des collèges irlandais destinés à former la relève de ses prêtres.

L'un des principaux souverains de l'Europe doublait à cette époque un ardent militantisme catholique d'une haine farouche de l'Angleterre : Philippe II d'Espagne.

Au nom de sa foi et du grand principe « les ennemis de mes ennemis sont mes amis », il se montra particulièrement accueillant pour les Irlandais, et ses possessions de Belgique furent leur premier et l'un de leurs plus importants asiles.

Le premier collège irlandais sur le continent semble avoir été, en 1594, celui de Douai — la Flandre française fut belge jusqu'en 1713 —, suivi bientôt d'autres : à Anvers en 1600, à Louvain en 1607, à Lille en 1610, à Tournai en 1616.

Grâce à sa prestigieuse université, Louvain fut sans conteste le centre le plus bril-

lant. Trois collèges irlandais y coexistèrent, celui destiné aux séminaristes séculiers et celui des Dominicains doublant, en 1623 et en 1626, le premier et le plus important : celui des Franciscains.

Le fondateur de celui-là avait été Florence Conry, archevêque de Tuam, proscrit d'Irlande après la désastreuse tentative de débarquement espagnole à Kinsale en 1601.

Six mois après la fondation du collège franciscain, les grands nobles d'Irlande, craignant la répression anglaise et décidés à conserver leur liberté pour continuer le combat indépendantiste, fuirent l'Irlande en une évasion concertée. Florence Conry vint les accueillir au collège de Douai, leur première étape, puis les guider jusqu'à Louvain, où ils résidèrent plusieurs mois, ce qui gagna au jeune collège franciscain

leur patronage et le renom de leur grandeur.

Le collège les couronna pour sa part de l'éclat de ses érudits et de ses écrivains. Il s'avéra ainsi le cœur même de la culture irlandaise au XVII^e siècle.

La première œuvre de renom n'y fut pourtant qu'un catéchisme.

Florence Conry en avait lui-même préparé un. S'il ne fut jamais imprimé, il circula certainement sous forme manuscrite, et c'est ainsi qu'il inspira à l'un des frères, Bonaventure O'Hussey, l'idée d'en effectuer une refonte. Celle-là fut imprimée à Anvers en 1611, sous le titre *An teagasc criosdaidhe*. Non seulement ce livret fut à la base de toute l'édition catéchétique des Franciscains irlandais par la suite, mais le succès de son texte assura aussi celui de sa typographie et créa ainsi l'écriture irlandaise telle qu'elle s'est conservée jusqu'à aujourd'hui.

En 1614, les Franciscains de Louvain obtinrent la permission d'établir leur propre presse, et ils multiplièrent alors les publications, assurant ainsi la plus grande part de l'édition en langue irlandaise au cours de ce siècle.

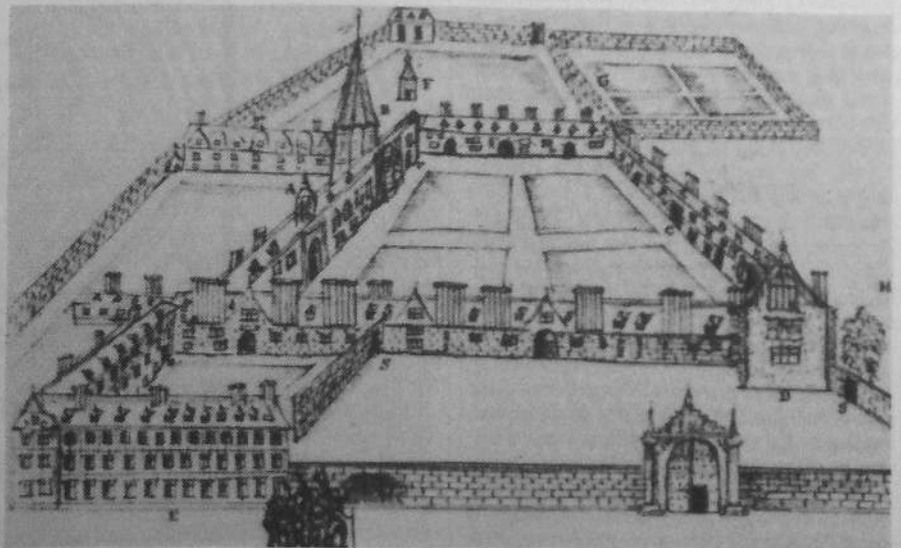
La plupart de leurs publications furent évidemment des opuscules de pieuse édification, mais bientôt leur œuvre prit une beaucoup plus grande importance.

L'un des premiers supérieurs, Hugh Ward, avait nourri le projet d'écrire un corpus des vies des saints irlandais. Pour l'aider dans cette tâche, l'ordre lui envoya un frère renommé comme le meilleur antiquaire d'Irlande : Michael O'Clery. Ward le réexpédia aussitôt au pays afin d'y rechercher les anciennes vies de saints et de les collationner. Mais O'Clery était plus historien qu'hagiographe. Voulant inscrire les vies des saints dans leur contexte propre, il entreprit en fait une compilation de tout le matériel historique de l'île et de l'ordonner en annales.

Rédigées avec l'aide de trois confrères — Fearfeasa O'Maolchonaire, Peregrine O'Duibhghennain et Peregrine O'Clery — ce furent les célèbres *Annales des Quatre Maîtres (Anala rioghachta Eireann)*, achevées le 10 août 1636 et publiées en 1854 par J. O'Donovan.

D'autres travaux majeurs méritent encore d'être signalés, car ils rendent tou-

Trinity College à Dublin (TCL).



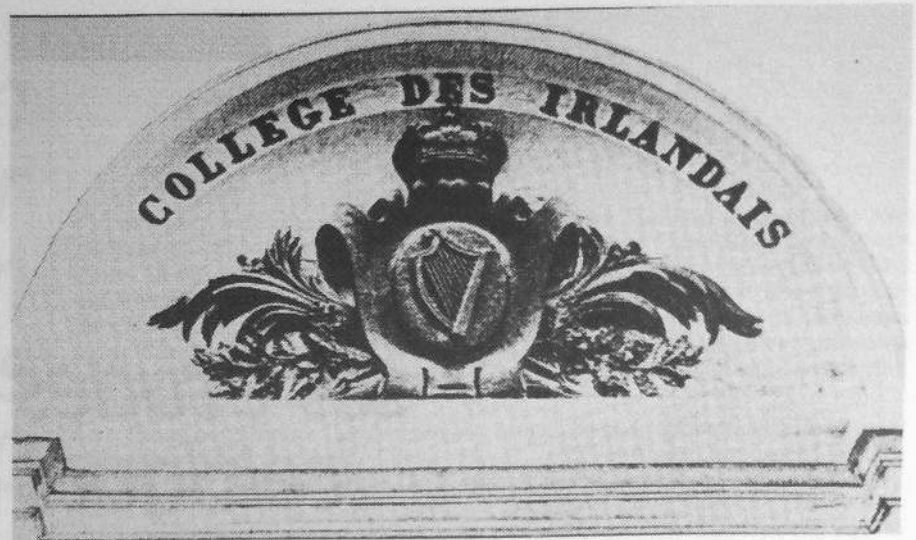
jours les meilleurs services : un précieux glossaire établi par le même Michel O'Clery (*Focloir na sánsan nuadh*, Louvain, 1643), et la fameuse *Triadis thumaturgae* de John Colgan, publiée en 1647, contenant les dossiers complets des trois grands saints irlandais : Patrice, Colomban et Brigide.

Malheureusement, l'argent se fit bientôt plus rare. L'Irlande était exsangue et ses mécènes moins nombreux. Dès la fin du XVII^e siècle, Louvain et les autres collèges irlandais — à l'exception peut-être de celui de Paris — connurent des temps obscurs et leur activité scientifique s'éteignit peu à peu.

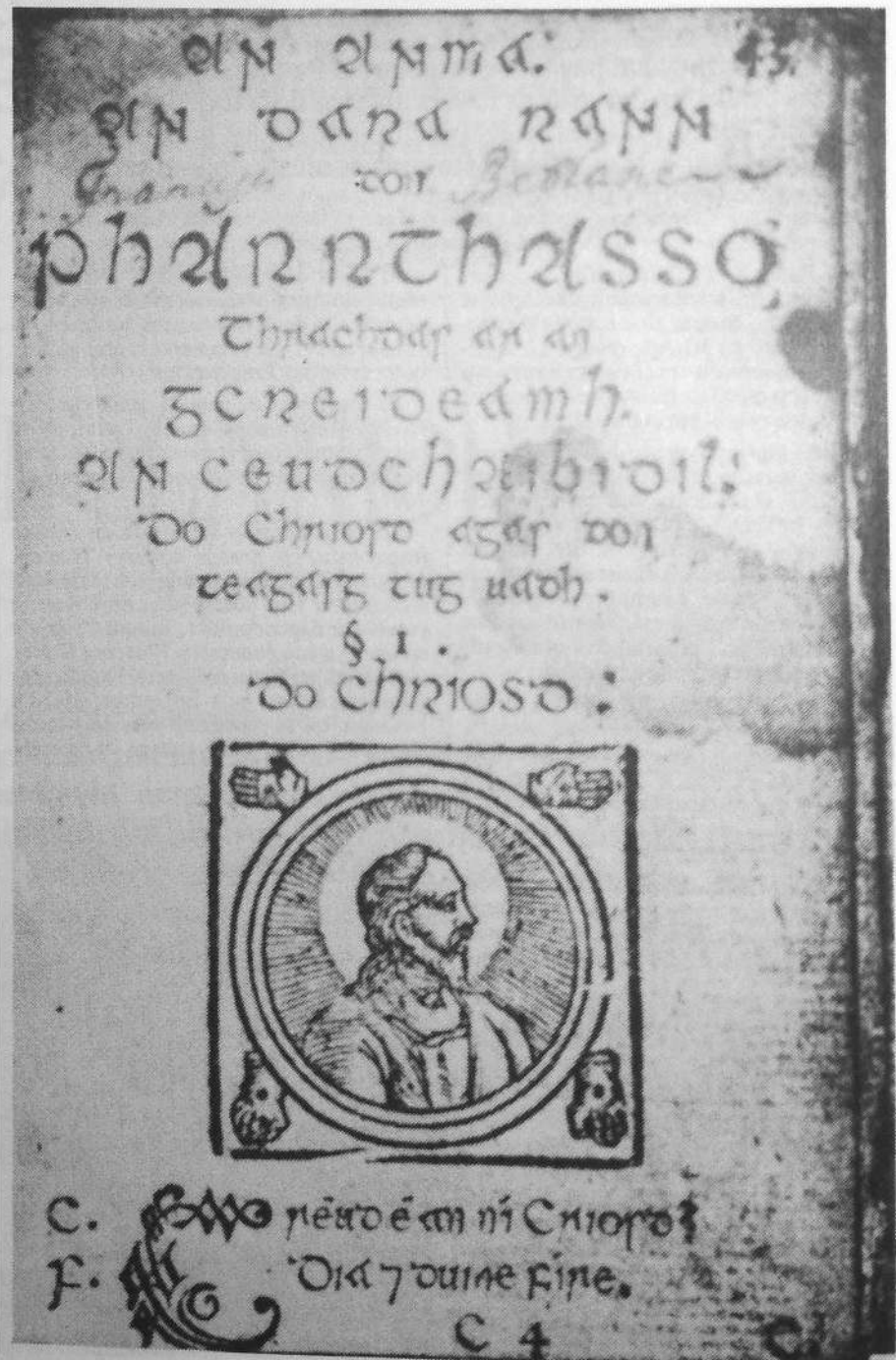
Hors les travaux de ces immigrants, la Belgique avait partagé, dès le XVI^e siècle, l'engouement des Européens pour leurs ancêtres barbares et avait retrouvé la fierté de ses racines celtiques. Mais les chantages de la celtomanie se laissèrent abuser par des faux — particulièrement ceux de Giovanni Nanni, dit Annus de Viterbe — ou entraînés par leur zèle et leur passion. L'Hennuyer Jean Lemaire de Belges (1473-1547) établit ainsi toute l'histoire de la Gaule et de la Belgique celtique, conduisant l'une jusqu'à un roi « Francus » et l'autre jusqu'à un roi « Bavon » purement imaginaires... Trop passionnée et ne voulant pas se détourner d'aussi invraisemblables chimères, cette celtophilie débridée détermina, en Belgique comme en France, un discrédit général de ses tenants, et une méfiance irrépressible de la science officielle pour ces fantasmes. Elle n'en conservera pas moins ses adeptes, mélangeant souvent érudition réelle à folies plus ou moins innocentes, dans les cercles néodruidiques, dont une étude récente a décelé deux cénacles en Belgique : l'Ordre Universel des Druides à Bruxelles et l'Ordre Vert Druidique de la Fraternité du Soleil Celtique à Liège. S'en rapprochent aussi les amateurs plus ou moins sincères de fantastique, d'ésotérisme et de mystères racoleurs, tels aujourd'hui Paul de Saint-Hilaire ou les frères Brou.

L'attention de la science officielle fut ramenée sur les Celtes par la publication, en 1842 à Bruxelles, d'un ouvrage majeur et qui allait faire longtemps autorité : l'*Histoire des Gaulois* d'Amédée Thierry.

Cette attention déboucha, un demi-siècle plus tard, sur la vocation d'une exceptionnelle intelligence : celle de Victor Tourneur, qui se forma remarquablement à toutes les disciplines celtologiques et parut un moment destiné à fonder une véritable celtologie belge. Malheureusement découragé par la méfiance générale des cercles académiques envers un monde peu connu et qu'ils ne percevaient qu'enveloppé des brumes suspectes du romantisme et du néodruidisme, face aussi à l'hostilité larvée que suscitaient dans une Belgique travaillée par le nationalisme flamand, les autonomismes irlandais, gallois ou breton... Victor Tourneur se détourna largement de cette vocation et se consacra surtout à la numismatique, dont il devint l'un des maîtres les plus renommés. Les sciences celtiques n'y gagnèrent donc que la naissance d'une grande école numismatique. Ce qui n'est d'ailleurs pas rien : des noms comme ceux de Marcel Thirion ou de Simone Scheers comptent parmi les plus compétents et les plus enrichissants dans l'étude des monnaies gauloises, celui



Page du *Paradis de l'Ame*, du franciscain Anthony Coernon, imprimé en 1645 à Louvain (NLI).



de J. De Mey dans celle des monnaies bretonnes.

Sans recours à l'étude du monde celte dans son ensemble, ni aux apports de la comparaison inter-celtique, les recherches scientifiques s'arrêtèrent dès lors sur l'approche des anciens Belges laténiens et gallo-romains. Soit par l'archéologie pure — dans laquelle s'illustrèrent de belles compétences : depuis celle du baron J. de Loë jusqu'aux actuelles de S.J. De Laet, Marcel Mariën, Pierre Bonenfant ou Anne Cahen-Delhayé —, soit par une approche proprement historique mêlant les apports de l'archéologie à ceux de l'étude des classiques grecs et latins : il faut alors citer notamment les noms de H. Van de Weerd, Pierre Lambrechts — auteur d'études sur les dieux gaulois qui ont marqué leur époque — ou Marcel Renard, auteur de bonnes études mais qui, surtout, ouvrit la prestigieuse *Collection Latomus* de la Société d'Etudes Latines de Bruxelles à des études aussi purement celtologiques qu'une tentative d'exégèse du chaudron de Gundestrup par la *Tain Bo Cuailgne* irlandaise...

Parallèlement, il faut citer l'intérêt souvent plus franc apporté aux sciences celtiques par des universitaires spécialisés en des domaines annexes. Ce furent des linguistes comme le Bruxellois Maurice Leroy, qui étudia l'irlandais à Paris avec Joseph Vendryes, ou le Gantois Armand De Coene qui s'intéressa à la parenté des langues italiques et celtiques ; des historiens de l'art comme François Masai, grand spécialiste de la miniature irlandaise, ou des romanistes et des germanistes étudiant les sources celtiques des grandes œuvres littéraires du Moyen Âge : André Boutemy à Bruxelles, Herman Braet à Anvers et, à Liège, Jeanne Wathel-Willems, Paule Mertens-Fonck et Juliette Dor. Ce furent des historiens du droit, tels le Gantois H. Van Wetter, auteur de l'une des premières comparaisons entre le droit romain et le droit celtique, ou le Bruxellois Jacques-Henri Michel, esprit curieux et à l'intelligence remarquablement stimulante.

Tout à fait à part, l'atelier des Bollandistes qui se consacre depuis trois cents ans à l'étude scientifique des vies de saints, a produit l'un des plus grands spécialistes de l'hagiographie celtique : Paul Grosjean.

A côté de ces brillantes contributions personnelles, aucun enseignement spécifique de la celtologie ne fut envisagé avant les années 1960. Ce fut alors le romaniste Albert Maniet qui entreprit d'en bâtir un à l'Université Catholique de Louvain. Malheureusement, un différend éthyque d'ordre personnel l'amena peu après à quitter Louvain et à s'expatrier au Canada où il poursuit depuis lors sa carrière.

Quelques années plus tard, l'archéologue Marcel Renard encouragea la constitution d'un enseignement celtologique aux universités de Bruxelles et de Liège, dans lesquelles il enseignait.

Son assistant, Jean Loicq, entreprit donc de se former, essentiellement à Paris. Il y fit preuve des meilleures qualités, jusqu'à s'y gagner une cooptation dans la prestigieuse équipe des *Etudes Celtiques*, mais il ne put ensuite donner la pleine mesure de sa science dans un enseignement structuré, car l'Université de Liège, à laquelle il était attaché, l'appela essentiellement à sa chaire d'histoire romaine. Il y brille encore au-



Visions romantiques des Celtes (aquarelle de C.H. Smith).



jourd'hui, mais il a dû dès lors réduire son enseignement celtologique à un seul cours, donné dans le cadre de l'Institut d'Histoire des Religions.

Quelques années plus tard, en 1967, sur les conseils de Marcel Renard, André Boutemy et Jacques-Henri Michel, le Bruxellois Claude Sterckx alla se former à l'Université de Haute-Bretagne et y resta travailler une dizaine d'années. A son retour, en 1976, il reçut la charge d'un cours de Langues et Civilisation Celtiques à l'Institut des Hautes Etudes de Belgique, le premier et le seul enseignement systématique de la celtologie en Belgique. Spécialiste de la mythologie, il est chargé aussi depuis 1987 d'un cours sur la religion celtique au Centre Universitaire de Charleroi.

Cette même année, avec l'appui de Jean Loicq, Jacques-Henri Michel, Anne Cahen-Delhayé, Juliette Dor notamment, il entreprit la constitution d'une Société belge d'Etudes Celtiques qui se veut le lieu de rencontre et de documentation de tous les chercheurs belges intéressés d'une façon ou d'une autre au monde celte : historiens, archéologues, linguistes ou autres. Soutenue par le Fonds National de la Recherche Scientifique et animée par une équipe dynamique dans laquelle éclosent quelques talents des plus prometteurs — comme ceux de Frédéric Blaive et de Christophe Vielle —, elle fait preuve d'une belle vitalité et organise régulièrement des visites guidées, des conférences, des rencon-

tres internationales, et en assurant la publication d'une revue *Ollodagos*, au titre tiré d'un théonyme gaulois de Belgique. Le 28 janvier dernier, elle a notamment organisé, à l'Université Libre de Bruxelles, une Première Journée Belge d'Etudes Celtiques et Comparatives, sur le thème « les sources non-juridiques du droit », à laquelle collaborèrent d'éminents celtologues français — Pierre-Yves Lambert, Daniel Dubuisson — et néerlandais — Doris Edel, Leni van Strien-Gerritsen —. Une deuxième journée est en préparation, sur le thème « aspects et attitudes homériques dans l'épopée celtique et indo-européenne », pour janvier 1990.

Hors du contexte académique, il convient enfin de ne pas négliger les activités et la vitalité des associations celtiques en Belgique, largement alimentées en membres grâce au rôle majeur de Bruxelles comme centre économique et comme centre administratif des Communautés Européennes : l'Irish Club of Belgium, le Grwp Cymru yn Ewrop gallois, le Caledonian Society of Brussels écossaise et l'Amicale des Bretons de Belgique. Tous maintiennent une vie culturelle authentiquement celte, et soutiennent en leur sein des groupes d'études consacrés à leurs patrimoines nationaux respectifs.

La dernière citée est aussi la promotrice, à l'appel d'Henri Lécuyer qui en fut le président de 1974 à 1986, du Comité International pour la Sauvegarde de la Langue bretonne — Kuzul Etrevroadel evit Kendalc'h ar Yezh Vrezhonek, qui a aujourd'hui largement essaimé dans le monde et qui est présidée par le député européen flamand Frank Ingelaere.

Bibliographie

P. Conlan, *St. Anthony's College of the Irish Franciscans, Louvain, Dublin, 1977.*

C.G. Dubois, *Celtes et Gaulois au XVI^e siècle*, Paris, 1972.

M. Raoult, *Les sociétés initiatiques celtiques contemporaines*, Monaco, 1986.

C. Sterckx, *Histoire brève du C.I.S.L.B.* dans G. Somer, H. Lécuyer, C. Sterckx, *Breizh hag ar Bed. Ar Bed evit Breizh*, Bruxelles, 1983, pp. 7-16.

V. Tourneur, *Esquisse d'une histoire des études celtiques*, Liège, 1905.

Breizh aux Pays-Bas et vice versa

Pas question de le nier : les relations entre la littérature en langue néerlandaise et les belles lettres en langue bretonne n'ont pas été fort nombreuses ni décisives. Au Moyen Age, la « matière bretonne » a évidemment influencé la littérature en thiois, comme elle l'a fait dans le cas des autres littératures occidentales ; et les écrits de Ruusbroec l'Admirable et des auteurs de la Dévolution Moderne n'étaient vraisemblablement pas totalement inconnus en Bretagne, mais par le truchement de traductions latines ou françaises. Plus tard, les influences réciproques paraissent tout à fait inexistantes, ou au moins, ne semblent pas avoir été étudiées. Je n'ai donc nullement l'intention de vous présenter un aperçu exhaustif des traductions du breton en néerlandais ou du néerlandais en breton. Il s'agira plutôt d'un premier essai d'inventaire.

Le *Barzaz Breiz* (1839), « objet d'un enthousiasme peut-être excessif à l'époque romantique, puis de critiques systématiques souvent injustes, est resté jusqu'à une période peu éloignée l'objet de passions opposées » a dit Bernard Le Nail dans *Actualité du Livre en Bretagne* (mars 1988). Aux Pays-Bas et en Flandre les échos de la publication et des querelles sont très faibles. A vrai dire, je ne connais qu'un seul livre du 19^e siècle où l'œuvre de La Villemarqué soit mentionnée ; il s'agit de *Chants Populaires des Flamands de France* (1856), publié par E. de Coussemaker, fondateur et président du Comité Flamand de France. En effet, ce Flamand français salue le grand Breton comme son modèle par excellence. Il se réfère aux *Germaniens Völkerstimmen* de Firmenich (Berlin), « le plus important de tous les recueils de poésies, de chants et de traditions populaires publiés jusqu'à ce jour », mais il ajoute immédiatement : « S'il est temps qu'on songe à réunir les documents concernant les mœurs et les traditions de chaque peuple, cela est surtout urgent pour ceux des Flamands de France. Les derniers vestiges de la civilisation flamande dans le nord de la France sont près de s'engloutir dans l'oubli. C'est ce que nous a porté à faire pour les Flamands de France ce que M. de la Villemarqué a fait pour la Bretagne. Seulement quand on considère la circonscription territoriale des Flamands de France, qui n'embrasse que deux arron-

CHANTS POPULAIRES

DES

FLAMANDS DE FRANCE

ANALYTIQUE ET FLORISSANT

AVEC LES MÉLODIÉS ORIGINALES, UNE TRADUCTION FRANÇAISE ET DES NOTES

PAR

E. De Coussemaker,

Membre correspondant de l'Institut de France,
Membre non résident du Comité de la Langue, de l'Histoire et des Arts de la France, Associé de l'Académie
Royale de Belgique, Fondateur et Président du Comité Flamand
de France, etc.

GAND,

IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE DE F. ET E. GYSELYNCK,
RUE DES PEIGNES, N° 36.

1856.

anastatische herdruk
reproduction anastatique
WERKGROEP MALEGIJS
Kemmel - Steenvoorde



dissements, dont la population comprend à peine 210.000 âmes, on ne peut s'attendre à trouver une collection égale ni en nombre ni en importance à celle de M. de la Villemarqué; on ne la trouvera pas en effet ici ».

De Coussemaker est très modeste, puisque sa collection de 150 chants populaires authentiques est un document unique, aussi bien par son sérieux scientifique que par la richesse de son contenu. A l'inverse de Villemarqué, il fait imprimer le texte néerlandais en gros caractères, et il ajoute une traduction française. Le Breton donne plutôt l'impression de publier une traduction française et d'y ajouter l'original breton. Mais évidemment, le livre de De Coussemaker est publié à Gand (Flandre Orientale, Belgique) et l'auteur espère atteindre les Flamands de Belgique. Les Gantois du Mouvement Flamand de l'époque l'ont d'ailleurs accueilli avec admiration et y ont puisé pour leurs collections successives. Mais ils n'ont apparemment pas remarqué l'admiration du Flamand pour son modèle breton.

Aux Pays-Bas, rien ne bouge jusqu'au début de notre siècle, plus particulièrement jusqu'en 1906, quand Lies van Gogh publie une traduction partielle du Barzaz Breiz: *Bretonsche Volksliederen. Bloemlezing uit den bundel Barzaz Breiz. Uit het Keltisch samengebracht en toegelicht door Vte Hersart de la Villemarqué. Naar het Fransch bewerkt door E.H. du Quesne - van Gogh.* Ce qui signifie: Chants Populaires Bretons. Sélection du recueil Barzaz Breiz. Recueillis du celtique et commentés par le Vte Hersart de la Villemarqué. Adaptés d'après le français par E.H. du Quesne - van Gogh.

Lies (officiellement Elizabeth Huberta) était l'épouse d'un M. du Quesne van Bruchem et — ce qui sera plus reconnaissable — une sœur du peintre Vincent van Gogh. Dans son introduction à l'ouvrage, elle déclare avoir reçu le Barzaz Breiz de la part de son frère Théo — vous savez bien, le protecteur de Vincent, qui vivait à Paris. Le livre doit avoir fait une impression inoubliable, puisque Lies van Gogh (1859-1936) se mettra à la traduction de 33 chants du Barzaz Breiz, sans toutefois maintenir les arguments et les notes de l'original. Le public aussi doit avoir réservé un accueil assez favorable à ces traductions, puisque le livre sera réimprimé en 1912, pourvu d'une « introduction concernant le chant populaire ». Je m'appuie pour tout ce qui précède au sujet de Lies van Gogh sur les renseignements recueillis par Marga Munnichs et Lauran Toorians de Tilburg (Brabant Septentrional, Pays-Bas — Toorians enseigne le breton et le gallois à l'université de Leyde). *Bretonsche Volksliederen* est en effet tombé dans l'oubli, et il a fallu la curiosité scientifique et la persévérance de ces deux Tilbourgeois pour les faire sortir de l'ombre.

Lies van Gogh aussi est originaire du Brabant septentrional: elle est née à Zundert, à quelques kilomètres de la frontière belge. Et c'est toujours dans la même pro-

vince des Pays-Bas que nous rencontrons une autre dame qui s'est occupée de la littérature bretonne. Il s'agit de Marie Koenen (1879-1959), une romancière originaire de 's Hertogenbosch, qui a publié en 1928 un recueil de *Bretonsche Legenden*, malheureusement sans mentionner sur quelles sources elle s'est basée. Je vous traduis les titres: Les sonneurs de Querven, Introïbo, saint Ronan, Le chanteur, Anna bis Regina, Les arbres de saint Yves, Le bateau aux petits moines, Les cerfs de saint Kenan, La tour de saint Michel, Le Pardon ar Bêwien, Le Malord, Ker-Is. Je ne sais pas s'il s'agit d'adaptations ou de traductions pures et simples, ni comment le livre a été accueilli à l'époque.

Deux ans plus tard, *Gwalarn* (niv. 22, Hañv 1930) publie une présentation du poète flamand Guido Gezelle (Bruges, Flandre Occidentale, Belgique, 1830-1899) « da genver kantvet deiz-ha-bloaz e c'hanedigez ». Les articles de Gommer Torfs et Tyneverum, ainsi que le poème « Het Schrijverke » sont traduits de l'esperanto,

ce qui constitue un coup d'éclat de premier rang. En effet, les mots me manquent pour décrire toute la difficulté que présente la poésie de Gezelle à qui ose la transmettre dans une autre langue. J'emprunte les mots de quelqu'un qui l'a essayé: « On imagine sans peine la difficulté de traduire ces enchaînements d'allitérations, d'assonances, de rimes intérieures, de vers blancs, de vers libres dont l'ensemble forme un des plus riches exemples de poésie pure qui soient... Car ce qui est demandé ici au traducteur, ce n'est pas seulement d'être aussi habile dans l'art de plier et de faire couler, courir et bondir le vers, ni d'avoir une connaissance parfaite des deux langues, non, il lui est demandé surtout d'exprimer en français ce que seul le flamand peut dire de cette façon-là » (Liliane Wouterz, *Poètes d'aujourd'hui* 129, Seghers, Paris).

Double exploit donc, de Mauritz Seynaeve qui a transposé le poème en esperanto, puis du traducteur breton — qui

Bretonsche Volksliederen

BLOEMLEZING UIT DEN BUNDEL

BARZAZ BREIZ

UIT HET KELTSCH SAMENGEBRACHT EN

TOEGELICHT DOOR

VTE HERSART DE LA VILLEMARQUÉ

NAAR HET FRANSCH BEWERKT

DOOR

E. H. du QUESNE-van GOGH.

[HOLLANDIA-DRUKKERIJ — BAARN]

1906

n'est pas nommé — qui l'a adapté en breton. Je vous cite cette adaptation bretonne :

AR SKRIVER-DOUR

(Ano eun amprevanig du, « Gyrimus nantans », a riskl war an dour dre finvadennou buan).

O, loenig-dour o finval
 Gant da dammig dilhad du,
 Me 'gar da bennig a riskl
 O skriva war ar gwagennou !
 Redek a rez, buan-buan,
 Hep divesker na divrec'h ;
 Anaout a rez an hent mat,
 Evit gwir, hep daoulagad.
 Hogen, piou out, piou oas ha piou 'vezi ?
 Lavar d'in 'ta, piou out te ?
 Redek a rez war an dour houll ha fresk,
 Ha ne finv ket an dour muioc'h
 Eget gant eur mouchig avel
 O ruza flour war ar c'hoummou,
 Skrивerien, skrивerien, lavarit d'in,
 - Ugent 'zo diouzoc'h, e gwir,
 Ha daoust ha ne gomzo hini ?
 Petra a skrivit aze ?
 Skriva a rez, hogen an dour ne ziskouez ket
 Petra 'skrivez : sell, steuzia a ra ;
 Kristen ebet ne gompren ;
 O skrивer bihan, lavar d'in !
 Hag a-zivout ar peskedigou e skrивez ?
 Pe ar geotennouigou bihan ?
 Pe ar bili, ar bleuñv, an deliou ?
 Pe an dour ma redez warnañ
 Pe a-zivout an evned a gan ?
 Pe a-zivout an oabl glas,
 O lufra doun a-us hag a-zindan ?
 Pe war da zivoud da-unan ?
 - Hag al loenig tro-didro,
 Al loenig gwenn e bennig du,
 A savas gant lorc'h e skouarn,
 Hag a chomas sioul eur pennad :
 « Skriva a reomp », emezañ,
 [« en eur droiella,
 Ar pez en deus gourc'hemennet
 Ar Mestr, gwechall, o kroui :
 N'eus nemet eur gentel ;
 Skriva a reomp... ha ne lennez ket ?
 Diouizie-k-bras out neuze !
 Skriva-diskriva a reomp
 Ano sante an Aotrou Doue ».

Le premier écrivain flamand qui ait pris la Bretagne comme toile de fond est Valère Depauw, né en 1912 à Ronse (= Renaix, Flandre Orientale, Belgique). Ce romancier fécond a publié en 1963 un livre qui a connu un certain succès en Flandre : *Breiz atao*. L'intrigue se situe à Paris où la jeune veuve Maiwenn Kloareg exploite une petite boutique de disques. Son mari a été fusillé en 1945 par les Français pour une dénonciation dont il n'était pas responsable. Erwann, nationaliste breton, connaissait le vrai coupable, mais s'est tu. Seule et solitaire, Maiwenn vit de ses souvenirs et des lettres qu'elle reçoit régulièrement de sa belle-sœur Marc'harid, une invalide qui est restée en Bretagne et raconte ce qui se passe au vieux pays. A la fin du roman, après une vaine tentative de renouer avec l'amour, Maiwenn retourne à sa région natale et pardonne. Breiz atao est un récit sobre et souvent très émouvant, sans la moindre sentimentalité. « Un livre fort et beau », signalait la critique lors de sa publication.

Grâce à Ernest ar Barzhig, le lecteur bretonnant peut faire la connaissance de l'art particulier de Valère Depauw. Ar Barzhig a notamment traduit la nouvelle *Een handvol aarde* qui a été publiée dans *Al liamm* sous le titre *Un dornad douar*. En 1988, elle a été réimprimée par Hor Yezh et fait partie du recueil *Minna ha danevel-loù all*. *Un dornad douar*, inspirée par l'œuvre charitable du père Pire, raconte l'histoire de deux « displaced persons » et leur relation devenue impossible au moment où l'homme apprend que sa première femme et ses enfants sont encore en vie. Après une crise pénible, il retourne en Russie. Cette nouvelle est caractérisée par la même simplicité et authenticité qui font le charme et la réussite de *Breiz atao*.



Fernand Florizoone est l'autre écrivain flamand qui s'est laissé inspirer par la Bretagne, notamment dans la série de poèmes baptisée *Bretoens Album* (1976). Mais quelle différence de sujet et de personnalité ! Florizoone est venu en touriste, mais un touriste pas comme les autres. Plutôt un visiteur sensible et réceptif qui a enregistré les impressions de ses vacances bretonnes comme l'aurait fait un peintre de paysages et de natures mortes. Florizoone est un orfèvre qui fait des petits bijoux... en néerlandais. Il est pratiquement impossible de suivre son exemple dans une autre langue, mais la version bretonne que Naïg Rozmor en a faite récemment est loin de déplaire au mordru de poésie que je suis. Je vous laisse juger vous-même en transcrivant deux des sept petits poèmes de la série :

Kamping e Penteür

An teltennou a zo savet
 Evel goueliou-avel stign
 Trohet e bolz hlaz an neñv,
 An heol
 A gar mammigou koant,
 Kêr
 A zo eun enezenn zilezet en diabell
 Miret evid an deizioù yennoh,
 N'eus nemed an êr hag an anal,
 Pallennou o tistribilla e-barz,
 Trohet e vez ar bara
 E-touez c'hwez ar bezin
 Ar pin hag ar chistr.
 N'eus dor ebet war ar blaenenn,
 Orolaj ebet, renk-tremen ebet,
 An dud a zastum o deizioù
 'Barz an teltennou glaz
 Hag a c'hoari etrezo evel amourusted.

Peuliu-maen

Diwar vord al latar hag ar hantvedou
 [kollet
 E kerzont a renkadou dirag on deizioù,
 Daoust hag ez int meneh pe beleien
 O tifoupa euz lostennadou ezañs an
 [amzeriou ?

Chom a reont mud en o stumm a gomz
 O tilezel war an douar o dillad skeud
 Hervez lid an heol,

Tremen a reont e-kichen an dud marvel
 A-eneb d'ar hantvedou o tond.

Pour finir et pour être complet, je dois aussi parler de moi-même. Soyons brefs. Ma première anthologie de poésie bretonne en traduction néerlandaise date de 1969, mais je l'ai reprise entièrement dans le recueil beaucoup plus représentatif qui s'appelle *Bretanje is weer poëzie* (La Bretagne est de nouveau poésie — 1981). En 1988, j'ai eu le plaisir de publier également une anthologie de nouvelles bretonnes, intitulée *Verhalen van het eind van de wereld* (Récits du bout/de la fin du monde). Dans les deux cas, j'ai pu compter sur l'assistance au-dessus de tout éloge de Tugdual Kalvez et de Yann Bouëssel du Bourg. Enfin, j'ai été ravi de recevoir comme cadeau de Pâques la traduction bretonne d'un de mes poèmes néerlandais, par les bons soins de Beatris Jouin, qui a très bien rendu l'atmosphère de l'original. Cette atmosphère est un peu particulière, bizarre. Delvaux, le peintre surréaliste, a l'habitude de peupler ses toiles de vieux messieurs bien habillés et de femmes nues, qui ne réagissent pas les uns sur les autres. Mais le tableau auquel il a donné le nom ironique de « Noel » ne nous montre aucun être humain, ni âne ni bœuf ni crèche, rien qu'une rue ordinaire... vide. Voyez comment ce Noel a pourtant égayé mes Pâques :

Nedeleg, hervez Paul Delvaux

Gant ar peulioù tredan
 eo lakaet ar straed pavezet
 ez eeun

Ar gwez
 n'eus nezh
 traken ha nemetken
 evit ober brav

A-dreñv ar prenistri goulaouet
 ema marteze
 binvioù ar mare
 o c'hortoz

Ur wezenn Nedeleg plastik ?
 Ne barifen ket

Eus ul lec'h bennak
 e kas, diwar o fraoñv,
 ar orjalennou pellgomz
 gant fealded dir
 ar c'heleier eürus
 da lec'h ebet

da zen ebet

N'eus ket zoken
 ur vaouez en noazh

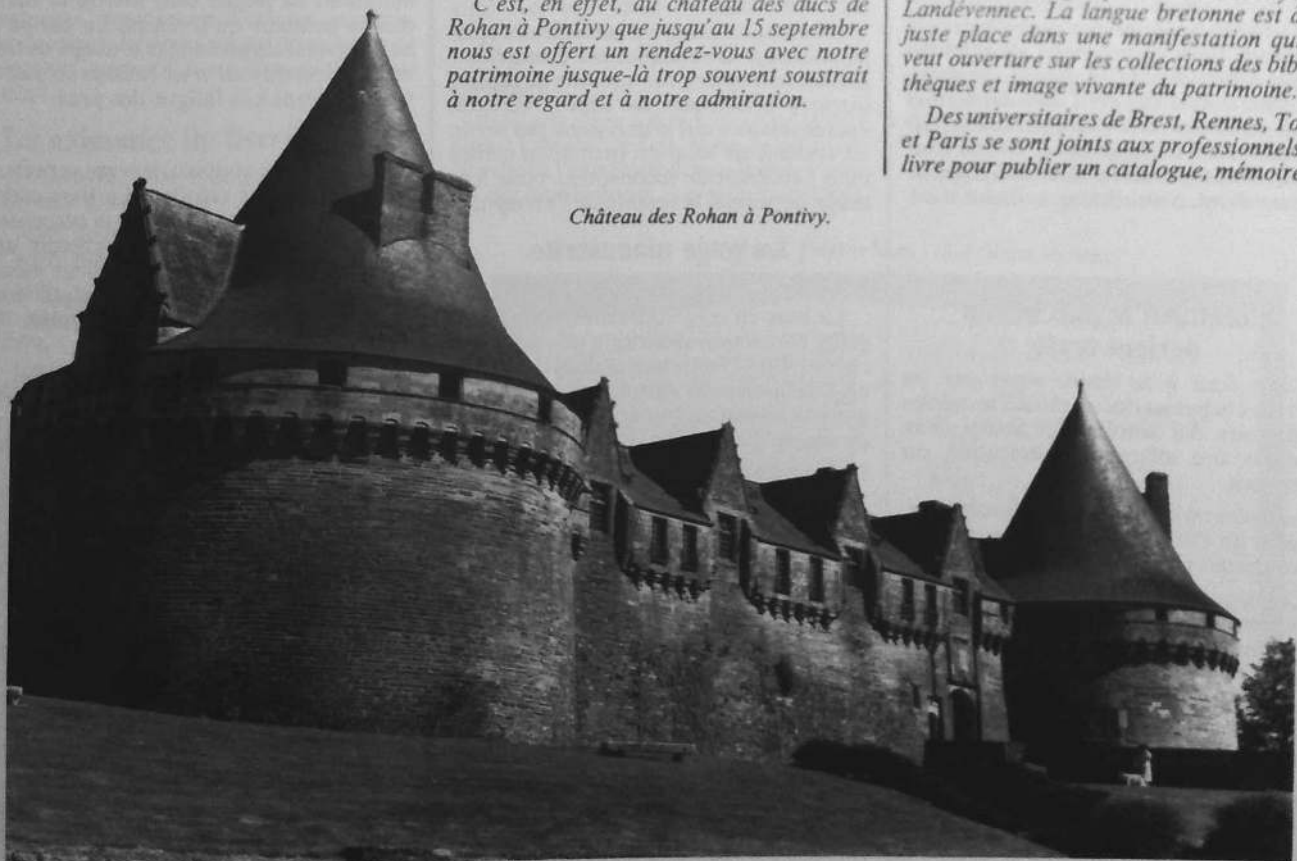
Trésors des Bibliothèques de Bretagne

15 juin - 15 septembre 1989
Château de Rohan - Pontivy

« Marchandise fabriquée et vendue, support de messages multiples, le livre est aussi, et peut-être d'abord, un objet. Sa page définit un espace visuel particulier, son illustration construit une articulation spécifique entre image et écrit (son écriture), sa typographie et sa reliure proposent des formes qui adoptent à leurs fins propres les programmes esthétiques ». Cette annotation, extraite de *l'Histoire de l'édition française*, donne en raccourci le programme que se sont donné les bibliothécaires bretons en organisant cet été une présentation des principales pièces de leurs collections.

C'est, en effet, au château des ducs de Rohan à Pontivy que jusqu'au 15 septembre nous est offert un rendez-vous avec notre patrimoine jusque-là trop souvent soustrait à notre regard et à notre admiration.

Château des Rohan à Pontivy.



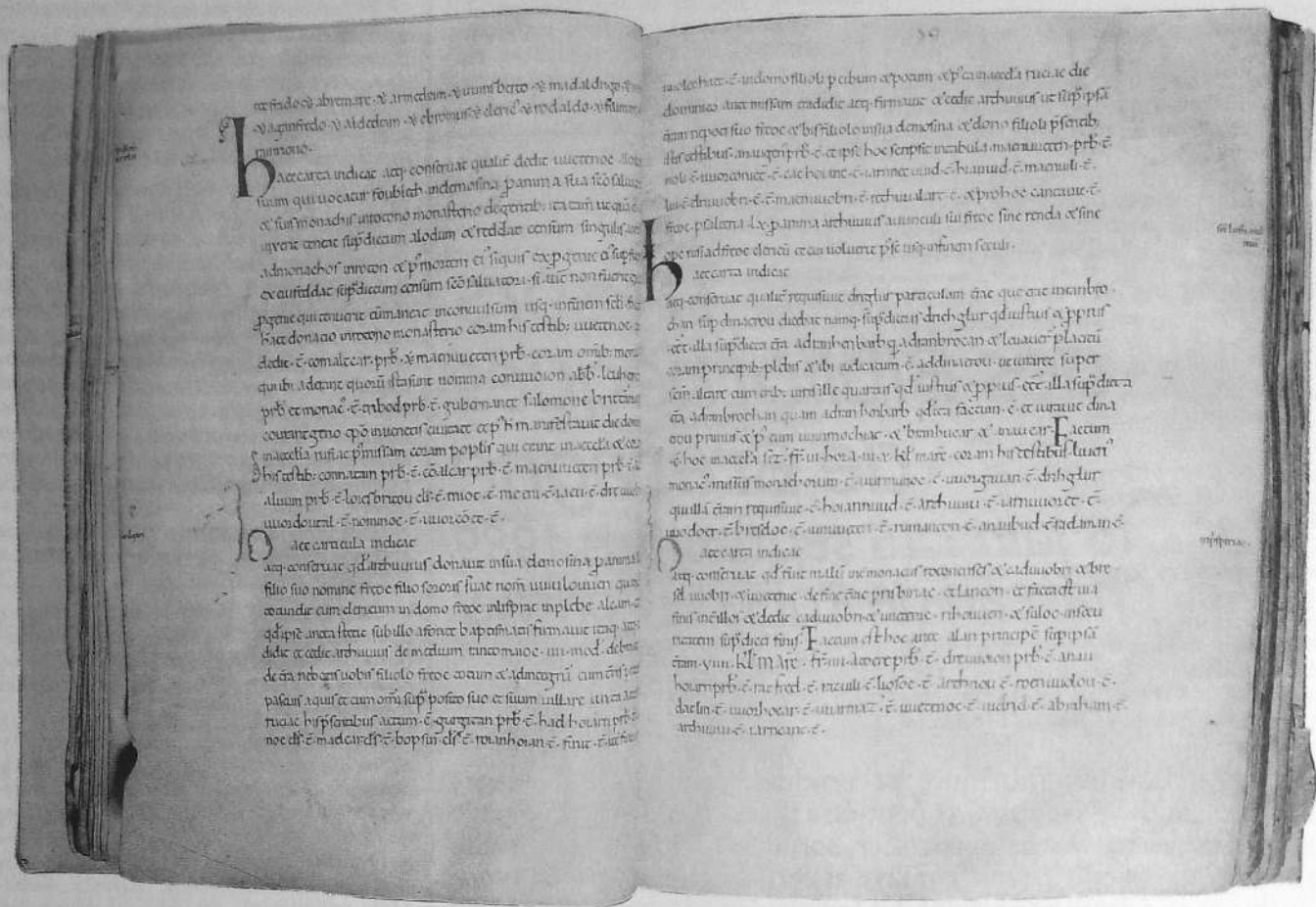
Un parcours chronologique à travers l'histoire du livre, des jalons dans la découverte d'œuvres maîtresses de notre culture, autant de repères dans la découverte de nos richesses patrimoniales si proches de nous et pourtant si lointaines car trop peu accessibles du fait de leur valeur et de leur fragilité.

Du scriptorium de l'abbaye de Landévennec à l'atelier de Robin Foucquet et de Jean Crès à Bréhant-Loudéac, la création s'inscrit dans l'évolution des techniques. Du livre médiéval à l'incunable, l'innovation tient plus à l'adoption du codex qu'à l'invention d'une façon nouvelle de composer le texte. Toutefois l'imprimerie crée une autre lisibilité et va permettre une diffusion propice à la propagation des idées et au développement des connaissances. L'illustration du livre va, elle aussi, requérir de nouvelles techniques, l'image découvrant ainsi une vie propre. Quant à la reliure, elle obéit progressivement à un souci d'individualisation et donne au livre un signe d'appartenance et une valeur décorative.

C'est là tout le cheminement que propose cette exposition des trésors des bibliothèques de Bretagne, trésors somptueux ou pauvres d'apparence mais témoins chargés d'histoire et de sensibilité.

Moment exceptionnel que cette manifestation qui rassemble ainsi les cartulaires de nos vénérables abbayes dont celui de Landévennec conservé à Quimper et Saint-Melaine de Rennes, des livres d'heures comme celui de Françoise de Dinan, les premières impressions de Dinan, Morlaix, Rennes, Saint-Malo notamment, des éditions originales, des correspondances littéraires et de très nombreux ouvrages illustrés. La production religieuse s'est octroyé une place de choix grâce au prêt gracieux du Breviaire de saint Yves conservé par les Archives départementales des Côtes-du-Nord, du Missel de saint Vougay provenant des Archives départementales du Finistère et de l'extraordinaire collection d'images pieuses de l'abbaye de Landévennec. La langue bretonne est à sa juste place dans une manifestation qui se veut ouverture sur les collections des bibliothèques et image vivante du patrimoine.

Des universitaires de Brest, Rennes, Tours et Paris se sont joints aux professionnels du livre pour publier un catalogue, mémoire de



Cartulaire de l'abbaye de Redon, XIV^e siècle.
Evêché de Rennes. (réal. A.T.R.)

cette exposition organisée par l'Agence de coopération régionale pour la documentation en Bretagne grâce à l'accueil de la ville de Pontivy et à la participation des bibliothèques de l'abbaye de Landévennec, du diocèse de Rennes, des services historiques de la marine de Brest et de Lorient, de la bibliothèque des Études de Coëtquidan, des archives départementales des Côtes-du-Nord et du Finistère, des Universités de Nantes et de Rennes, et des villes de Brest, Dinan, Fougères, Morlaix, Nantes, Rennes, Quimper, Vannes, Vitré, Saint-Brieuc, et Saint-Malo.

Comment le parchemin devient texte

Livre écrit à la main, copié par les scribes et lu par les doctes durant les siècles médiévaux. Au cours de dix siècles, deux ruptures ont affecté la fabrication du manuscrit.

Le *codex* ou livre en cahiers se substitue, à partir du IV^e siècle, au *volumen* ou livre en rouleaux. La *forme* se modifie.

Le *papyrus* est abandonné au profit du *parchemin* puis du *papier* qui sera d'usage commun en France vers la moitié du XIII^e siècle. Le *support* aussi évolue.

La fabrication du livre au Moyen Âge est une œuvre artisanale. Elle repose sur une division du travail au sein des *scriptoria* des monastères où les moines assurent la préparation du parchemin, des encres, la réglure des feuillets, l'écriture, l'enluminure et la reliure.

La création et le développement des universités provoquent dès le XIII^e siècle l'abandon des modes traditionnels de production. Ils donnent naissance à une nouvelle institution : la *pecia*.

L'ouvrage à éditer est confié à un copiste, à charge d'en copier un exemplaire-modèle (*exemplar*), sur une série de cahiers (*pecia*). L'*exemplar* est déposé chez un « stationnaire » qui le loue *pecia* par *pecia*. Ce système de location permet au maître ou à l'étudiant de reconstituer pour leur usage personnel la totalité de l'*exemplar*.

La page manuscrite

L'encre

La base en est fréquemment la noix de galle, concrétion sphérique que secrète le chêne... on l'a fait macérer dans l'eau, puis on l'additionne de vitriol, on y ajoute de la gomme arabique, comme liant et souvent du vin ou du vinaigre...

La page d'écriture

Avec un compas ou une roulette munie de pointes, le copiste fait sur le bord du parchemin des trous qui lui serviront à établir avec une pointe sèche ou une mine de plomb des traits délimitant les marges, la place des initiales et l'espacement des lignes. Le copiste travaille sur une planche qui vient s'adapter sur les bras de la chaise ; parfois il dispose d'un lutrin. Son

encre est dans un *coffin* ; dans un sa main droite, il tient le roseau ou la plume ; dans la main gauche, un couteau lui sert à tailler la plume, à gratter ses erreurs et surtout à maintenir sa feuille sans mettre la main dessus pendant qu'il copie. La lampe à huile permet de prolonger le temps de travail au-delà du jour et les bécicles en pincez suppléent à la fatigue des yeux.

Les colonnes

Dans le livre-rouleau, le texte se présentait en colonnes étroites. Le livre-codex reprit cette disposition. Mais la succession en feuillets, la nécessité de prévoir une réserve pour le couteau du relieur ménageant autour du texte des marges dont l'ampleur est soigneusement calculée.

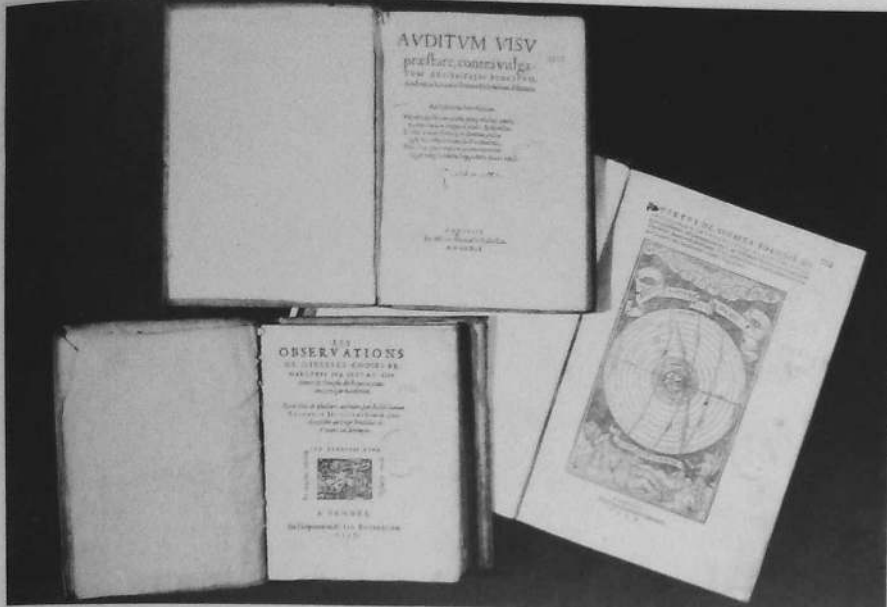
L'écriture

Elle varie selon les époques et les textes. Du IX^e au XII^e siècle, prédomine la *minuscule caroline* employée par les copistes d'entre Rhin et Loire sous le règne de Charlemagne. Elle sert à copier de nombreux textes de la littérature latine et les humanistes italiens créèrent à son imitation les écritures *humanistiques* dont sont dérivés les caractères *romains* que nos imprimés utilisent couramment.

L'écriture *gothique* est caractérisée par la disparition des courbes ; les lettres sont formées de traits brisés avec une alternance très nette de pleins et déliés. Ce tracé serait dû à l'utilisation d'un bec de plume taillé en biseau oblique.

On ne peut éviter de rapprocher cette brisure dans l'écriture de l'emploi de l'arc brisé dans l'architecture gothique.

L'exposition est ouverte tous les jours de lundi au dimanche de 10 h 30 à 18 h 30, sans interruption, jusqu'au 15 septembre 1989.



Textus de sphaera Joannis de Sacrobosco. Jean de Hollywood 1534.
Cosmographia Antwerpiae. Apianus Petrus. 1539.
Les observations de diverses choses... Dorléans Regnault. 1597. (B.M. Vannes).



Bible de Plantin, 1565.
(Bibliothèque Municipale de Dinan).

La gothique présente des tracés divers selon les livres et les époques: *lettre de forme* ou *textura* pour les livres de liturgie, *lettre de somme* ou *rotunda* pour les traités scientifiques ou des textes de littérature, *bâtarde* à la fin du Moyen Age pour les livres en français.

Le texte se présente sans ponctuation, une barre oblique vient de temps à autre marquer une pause...

L'enluminure

Lettres initiales qui viennent ponctuer les articulations de l'œuvre, tracées au pinceau en rouge ou en bleu... marges ornées d'entrelacs, bordures végétales... miniatures illustrant le texte.

Les couleurs sont obtenues à partir de pigments organiques d'origine animale, du broyage de terres ou de décoctions de végétaux associés à un liquide fixé par l'alun.

La naissance du livre imprimé

1445-1450, l'art typographique naît à Mayence grâce à l'habileté de Gutenberg.

1470, un atelier d'imprimerie est créé à la Sorbonne à Paris.

1480, la première *Coutume de Bretagne* est imprimée à Paris chez Guillaume Le Fèvre.

1484, Jehan de Rohan, seigneur du Gué-de-l'Isle, fait venir, à Bréhan-Loudéac, près des moulins à papier, deux typographes: Robin Foucquet et Jean Crès. Ils sortent de leurs presses *Le Trépasement de la Vierge Marie*, achevé d'imprimer en décembre de la même année. D'autres *incunables* (nom donné aux livres imprimés avant 1500) vont suivre. Un jour, l'imprimerie s'en fut de Bréhan pour n'y plus revenir. Elle passe par Lantenac, Tréguier, Rennes (1485), Nantes (1493)...

La production des incunables obéit à quelques règles simples: répondre à une demande que ne peuvent plus satisfaire les ateliers de copistes, qu'il s'agisse de pourvoir les universités en plein développement dans l'Europe du XV^e siècle en ouvrages pédagogiques ou encore l'Église en livres d'usage comme en traités patristiques.

La renaissance

Moins d'un demi-siècle après son apparition, l'imprimerie a atteint sa perfection. Elle ne connaîtra aucun progrès majeur avant le début du XIX^e siècle.

Lire et écrire en Bretagne au XVI^e siècle

Production et consommation des livres sont dissociées. La Bretagne importe de Normandie, plus souvent de Lyon, Paris ou d'autres grands centres européens. Pour ceux qui font leur résidence en Bretagne, se pose le problème de l'éditeur à choisir.

L'illustration

L'imprimé est confectionné par dérivation des techniques en usage dans le manuscrit de luxe. On recourt aux gravures sur bois dont l'encadrement doit beaucoup à la technique de l'enluminure. Peu à peu, l'illustration se fait didactique.

La reliure

Peau estampée à froid, ce procédé supposait l'emploi de fers, sorte de poinçons de métal à l'extrémité desquels étaient gravés des motifs divers. Les fers étaient légè-

rement chauffés, puis pressés sur le cuir mouillé où ils produisaient une empreinte en creux. Puis, on utilisa des plaques appliquées au moyen de presses ainsi que des roulettes, cylindres de métal tournant sur un axe afin de produire un décor continu.

Le livre au XVII^e siècle

Ce siècle est placé sous le signe de la grandeur. Le lien qui unit les événements politiques aux créations de l'esprit est très étroit. La production littéraire n'entraîne pas de bouleversements dans les procédures de fabrication du livre. C'est une période marquée du sceau de la continuité. La production courante est délaissée au bénéfice des ouvrages de luxe solennels et pompeux. Des contraintes paralysent le commerce de la librairie: censure et privilèges. Les règlements corporatifs maintiennent la segmentation des métiers: typographes, taille-douciens, dominotiers... Face à cette organisation corporatiste, les

L'Utopie. Thomas More. 1518 (Brest Marine).



puissances étrangères opposent une organisation plus développée, une meilleure technique et un esprit d'entreprise novateur.

La Belgique et la Hollande s'arrogent des positions dominantes : Plantin, Braun, Blaeu, Janson, Elzévir...

Le XVII^e siècle imprime sa marque dans la conception de la page de titre. L'illustration du livre subit l'influence flamande, puis celle de l'École de Fontainebleau. Les beaux livres sont avant tout religieux. Le livre d'histoire a une place privilégiée. L'architecture l'emporte dans le domaine technique et demeurent les plus attrayants les recueils de planches célébrant les victoires du roi ou la magnificence des maisons royales.

Théophraste Renaudot lança *La Gazette* en 1631; en 1665 naquit le *Journal des savants* organe scientifique et littéraire qui faisait une large place à la critique des livres nouveaux et aux découvertes scientifiques. Le *Mercurie galant* suivit en 1672 et se prolongea sous le titre de *Mercurie français*.

La littérature, à son apogée, ne recueillit pas l'attention des imprimeurs. Il y a là de quoi surprendre... La faveur royale et l'éclat de Versailles semblaient suffire à la renommée littéraire.

Le livre au XVIII^e siècle

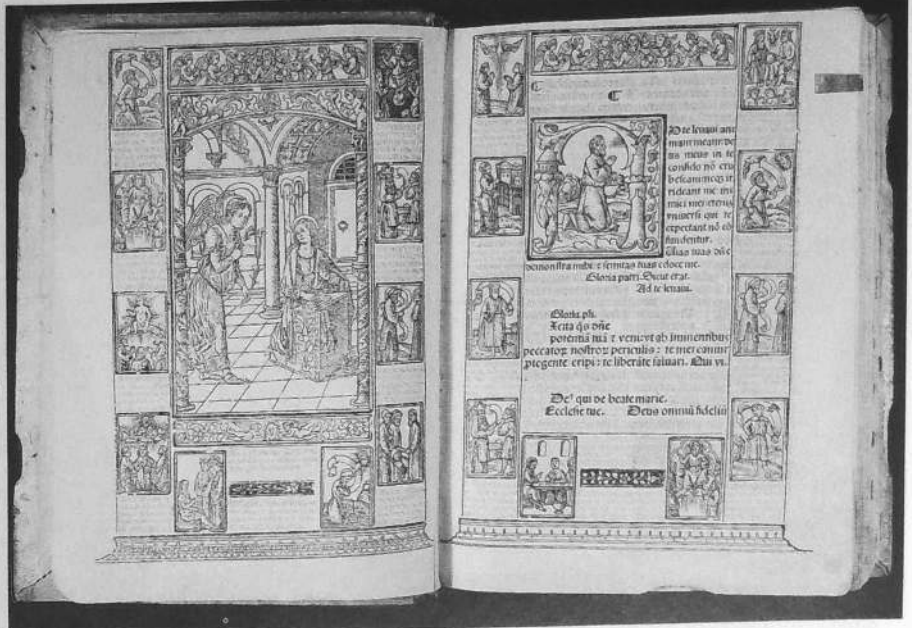
L'art du XVIII^e siècle cherche avant tout à plaire. Le livre sera le témoin d'une société cultivée certes mais avant tout superficielle et sensible à la douceur de vivre. Romans, nouvelles, recueils de poésie prennent la place des éditions religieuses.

Le goût du livre se répand grâce à la bonne fortune des parvenus et des fermiers généraux. C'est l'époque des grands bibliophiles dont les bibliothèques, souvent intégralement conservées, sont à l'origine de nos plus riches dépôts publics.

Le grand siècle se survit dans le livre de luxe. Jusqu'en 1740, les imprimeurs vivent sur l'acquis du siècle précédent. Le XVIII^e siècle fut riche de recherches typographiques : Baskerville en Angleterre qui inventa aussi le papier vélin, Bodoni en Italie, Didot en France. Le livre à figures constitue la partie la plus attrayante de la production : livres illustrés par les peintres tels Boucher, Oudry..., livres de fêtes...

La seconde moitié du siècle, sous l'empire de la marquise de Pompadour, est le règne des vignettistes pour lesquels le texte n'est qu'un prétexte à images. Des influences étrangères et le retour conventionnel à l'art antique se manifestent à la fin du siècle qui ne fut pas tant frivole... L'érudition fit produire dictionnaires, encyclopédies, galeries de tableaux, ouvrages techniques et scientifiques. Ce siècle vit aussi se répandre la mode des voyages illustrés grâce au développement de la technique de l'eau-forte, retouchée à la pointe, à l'aquatinte et à la gravure en couleurs...

L'édition est gagnée progressivement par les règles du jeu capitaliste. Les structures éditoriales se renouvellent, le poids de la tradition littéraire demeure, les événements politiques alimentent le marché du livre. Paris et Versailles imposent leur hégémonie culturelle à l'Europe.



Missal romain, 1506.
Bibliothèque Universitaire de Rennes. (réal. A.T.R.)



Reliure de Jean Grolier, 1507.
Bibliothèque municipale de Vitry. (réal. A.T.R.)

C'est l'époque des « grands hommes » : Balzac, Châteaubriand, Victor Hugo, Georges Sand, Anatole Le Braz, Tristan Corbière, etc.

1789-1889 Révolution du livre, révolution de la lecture

Les confiscations de la Révolution donnent naissance aux bibliothèques municipales. L'Empire suscite des chefs-d'œuvre comme les albums de fleurs de P.J. Redouté et la *Description de l'Égypte*. Les cabinets de lecture connaissent une vogue sans précédent. La Monarchie de Juillet voit le passage de la fabrication du livre artisanal au niveau industriel. De nouvelles techniques d'impression, l'utilisation du papier en rouleau, la mécanisation des presses, de nouveaux procédés d'illustration bouleversent l'économie du livre.

Au XIX^e siècle, l'exploration des contrées lointaines est l'occasion d'études scientifiques : zoologie, botanique, histoires de voyages, hydrographie.

La littérature se fait populaire. La Bretagne compte d'illustres romanciers tels Paul Féval et Emile Souvestre, Edouard Corbière et Guillaume de La Landelle... *La matière de Bretagne* se fait relations de voyages, recueils de gravures et lithographies.

La Bretagne dans le livre illustré au XX^e siècle

Le livre illustré, qualifié d'objet de bibliophilie, associe qualité esthétique et tirage restreint. Il informe sur la Bretagne, sur ses réalités et ses mythes...

Un renouveau est engagé en 1919 avec le mouvement *Breiz Atao* qui donne naissance au courant littéraire *Gwalarn* (1925) et à la fraternité *Seiz Breur* qui s'engage à transformer les expressions artistiques et artisanales pour qu'elles fassent « bretonnes et modernes ».

Mathurin Méheut demeure le plus admiré des illustrateurs bretons.

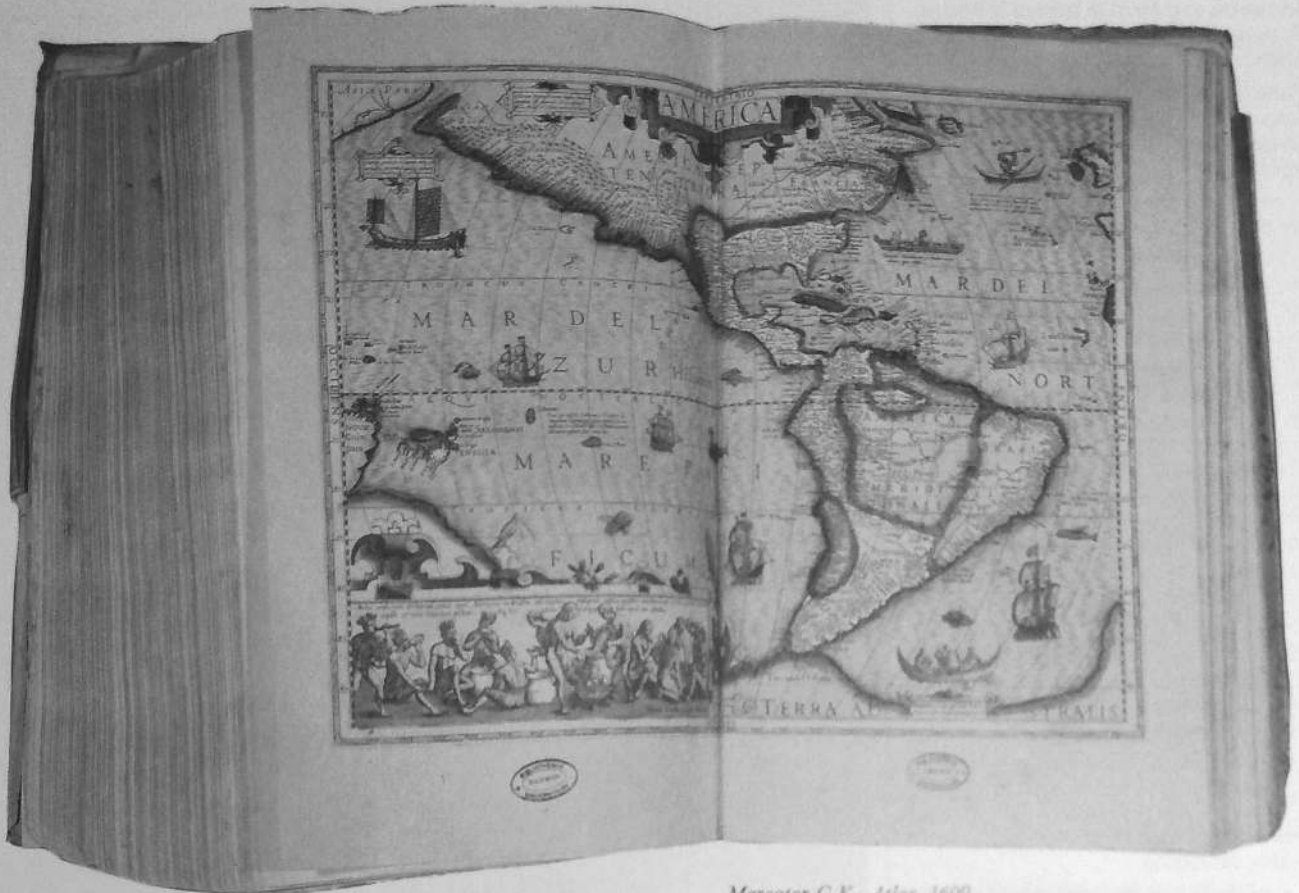
Le déclin du livre illustré en Bretagne paraît indéniable dans la seconde moitié du siècle.

La généralisation de la photographie aurait contribué à éliminer dessins et gravures. La tradition revit à nouveau avec des éditeurs comme Yves Prie et les Éditions Folle Avoine.

C'est sans doute du côté de la bande dessinée — union intime du trait et du mot — qu'il convient de rechercher le renouvellement actuel des images de la Bretagne.

Le livre en langue bretonne


La Bretagne est un pays bilingue. Le breton est écrit depuis le VIII^e siècle. Le plus vieux manuscrit connu est un traité de



Mercator G.K., Atlas, 1609.
Bibliothèque Interuniversitaire de Rennes (réal. A.T.R.)

Bibliothèque Municipale de Rennes (réal. A.T.R.)

Le Antichità romane. Giambattista Piranesi.
1836-1837. (B.M. Vannes)



PRATIQUEU DEVOT
HA
MEDITATIONEU.
PRATIQUEU DEVOT
EIT PEB DÉ AG ER SEHUN.

ER SUL.
D'en Drindet adorable.

UR gustume santel hac ancien u, é mesque er grécheniou, consacrein peb dé ag er sehun d'un dévotion benac particuliere. Eit secour doh er gustume quer mélablo, é laquer aman ur beden eit peb havi ag en dieu-zé, guet reflectioneu ha



Exposition

médecine où se mêlent le latin et le breton. 1350 marque l'apparition des premiers vers bretons d'Ivonnet Omnes.

L'ancienne littérature bretonne (lais, romans arthuriens...) n'est connue que par des adaptations dans différentes langues européennes.

Le premier livre imprimé à Tréguier en 1499 est le *Catholicon*, dictionnaire trilingue, breton-français-latin.

Les impressions bretonnes se font rares au XV^e et au XVI^e siècles. Le XVII^e siècle se caractérise par un renouveau grâce à l'imprimeur Georges Allienne installé en 1620 à Morlaix puis à Quimper.

En Basse-Bretagne, l'imprimerie s'installe à Brest en 1681, à Port-Louis en 1694 et réapparaît à Tréguier en 1677. Vers 1700, 44 imprimeurs exercent en Bretagne dont environ 12 en Basse-Bretagne. L'augmentation du nombre des imprimeries et des imprimés inquiètent le pouvoir royal qui craint de perdre le contrôle de la production imprimée.

Par arrêt du conseil d'État, celui-ci limite le nombre des imprimeurs. Cette situation explique la rareté des impressions bretonnes à cette époque.

De 1650 à la Révolution, le breton est utilisé presque uniquement pour diffuser des textes religieux mais aussi dictionnaires et grammaires, traités scientifiques et textes satiriques.

La période révolutionnaire voit apparaître les premiers textes officiels en breton. Le pouvoir imprime des traductions des décrets de la Convention. La littérature chantée va se perpétuer jusque dans la littérature orale de nos jours.

Au XIX^e siècle, les lettrés découvrent l'existence de littératures populaires. T. Hersart de La Villemarqué publie le *Barzaz Breiz* en 1839.

Il faut signaler l'œuvre importante d'autres collecteurs tel F.M. Luzel.

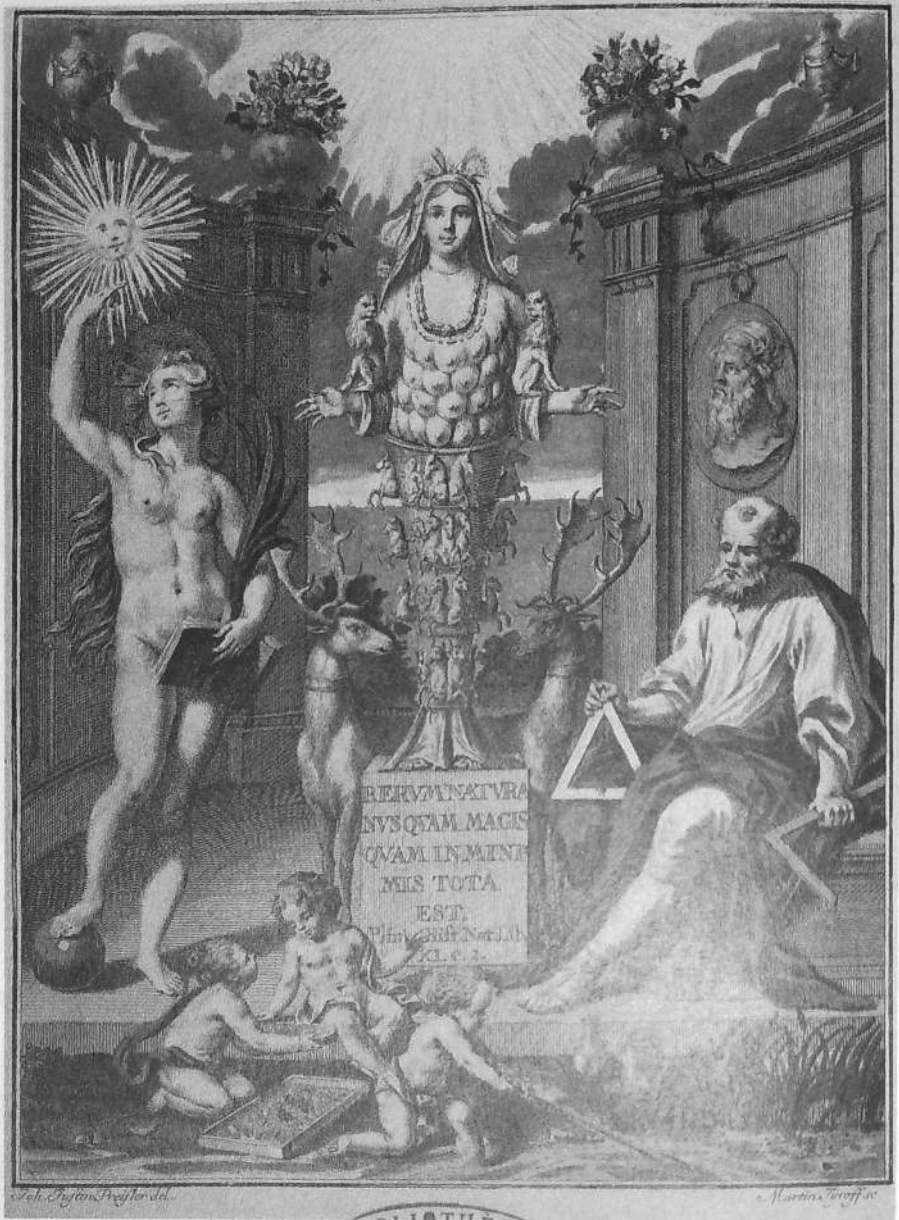
L'imprimeur Lédan à Morlaix édite des chansons sur feuilles volantes, des livrets contenant des conseils, des textes en vers sur des sujets divers, que l'on a appelé la « Bibliothèque bleue », car souvent imprimés sur du papier de couleur et de médiocre qualité.

Le XX^e siècle est marqué par la création du courant littéraire *Gwarlan* qui compte aujourd'hui de nombreux héritiers, ce qui permet d'écrire que le breton est une des langues vivantes de l'Europe.

Les images de piété

Le christianisme n'a pas retenu l'interdit contenu dans l'Ancien Testament : « Tu ne feras aucune image sculptée... » (Ex 20, 4-5). Dès le premier siècle de notre ère, le Christ est représenté en « Bon Pasteur ». En raison même de l'Incarnation — Dieu, en Jésus de Nazareth, s'est fait homme — la représentation de « l'indescriptible » devient possible.

Aux VIII^e et IX^e siècles, un mouvement « intégriste » se mit à combattre les images. L'Église d'Occident ne connaîtra pas de querelle iconoclaste; elle va au contraire recourir aux images pour instruire et prolonger l'expérience spirituelle.

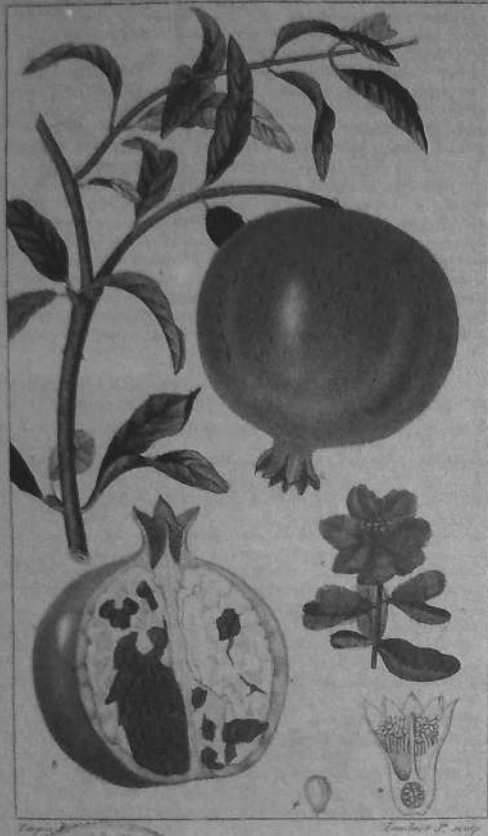


Roessel Von Rosenhof, A.J., *Der Monatlichherausgegebenen Insecten belustigung*, 1746-1761. Bibliothèque Interuniversitaire de Rennes. (réal. A.T.R.)

XIX^e siècle.
Bibliothèque de l'abbaye de Landévennec. (réal. A.T.R.)



188.

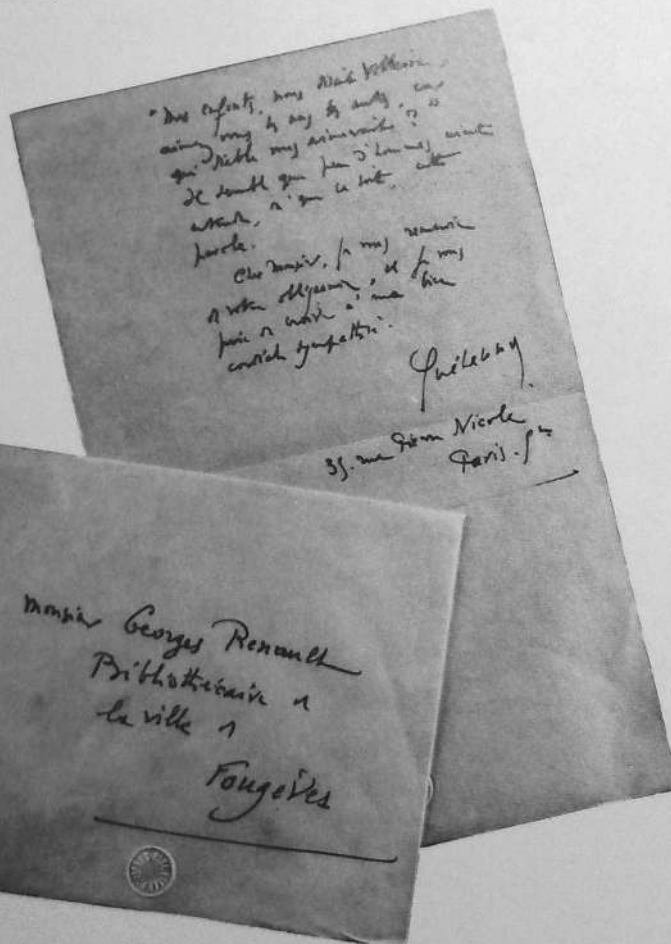


François-Pierre Chaumetou,
Flora médicale, 1815, (réal. A.T.R.)
Bibliothèque Interuniversitaire de Rennes.
(réal. A.T.R.)

Tâche de venir à bonve
 faire mon chéri je te
 S'ignorerai bien, je te dorloterai
 bien, je te caresserai bien
 et je ne veux pas que tu
 de Negobbecke puisque
 vous n'importe pas prendre
 mais je veux faire prendre
 beaucoup d'amour, beaucoup
 de caresses et beaucoup
 de tendresse, pour que j'aie tout cela

Lettre de Juliette Drouet à Victor Hugo,
30 janvier 1835-36?
Bibliothèque Municipale de Fougères.
(réal. A.T.R.)

Cinq lettres-autographes
signées Jean Guéhenno. 1930-1965
(B.M. Fougères).



Exposition

Les petites images de piété étaient utilisées dès la fin du Moyen Age. Leur production « industrielle » commence vers 1380 avec l'invention de la xylographie. Le dessin est taillé en relief dans une planche de bois selon le procédé de la *taille d'épargne*. On encre les parties de bois restées en relief, on y appliquait fortement une feuille de papier, obtenant ainsi une *estampe*. Les premières feuilles imprimées seront surtout des images de pèlerinage.

Grâce à l'évolution des techniques de gravure en *taille-douce* (gravure sur cuivre, eau-forte...), la production devient importante dès la seconde moitié du XVI^e siècle. Les abbayes allemandes et les Pays-Bas sont des centres de production florissants. Paris développe cette activité dès 1480.

Un autre type de fabrication se développe au XVIII^e siècle dans les couvents : les *canivets*, dentelles de papier de vélin éblouies à la main.

Vers 1840, la gravure sur bois est supplantée par la gravure sur acier. Les *canivets* s'industrialisent...

Ces images sont le reflet d'une forme de spiritualité.

La sélection d'images, présentée dans le cadre de cette exposition, provient de la collection constituée par Geneviève de Morant, léguée en 1982 à la Bibliothèque de l'abbaye de Landévennec.

Roger Vercel, *En dérive*, 1945.
Bibliothèque Municipale de Dinan. (réal. A.T.R.)

50.112

ROGER VERCEL

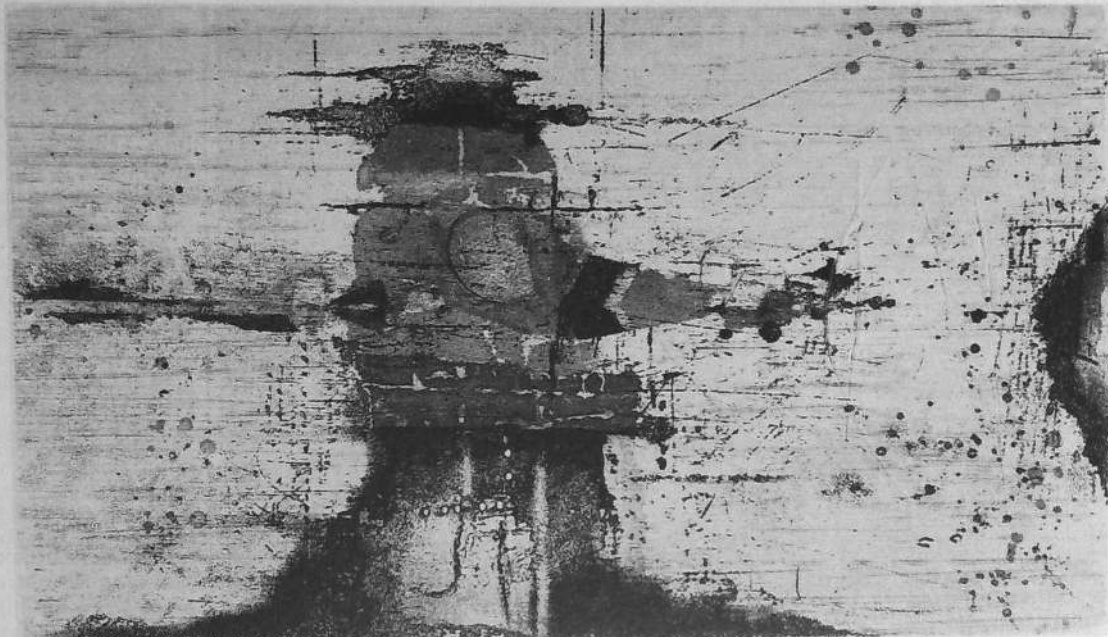
EN DÉRIVE

ILLUSTRATIONS DE
YVONNE JEAN-HAFFEN



AU MOULIN DE PEN-MUR
57, BOULEVARD DE MAGENTA
PARIS





Victor Ségalen,
Stèles,
1967-1968
Bibliothèque Municipale
de Brest (réal. A.T.R.)

Photographie

De même que la Bibliothèque nationale a son département des estampes et de la photographie, de même beaucoup de bibliothèques possèdent des gravures, des lithographies, des cartes postales, des photographies ou d'autres supports d'illustration.

A notre époque, où l'image prend plus que jamais beaucoup d'importance, il est naturel que les bibliothèques s'attachent à constituer des fonds iconographiques et notamment photographiques, autant des décennies passées que de notre temps : des tirages photographiques, des clichés, notamment sur verre, et si l'occasion s'en présente, des matériels de prise de vue.

Villiers de l'Isle Adam A.,
Histoires insolites et courtes, 1954.
Bibliothèque Municipale de St-Brieuc.
(réal. A.T.R.)

152

Akedyssénil.

Près d'une année de règne affermit le pouvoir entre les mains de la dominatrice qui, fidèle aux mélancolies de son veuvage et seulement ambitieuse, peut-être, de mourir illustre, belle et toute-puissante, traitait, — en conquérante aventureuse, — avec les rois hindous, les menaçant ! Son lucide esprit n'avait-il pas su augmenter la prospérité de ses États ! Les Dévas favorisaient le sort de ses armes. Toute la région l'admirait, subissant avec amour la magie du regard de cette guerrière — si délicate qu'en recevoir la mort était une faveur qu'elle ne prodiguait pas.

Et puis, une légende de gloire s'était répandue touchant son étrange valeur dans les batailles : souvent, les légions hindoues l'avaient vue, au fort des plus ardentes mêlées, se dresser, toute radieuse et intrépide, fleurie de gouttes de sang, sur l'haudah lourd de pierres de son éléphant de guerre, et, insoucieuse, sous les pluies de javelots et de flèches, indiquer, d'un altier flamboiement de cimenterre, la victoire.

C'est pourquoi le retour d'Akedyssénil dans sa capitale, après un guerroyant exil de plusieurs lunes, était accueilli par les transports de son peuple.

Des courriers avaient prévenu la ville lorsque la reine n'en fut plus distante que de très peu d'heures. Maintenant, on distinguait, au loin déjà, les éclaireurs aux turbans rouges, et des troupes aux sandales de fer descendaient les collines : la reine viendrait, sans doute, par la route de Surate, elle entrerait par la porte principale des citadelles, laissant camper ses armées dans les villages environnants.

Déjà, dans Bénarès, au profond de l'allée de Pryamvâda, des torches couraient sous des térébinthes, les esclaves royaux illuminaient de lampes, en hâte, l'immense palais de Sœur. La population cueillait des branches



Références et révérences irlandaises

L'Irlande a été maintes fois prises en exemple par les intellectuels bretons, à tort ou à raison, toujours avec passion.

Erain semble douée et vouée aux belles lettres. Au début du siècle, une génération prestigieuse, une moisson fabuleuse de poètes, romanciers, dramaturges et philosophes a bousculé la république des académiciens, l'empire britannique et le royaume de Dieu. William-Butler Yeats, John-Millington Synge, James Joyce, Sean O'Casey, Georges-Bernard Shaw, Brendan Behan, A.E. Russel, Samuel Beckett, Flann O'Brian, Liam O'Flaherty, Francis Stuart... Du beau et du grand monde, beaucoup de monde pour une île réputée exsangue, une île noyée sous la pluie, les larmes et l'eau bénite. Avec une telle cohorte de lettrés, l'Irlande est (re)devenue une référence culturelle, un lieu inspiré où il fait bon rêver.

Si Joyce, Beckett, Stuart, Synge et bien d'autres ont parfois préféré l'exil à la censure papiste ; si Behan, Shaw, O'Kelly et encore bien d'autres ont été cloués au pilori... Tous n'ont jamais nié leur irlandité. Yeats, Russel ont pris le chemin du retour aux sources, imités par une multitude de convertis, d'Irlandomaniaques venus prendre le vert !

Paul Morand, Joseph Kessel, Henri Béraud ont appris l'Irlande en même temps que la révolution de 1916. Michel Déon, Bernard Clavel ont débarqué après guerre au sud champêtre. Chaque année apporte son lot de sujets irlandais dans l'édition française. Anne Pons, Primo Basso, Jacqueline Rossa et Robert Mallet ont récemment donné dans la romance fleur bleue et trèfle vert. Mais la fibre irlandaise n'est pas toujours une corde sensible. L'amour de vacances ne dure qu'un été... Les écrivains bretons font (naturellement) exception. Ils entretiennent des relations privilégiées, des intimes convictions avec ces cousins paradoxaux. Car les contrastes et les contradictions attirent autant qu'ils déconcertent. Là-bas, là-haut à l'ouest, l'écrivain inquiet de nature cherche les questions et se saouïe d'incertitudes. Foyer d'incertitudes. Foyer d'érudits, tertre d'exil, espace primitif, pub géant, temple à ciel ouvert, paradis perdu, chasse gardée des archéologues, plaine d'éternelle jeunesse... L'île est tout cela, est beaucoup plus encore.

En ce pays de labyrinthe, le voyageur à la tentation de chercher son modèle, le reflet de son rêve. Il espère renouer avec son passé enfoui, découvrir l'être pur et le royaume parfait. Or, le charme et la folie de ce lieu perdu gisent dans ses incohérences, ses invraisemblances, ses instabilités géo-philosophiques, mytho-poétiques, archéo-mystiques. La mémoire, avec laquelle le naturaliste breton essaie de composer, affleure dans les parchemins. Cette parenté et cette complicité que les complotteurs, les conspirateurs, les orateurs et les scribes écrivent et signent... Cette affiliation irlandaise est une très vieille histoire.

Un pub quelque part en Irlande.



Tristan ramène d'Irlande « Iseult la blonde ». Dans « Erec et Enide », Chrétien de Troyes s'inspire d'un lai breton relatant la conquête de Vannes/Gwened par Waroc/Erec au XVI^e siècle. Un texte dont R. Bromvich « a mis en évidence les analogies avec la légende de la souveraineté irlandaise ».

Au XIX^e siècle, le renouveau des études celtiques resserre les liens entre les intellectuels des deux bords. Dès 1819, Augustin Thierry célèbre et traduit les mélodies irlandaises de Thomas Moore. Son élève, Théodore Hersart de la Villemarqué lui emboîte le pas en préfaçant le poète Ferguson, et en signant « la légende celtique en Irlande, en Cambrie et en Bretagne ». Ernest Renan suit les cours d'Ozanam à la Sorbonne et s'intéresse à l'hagiographie irlandaise. Cette formation étaye la sensibilité bretonne du penseur. Sans toutefois sombrer dans la celtomanie qui tourne alors les beaux esprits, il prend la défense du vicomte Hersart de la Villemarqué, enseigne et protège Luzel et d'Arbois de Jubainville.

Après Mac Pherson et Chateaubriand, il ne manque plus qu'un troisième coup pour lever le rideau sur l'univers celtique. Le ton est donné en 1854 lorsqu'Ernest Renan remet un texte capital à la revue des Deux Mondes. « La poésie des races celtiques » devient vite une référence et un réservoir. Renan déculpabilise l'intelligentia bretonne. Il séduit et induit à une nostalgie indélébile de l'âme. « La grande profondeur de notre art est de savoir faire de notre maladie un charme ». Les déclinaisons celtiques sont nées. Sur les traces de Renan, chaque bretteur de mots disserte et s'aventure à l'Ouest, à la conquête de l'âme celte.

A l'extrémité de l'occident, hors des circuits marchands, l'Irlande apparaît idéale, éminemment post-romantique. « Je me suis toujours complu à privilégier mes racines celtes et je me procurais d'exquises nostalgies en contemplant des photographies ou en lisant l'histoire de cette île qui ne fut jamais souillée par la conquête romaine » écrit Benoîte Groult. « Comment imaginer que l'Irlande avec cette histoire poignante pour laquelle il faudrait inventer un mot particulier, qui signifie à la fois esclavage, génocide et colonialisme, soit encore si



irlandaise après sept siècles de spoliations et de massacres? Comment l'imaginer sinon grâce à cette âme précisément, avec ce qu'elle comporte de fou, d'anarchique et d'illogique si l'on se réfère au cartésianisme, et aussi d'ignorance superbe de la discipline



collective et des réalités matérielles ». L'Irlande avec son cortège de gueux, l'Irlande avec ses litanies de morts, l'Irlande n'en finit pas de faire pleurer contre son gré les philosophes de supermarché. Rares sont les écrivains à poser la larme au pied, à ne pas entonner le couplet misérabiliste que les curés du cru n'osent même plus invoquer à l'office dominical. Le syndrome irlandais n'épargne personne. L'académicien Michel Morht tombe également dans le piège de cette « misère, que l'on sentait séculaire, irrémédiable, cette famine endémique dans un pays qui se trouve à la porte des nations les plus riches du monde. Je m'étais apitoyé sur elle dans mon enfance où l'on m'avait appris, parmi tant de Noël joyeux ou tristes, celui des enfants d'Irlande qui prient l'Enfant Dieu de leur apporter du pain ». Mais cette pauvreté et cette soumission vont de pair avec une richesse et une liberté de l'âme pélagienne qui subjuguent les visiteurs égarés et hagards. « Je ne sais quelle ironie rêveuse qui aura été la meilleure arme des nations celtes contre l'adversaire. Ironie, humour noir que l'on retrouve

Il y a l'Irlande. Il y a les Irlandais. Il y a l'espace et le temps. Cette île, la plus occidentale de nos îles, la dernière étape vivante avant l'ultime imrama... Cette île ne supporte ni traduction hâtive ni transcription hasardeuse.

Livre de pierres, livre d'images. Livre de guerre, de mort, de mer et d'amour. Cette île intarissable se lit dans tous les sens, entre les lignes, au-delà des mots gravés à Monasterboice, Glendalough, Knocknarrea ou Sleah Head. Pays écrit par des saints hommes, des poètes fous, des buveurs et des démiurges hilares, il contredit sans cesse la règle apprise selon laquelle l'homme debout domine la nature étendue inerte. L'Irlande encyclopédique, toujours surprenante, forcément captivante, manifestement irritante. Des rires d'enfant à Falls road, trois barbus à Monasterboice, un rayon de soleil à New Grange, un ciel d'orage, une odeur de tourbe, une éternelle attente, une impatience goguenarde. La liste des trésors et griefs irlandais est encore longue, très longue. Interminable !



Ballades irlandaises

dans les œuvres littéraires de tant d'écrivains de souche irlandaise, sans lesquels la littérature anglo-saxonne des temps modernes n'existerait pas ». Michel Mohrt jette un pont entre la classe intellectuelle et la couche populaire. Le fighting spirit serait aussi littéraire ! Yeats et Synge hués par le public dublois au Théâtre de l'Abbaye, Joyce et Shaw interdits par les prélats républicains... Ces génies maudits incarnent aussi et surtout l'âme du rebelle irlandais. Dès les années trente, les écrivains bretons rendent justice à leurs pairs envers et contre tout avis apostolique et romain. Armand Robin jure et approuve. Dans une critique publiée en 1938 par la revue *Esprit*, il ne dissocie pas Joyce de l'Irlande. « Comment ne pas voir à quel point Joyce fut étonnamment servi par le fait d'être né de ce monde celtique lancé en ultime harpon pour happer la mer ? Cette fureur du dépaysement est déjà un aveu ; le Celte, à peine a-t-il accédé à la vie de l'esprit, il ne s'arrête plus nulle part... On s'est étonné que Joyce ait localisé toutes ses œuvres en Irlande ; la réponse est simple : le monde celtique lui parut le meilleur explosif à faire éclater tous les cadres, y compris les siens ». Et Armand Robin de jouer, lui aussi, sur le registre particulier de l'âme en invoquant « cette inconstance et cette mobilité si caractéristique des Celtes ».

Cette violence irlandaise, ces oppositions et ces tensions excitent l'imagination. La terre, l'âme de l'Irlande provoquent et incitent à la procréation. Philippe Le Guillou en parle sans équivoque. « J'ai senti pour la première fois une terre qui me résistait et qui, en même temps, me subjuguait ». Se pose alors le problème du mariage, de la compatibilité du créateur et de la muse inspiratrice. A l'instar des grands qui l'ont précédé, Philippe Le Guillou se sent encore capable de passer à l'acte. « Il m'arrive souvent au cours de mes voyages de me demander si je pourrais vivre durablement dans l'un de ces endroits que je découvre. Et le seul critère qui tienne pour moi, c'est de savoir s'il m'y serait possible d'écrire. Car parfois l'émotion que procure le paysage est si intense qu'elle tue l'inspiration. Le sentiment de déréliction qu'éveille le massif vide du Burren est tel qu'il mutile toute tentation langagière. Le roc, ses failles, le grand labour minéral du Déluge s'imposent à vous, et ce n'est que bien après les avoir contempilé que l'on peut les retrouver dans la distance du souvenir et les gisements de la langue. En revanche, je crois très sincèrement que j'aurais pu continuer la rumeur du soleil qui me hantait encore à Kilkae et à Dingle ».

Symbiose de l'âme et de l'esprit, de l'âme et de la terre, des lettres et des pierres... Michel Le Bris ose aller un peu plus loin. Il conjugue les contraires et les contrastes dont souffre l'égo de Philippe Le Guillou. Le maître du jeu irlandais, le meneur par qui le miracle a lieu, c'est Yeats. Le prix Nobel de littérature de 1923 est davantage qu'un chantre suranné. Yeats et ses amis « ont inventé l'Irlande en la transfigurant. Sans eux, il n'y aurait jamais eu de renaissance irlandaise ». Dans ce tourbillon intellectuel, dans cette forge artistique naissent et s'affirment la question, la solution et la fusion salvatrice de l'Irlande moderne. « Liés en un seul concept, Dieu, les droits de l'homme et les puissances de la fiction : là, se dit Yeats, se tenait le génie de l'Irlande. Il avait probablement raison, à condition de tempérer l'abrupt de

ces propos par quelques pintes de guinness ». Dans un style et un ton différents, Alain Guel se réfère aux mêmes êtres de cœur et de plume.

« Tara appelait tous les clans d'Irlande/les Joyce et les O'Donnell/les Mac Namara, les Kavanagh/et Christopher Daly

« Je m'explique la fâcheuse tendance de mes muses à la métaphore religieuse. L'Irlande tout entière les inspire, bien entendu, avec ses fagots de crucifix et ses kyrielles d'images pieuses, mais à l'intérieur de ce pub qui d'entre tous est celui que je préfère, c'est ce bar minuscule, plus chaire encore dans la mémoire, qui pousse au mysticisme ». Hervé Jaouen, in « Journal d'Irlande ».

« Les routes sont étroites et mauvaises. Qu'importe, dans ce pays, nul n'est pressé. Mon rêve le plus fou est d'acheter un jour une chaumière au bord du lough Mask ou du lough Corrib ». Hervé Jaouen, in « Journal d'Irlande ».

« Slowly, slowly, doucement, lentement, peut-être mais ! L'Irlande d'aujourd'hui joue sans doute la carte du temps avec la même valeur que lui accordaient ceux qui préconisaient le renouveau gaélique, le mouvement Jeune Irlande ou le Théâtre de l'Abbaye. Qu'importe le temps si le résultat acquis peut être transformé en valeur qui elle-même tendra à l'immuable jusqu'à ce que... Slowly ». Jean-Claude Bourlès, in « A chacun ses Irlandes ».

« Avant même de la connaître, j'étais déjà une drogué. Je faisais partie de ces innombrables drogués de l'Irlande. Il est difficile d'échapper à cette médecine douce ». Benoîte Groult, in Géo.

« On s'appelle Moynihan. Notre grand-père s'appelait Seamus. Il a été torturé et abattu par les Black and Tans. Notre père s'appelait Pdraig. Il a été fusillé par les Anglais quand on était mômes. C'est tout. Tu penses encore qu'on est des collectionneurs d'armes ? ». Youenn Gwernig, in « La Grande tribu ».

« Une éternelle Vendée se reforme ainsi, de siècle en siècle, sur tous les rivages de l'Ouest... Ces hommes : un Pearse, un Connolly étaient des géants. James Connolly, à demi-mort, a été fusillé dans un fauteuil. Comme d'Elbée sur la grève de Nantes ». Michel Mohrt, in « La prison maritime ».

« Mon vieil amour en Irlande s'en est allé la belle maève glisse dans les goémons et je m'en vais par grèves par monts la solitude sous marine, le cœur noyé ». Xavier Grall, in « Irish Blues ».

« Soudain l'été dernier, je me souviens. Du côté de la Chaussée des Géants, dans les prisons de Belfast, des jeunes gens se laissent mourir les uns après les autres. En ces proches banlieues de l'Occident, ce quart-monde de fous, d'effroyables emmerdeurs, hurlent à nos portes rembourrées, calfeutrées, pour ne rien entendre. Reste cette senteur insistante, délétère, des fruits défendus de la mort. O sinistres paradis terrestres, gardés par des corbeaux noirs haut perchés, quel péché originel n'espère-t-il que dans la mort ? En Bretagne en ce grand vaisseau de granit échoué parmi les herbes, ma demeure familiale, les vents iodés de l'océan n'ont cessé de me souffler plusieurs mois d'affilée ma propre honte, mon impuissance en plein visage humain, de cette tragédie... Remember ». Jean-Edern Hallier, in « Bréviaire pour une jeunesse déracinée ».

qui tient un bistro Eden's quay, c'est dans Joyce/l'ombre du violoneux John Millington Synge/les vendeuses de fleurs au pied de la colonne Nelson évanouie en un tourbillon d'air/les wattmans qui tous me conduisaient à Finnegans Walks ». Les témoins (r)appe-

lés, Alain Guel peut remettre en ordre son théâtre imaginaire, orchestrer un culte tellurique. « Il ne meurt et ne naît/comme ces herbes jamais flétries/venue de la Nature/face à la Nature/retournant à elle/le poète/sur la colline de Tara/en appelle de la nature à Dieu/de Dieu à la création ». En Irlande, les hauts rois de Meath ont disparu, remplacés par des poètes intronisés par la Terre-Mère, inspirés par la puissance souveraine d'un sous-sol bruyant et effrayant.

Michel Le Bris, Alain Guel, Michel Mohrt, Jean-Claude Bourlès... ne dissocient pas l'écriture de la révolution et de la renaissance irlandaise. Ils n'éluent pas la République cahoteuse. Chaque crise à Dublin ou à Belfast entretient le feu sacré. Chaque poussée de fièvre irlandaise se traduit par de longues lettres enflammées. Le combat pour l'émancipation mené par Daniel O'Connell attise l'ardeur politico-religieuse de Lamennais, lequel préfère « à toutes les rêveries les mâles travaux de O'Connell dont la puissance semble avoir frappé ton imagination, de cet O'Connell qui pousse, de son bras vigoureux, le vieux monde dans l'abîme et proclame le règne d'un nouveau droit, du droit des peuples, de l'égalité et de la liberté » (lettre à Montalémbert).

Les écrivains bretons ne répugnent donc pas à soutenir avec véhémence la cause des fénians. Un siècle après Lamennais, François Vallée brave les foudres de l'épiscopat en publiant dans « Kroaz ar Vretoned » un hommage aux insurgés de Pâques 1916. Neuf ans plus tard, Youenn Drezen et Roparz Hémon rencontrent Eamon de Valera au congrès celtique de Dublin. Politique et littérature sont irrémédiablement imbriquées. La même année, Roparz Hémon présente l'œuvre de Joyce dans *Al Liam* tandis que Youenn Drezen traduit « les cavaliers à la mer » de J.M. Synge. Les accents lyriques de Lamennais sont aussi ceux de Jean-Edern Hallier. Les luttes polonaise et irlandaise unissent les deux penseurs. Lamennais œuvrait en 1831 pour l'union des catholiques irlandais, polonais et bretons. En 1981, Hallier plaide la cause des « descendants de saint Patrick et saint Colomban ».

« L'Irlande, dit-il, c'est avec la Pologne le cœur conscient de l'Europe endormie. Il bat la chamade, tandis que le vent d'Ouest et le vent d'Est, ces vents venus des derniers grands peuples archaïques d'Europe, ces nations périphériques chargées de tout le pressentiment du monde, nous balancent au visage des effluves de deux tragédies ». Solidarité de croyance. Le sacrifice de Bobby Sands illumine Hallier, exilé volontaire sur la côte ouest. « Toute cause pour laquelle on se sacrifie devient respectable. C'est l'indifférence des hommes dits respectables qui est méprisante. A moins que l'on ne réduise la vie à une quote-part d'exportation de saumon fumé d'Irlande du Nord, directement pêché dans les eaux de la Chaussée des Géants. Ces géants, ce sont ces martyrs, et nous sommes des nains. En catholique, j'ai mal pour ces catholiques. En Celte, j'ai mal pour mes frères de sang ». Au même instant, Xavier Grall partage et exprime une douleur et une révolte identiques. « Briques et cendres, Belfast/ne revit Bobby que mort et blanc/propre lavé des souillures géologiques/pur vainqueur/homme du matin/dans l'automne des flammes et/des feuilles/mères irlandaises voici le fruit de



Fresque à la gloire de l'I.R.A. à Belfast.

Des apôtres musiciens, Dingle.

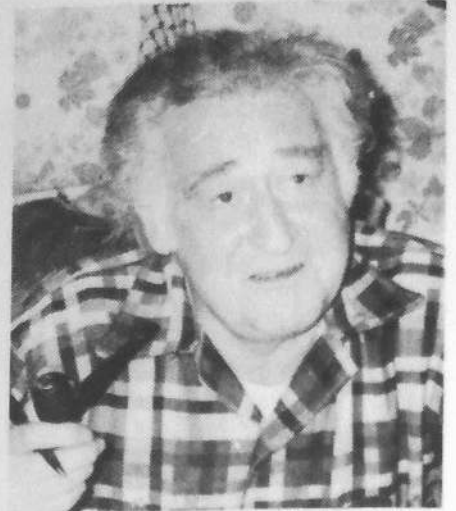


vos entrailles/Briques et cendres des ghettos/ un jeune martyr vous transfigure/la grève de la faim arrête les meurtriers/un gisant exsangue et flamboyant/ordonnait la cité démente/et la suspendit à son souffle/Bobby Sands, ouvrier de l'Ulster/et prince de l'Irlande/O tourbes et ténèbres/O croix des affamés/Eire tant aimée des poètes/et des chevaux/l'âme de Bobby en visitation/erre parmi les prairies et les lacs/-dormition des héros et des saints/loin des villes haineuses et criminelles ».

Les heures sanglantes de 1916, 1921, 1969 et 1981 aiguisent l'émotivité des poètes et romanciers bretons. Paol Keineg, Youenn Gwernig ont aussi chanté ces temps de gloire et de tragédie. Mais les lendemains de la jeune république laissent un goût d'amertume à Alain Guel. « Nous avons monté ses poneys sauvages et nous étions seuls. Nous étions prêts à la défendre puisqu'elle serait un peu notre mère, la première nation libre des Celtes de ce siècle. Notre terre sacrée en même temps que l'Enchanteresse. Le premier peuple celtique qui avait réussi à se libérer. Il devait nous don-



Jean Ederh-Hallier.



Youenn Gwernig.

Ouvrages cités

- « Lais et romans bretons », Jean-Claude Lozac'hmeur in « Histoire littéraire et culturelle de la Bretagne », ed. Champion-Slatkine 1987.
- « Dublin, un guide intime », Michel Le Bris, ed. Autrement, 1986.
- « A chacun ses Irlandes », Artus, album collectif, 1983.
- « L'Irlande ou les musiques de l'âme », album collectif, Artus 1989.
- « Journal d'Irlande », Hervé Jaouen, ed. Calligrammes, 1985.
- « L'Irlande et le romantisme », Patrick Rafroidi, Publications de l'université de Lille, 1972.
- « Correspondance générale de Lamennais », ed. Louis Le Guillou, A. Colin, 1971-1981.
- « Dossier Irlande », ERE 1982.
- « L'homme de pierre », Alain Guel, ed. Casterman, 1960.
- « Colline de Tara », Alain Guel in « Métamorphoses du houx », ERE 1982.
- « L'ange et Mikael », Alain Guel, Al Liam/ ERE 1982.
- « Dans les bras tièdes du Gulf stream », Benoite Groult, in « Géo juin 1985 ».
- « Armand Robin, écrits oubliés », éd. Ubacs, 1986.
- « La prison maritime », Michel Mohrt, ed. Gallimard, 1961.
- « Irish blues », Xavier Grall, in « Le sône des pluies et des tombes », ed. Kelenn 1978.
- « Tombeau pour Bobby Sands », Xavier Grall, in « Genèse et derniers poèmes », ed. Calligrammes, 1982.
- « Bréviaire pour une jeunesse déracinée », Jean-Ederh Hallier, ed. Albin Michel, 1982.
- « La grande tribu », Youenn Gwernig, ed. Grasset, 1982.
- « Histoires vraies », Paol Keineg, ed. P.J. Oswald, 1974.
- « Souvenirs d'enfance et de jeunesse », Ernest Renan, ed. Garnier-Flammarion.



L'histoire de Newport sur un mur de la ville.

Patrouille armée dans un quartier catholique de Belfast.



ner un rude coup de main. Nous étions ses supporters fanatiques. L'Irlande nous a déçus qui aujourd'hui va jusqu'à abandonner son nom sacré, Eire. Pourquoi ne pas le dire? Elle fut l'une de nos plus grandes amertumes. Quoi? Ce pays libre, qu'a-t-il fait de sa liberté? Il devait être un modèle puisque nous avons fait de lui un exemple. Ne sera-t-il que celui d'un échec, celui de la liberté? ». Toujours la passion l'emporte cependant sur la tristesse. Alain Guel ne s'abuse pas et s'empresse de corriger sa vive impulsion. « Ne pleurez pas vos illusions perdues puisqu'elles n'étaient qu'illusions. L'Irlande demeure ».

Malgré les intempéries, les renoncements et les échecs, après la mauvaise humeur passagère, le ciel irlandais s'éclaircit, l'esprit apaisé, le baladin breton reprend espoir en l'île du bout du monde. « En moi brûlait la foi d'un pèlerin qui chemine vers un sanctuaire (...). Je m'étais bourré la mémoire de noms barbares de héros et de saints dont je m'attendais à retrouver les traces : Ferlag et Thomas Kildare, Loghaire le Triomphant, Diarmuid et bien d'autres encore (...). J'affirme qu'aucun rhéteur barbouillé de grec ne s'est approché des rivages de l'Hellade avec une ferveur égale à celle que je sentais en moi, à mesure que se rapprochait la dernière terre d'Occident ». Une génération a passé depuis le départ en Irlande du jeune héros de Michel Mohrt, mais l'émotion sertit avec autant d'éclat chaque nouvelle révélation. Sur le sol de l'île verte, l'homme continental veut oublier, perdre et se perdre dans le paysage. Il reprend son temps, il réapprend sa liberté. Il se dépouille des vieilles frusques et des pensées factices. Il s'épure, il se transforme, il s'exile à l'intérieur d'un espace d'eau, de vent et de pierre. A son retour d'Irlande, Jean-Edern Hallier rêve et peste à la fois. « Dieu sait si j'ai enragé de solitude là-bas, sous les cieux peuplés de corbeaux et devant les paysages barrés de tourbe noire ». L'exil irlandais n'assagit pas, il fortifie et condamne à la marge. Jean-Claude Bourles rapporte de son périple insulaire des silences et des images lentes d'un « pays profondément attachant dans le dit et le non dit, où honneur et volonté se mesurent en kilomètres de murs, murets, talus et digues inutiles — ouverts ou fermés sur le vide des pierres et de la tombe. Sur le temps qui passe ».

Qui n'a pas rêvé de se réfugier hors du temps, derrière ce rideau de pluie, de l'autre côté du monde besogneux et fastidieux? Qui n'a pas rêvé de prendre pied sur terre tourbeuse et tête dans les nuages de cette Irlande incontournable, imprenable et impensable? Qui n'a pas espéré croiser son ombre sur une route fragile du Donegal, un jour de clarté venteuse?



Un studio de la R.T.E. à Belfast.



Belfast.

Dans la rue... à Belfast.



Langues et culture gaéliques en Irlande ou les combats d'une langue officielle

Un voyage de dix jours est naturellement trop court pour se faire une idée suffisante de la langue et de la culture du pays visité. Or, pour l'Irlande, nous ne bénéficions pas des moyens de compenser cette insuffisance : en Bretagne on ne trouve que peu de littérature d'origine irlandaise gaélique. En sens inverse d'ailleurs, les Irlandais ne sont pas mieux pourvus par la connaissance de la littérature bretonne. La librairie gaélique de Dublin offre en tout et pour tout le dictionnaire gaélique-breton de

Andouard et O'Ciosain. A Belfast, où la connaissance du breton est obligatoire pour obtenir la licence de celtique, l'université manque pourtant de littérature bretonne adaptée aux besoins des étudiants. Le docteur Yves Marcel, de Châteauneuf-du-Faou, en crée une : des contes qui conviennent à l'enseignement de la stylistique bretonne.

Cette remarque préalable était nécessaire, par honnêteté intellectuelle. On ne

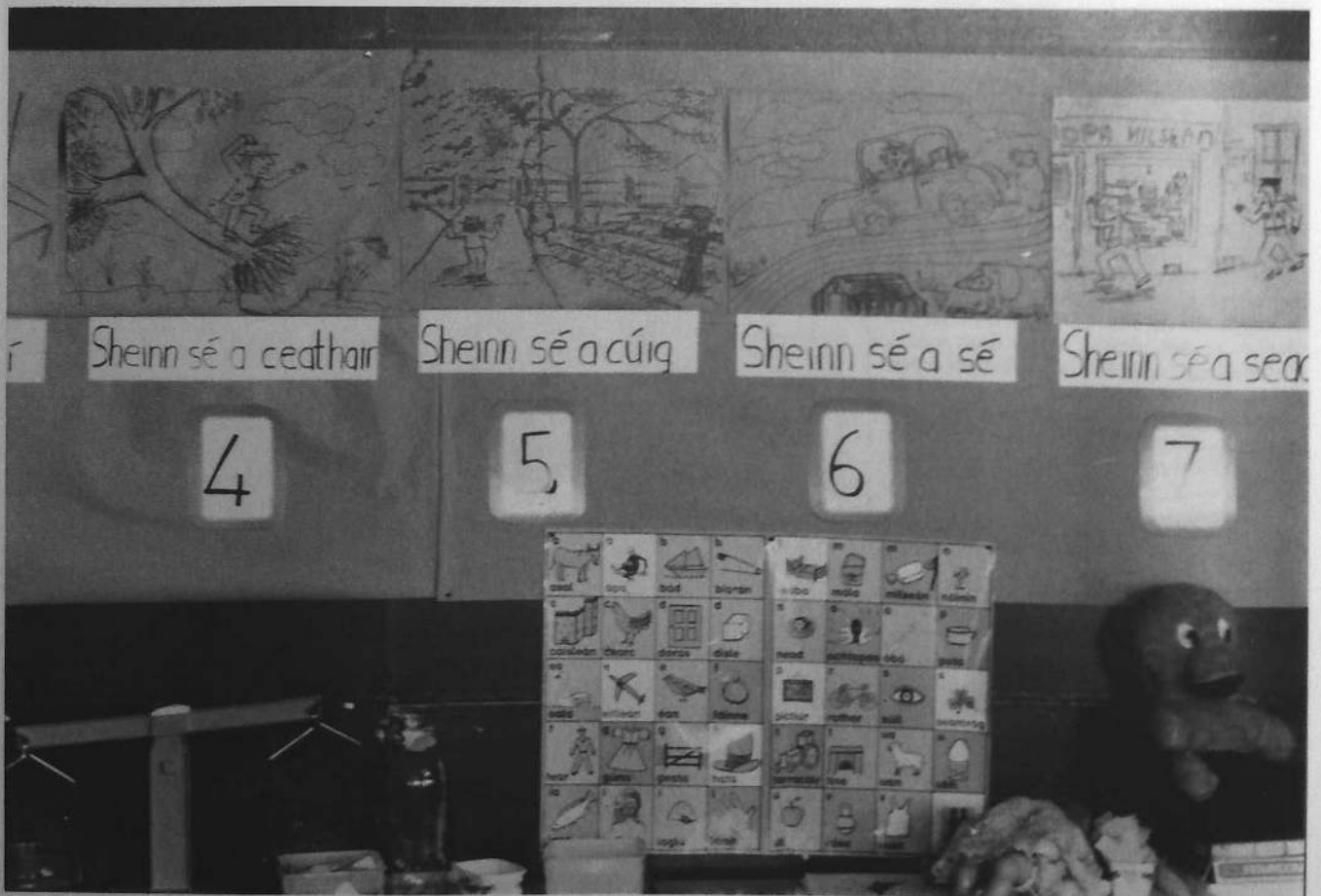
trouvera donc ci-après que quelques flashes cueillis tout au long de dix journées captivantes à Dublin, Belfast, en Presqu'île de Dingle et à Cork.

A Dublin, une foule d'images contradictoires s'imposent au visiteur attentif. « Long Room », la prestigieuse bibliothèque de Trinity College, impressionne plus fortement que la plus grandiose cathédrale. Et c'est une cathédrale de manuscrits et de livres ! Pour atteindre le saint des saints de ce lieu sacré vous passez en revue les bustes des principaux personnages qui ont marqué l'histoire de cette université ; parmi eux beaucoup de philosophes ou de savants entrés dans le patrimoine intellectuel de l'Europe. Et le saint des saints est une vitrine blindée où se trouvent exposés les manuscrits de Kells et de Durrone, fondements de la copie enluminée des Évangiles qui a fait école dans toute l'Europe à la fin du Moyen Age, à commencer par Landévennec, chez nous en Bretagne.

Vous sortez de là fortement impressionné par la puissance d'une culture conquérante et vous avez rendez-vous ce soir, au club où un septuagénaire superbe vient vous proposer très modestement un hebdomadaire gaélique qu'il sort de sa gibecière. Tournée militante comme il s'en fait 200 de même style à travers les clubs gaéliques d'Irlande.

Le club dublinois est chaleureux. La pinte de rousse ou de brune à la main, le Breton peut aisément donner la réplique aux chanteurs gaélics. C'est admis ; mieux, c'est fraternellement applaudi. Ça fait quand même un peu ghetto pour consolation de minorités (eux et nous) dans un pays où, pourtant, le gaélique est langue officielle !...

Ecole gaélique de Belfast.



De grands espoirs

De grands espoirs naquirent au début du siècle quand Padraig Pearse fonda, dans une superbe maison bourgeoise, une école gaélique qui connut vite un grand rayonnement. Ce fut même plus qu'une école : un centre de vie gaélique, où l'on cultivait à la fois le jardin et les esprits dans la langue des pères. Pearse se mêla à la révolte de 1916. Il fut emprisonné à Kilmainham Jail, la prison où furent enfermés tous les leaders irlandais avant 1922 et que l'on fait visiter aujourd'hui comme un haut-lieu de la vie nationale.

Car l'Irlande enfin, accéda à la souveraineté, hormis six comtés du Nord que la Grande-Bretagne réussit à maintenir sous sa domination au prix que l'on sait. Avec l'indépendance, le gaélique conquiert le statut de langue nationale. Or, en 1989, il existe seulement 70 écoles qui l'enseignent jusqu'au baccalauréat ! Sa place à la télévision doit être défendue constamment au sud comme au nord, par la force militante. En 1974, la République d'Irlande a renoncé à imposer la connaissance du gaélique aux candidats fonctionnaires. Lors de son entrée dans la Communauté Economique Européenne, elle n'a déclaré comme langue officielle que... l'anglais !

Une force prodigieuse... et tranquille

Belfast, 4 avril 1989. Changement complet de paysage. Falls Road, c'est un monde extraordinaire : une ancienne filature de laines incendiée par les anglophiles (loyalistes ou « protestants ») a été transformée en centre culturel gaélique. Boutique, école, imprimerie, centre théâtral, tout cela c'est l'affirmation d'une identité claire. Ici on est Irlandais face à ceux qui



Patrouille dans le Centre-Ville de Belfast

Entrée du Centre-Ville de Belfast



sont Anglais. Tout l'ouest de Belfast est marqué par ce choix : il est d'abord nationaliste et l'aspect culturel et linguistique n'est qu'une composante de ce choix nationaliste. Au Nord, se poursuit le combat conclu par l'indépendance du Sud en 1922, tout le reste n'est que détail. Ainsi, l'opposition religieuse que l'on met en avant, entre catholiques et protestants, n'est qu'un alibi commode pour masquer toutes les autres dimensions économiques, culturelles et politiques du « problème de l'Irlande du Nord ».

Dans cette « maison » de Falls Road fonctionne un hebdomadaire fondé en 1981 et un quotidien né en 1984. Le gaélique est enseigné à 400 personnes dans les prisons du Nord ! Le gaélique, pas le catéchisme ! Ici la référence linguistique comme affirmation d'identité prend une force prodigieuse et... tranquille. Nos hôtes ne nous ont jamais donné l'impression d'être « speedés » (comment dit-on cela en gaélique ?) par la situation dramatique qu'ils vivent.

Les contrées reculées

Presqu'île de Dingle, 6 avril. Nous voici à Baile an Fheirtceiragh, charmant petit bourg doté d'un musée des arts populaires (que nous ne visiterons pas parce que nous avons pris beaucoup de retard — ce sont les aléas des voyages en groupes). Doté aussi de deux pubs fort sympathiques et habitués à voir passer en été « des Bretons avec des Gallois et des Ecossais, tous des celtes quoi », nous indique notre aubergiste visiblement heureux de sa situation au cœur du Gaeltacht (région à prédominance gaélique) de Dingle... lieu de pèlerinage pour les « frères » des autres pays celtes.

C'est dans ce « désert » superbe que nous visitons un émetteur de la radio nationale gaélique. Son seul voisin digne d'intérêt est l'ermitage plus que millénaire de saint Brendan. Tout n'est qu'harmonie d'une nature sauvage dans cette presqu'île. Et l'on imagine aisément que la beauté de ce fief gaélique est une arme empoisonnée : le gaélique se pratique dans les régions les plus reculées (entendez attardées) d'Irlande ! Pittoresque et dépassée. Quelle est la culture minoritaire dont on n'a pas dit cela ?

Marketing à Cork

Il était donc urgent de redescendre à Cork (8 avril) pour retrouver une civilisation urbaine un peu plus musclée. Eh bien ! ici, le muscle gaélique se cache derrière une façade inattendue, celle du Grand Parade Hotel. Il est vrai qu'on est à vingt pas du monument aux héros nationaux (Wolfe Toné 1798... de Valera 1920) mais rien ne laisse supposer que le grand hôtel abrite, sur ses arrières, un village irlandais traditionnel : cuisine, cheminée de ferme, salons et... salle de classe !

C'est ici que nous rencontrons Padraig O Cunachain et sa collègue Ide Ni Dhubhain, tous deux enseignants gaéliques à Cork. Ils ont doublé leurs classes enfantines de classes pour adultes : « Il faut créer un environnement gaélique autour des écoles » disent-ils avec conviction.



Kilmainham Jail, Dublin. Plaque commémorative de l'exécution des leaders de la Révolution de 1916.

Padraig est persuadé, par ailleurs, qu'il faut faire du marketing pour le gaélique. C'est-à-dire trouver des arguments convaincants pour l'imposer dans la vie commerciale. C'est vrai de toute langue qui véhicule une identité particulière. En Bretagne même cette idée d'associer la langue à des actes innovants de la vie économique fait son chemin. José Nadan apiculteur à Saint-Caradec (56) installe une sono multilingue dans son exploitation ouverte aux touristes : le breton y figure avec l'anglais, l'allemand et... le français. A La Roche-Bernard, une demeure superbement restaurée sur la Vilaine vous accueille dans

son bar, sa crêperie et son restaurant : sur la table, une serviette en papier crépon vous apprend en breton, français, anglais et allemand quelques expressions qui vous seront familières pendant vos vacances.

Voilà. Le tour est fait. Une langue et une culture à 15 heures de bateau de Roscoff portent une fierté nationale. Mais, comme les nôtres à Roscoff, elles sont condamnées au combat pour la sauvegarde d'une identité. L'idée neuve sans doute, ici comme là-bas, c'est que la meilleure défense a toujours été l'attaque, « le marketing » comme dit Padraig O Cunachain.

Notes de voyage

Musée Pearse. L'école que fonda Padraig Pearse à Dublin est devenue, depuis peu, un musée très bien tenu et dont le conservateur Pat Cooke est un excellent introducteur à l'histoire du gaélique dans les années 1900-1920.

Davy Spillane. L'Irlande produit avec la même abondance et la même diversité que la Bretagne des adaptations modernes de son fonds musical traditionnel. Davy Spillane est l'exemple type de « l'électrification » du uilean pipe : ça fait du bruit. Les uns pensent que c'est bien ainsi, les autres se demandent ce qui reste du uilean pipe si discret sans courant électrique.

Ligue gaélique. « La ligue gaélique » anime 200 clubs dans toute l'Irlande (toute l'Irlande comprend évidemment « le Nord »). Ce n'est pas une organisation

« activiste ». Elle crée avant toute une ambiance amicale entre gaélisants. Ses interventions près des autorités en faveur de la langue sont modérées.

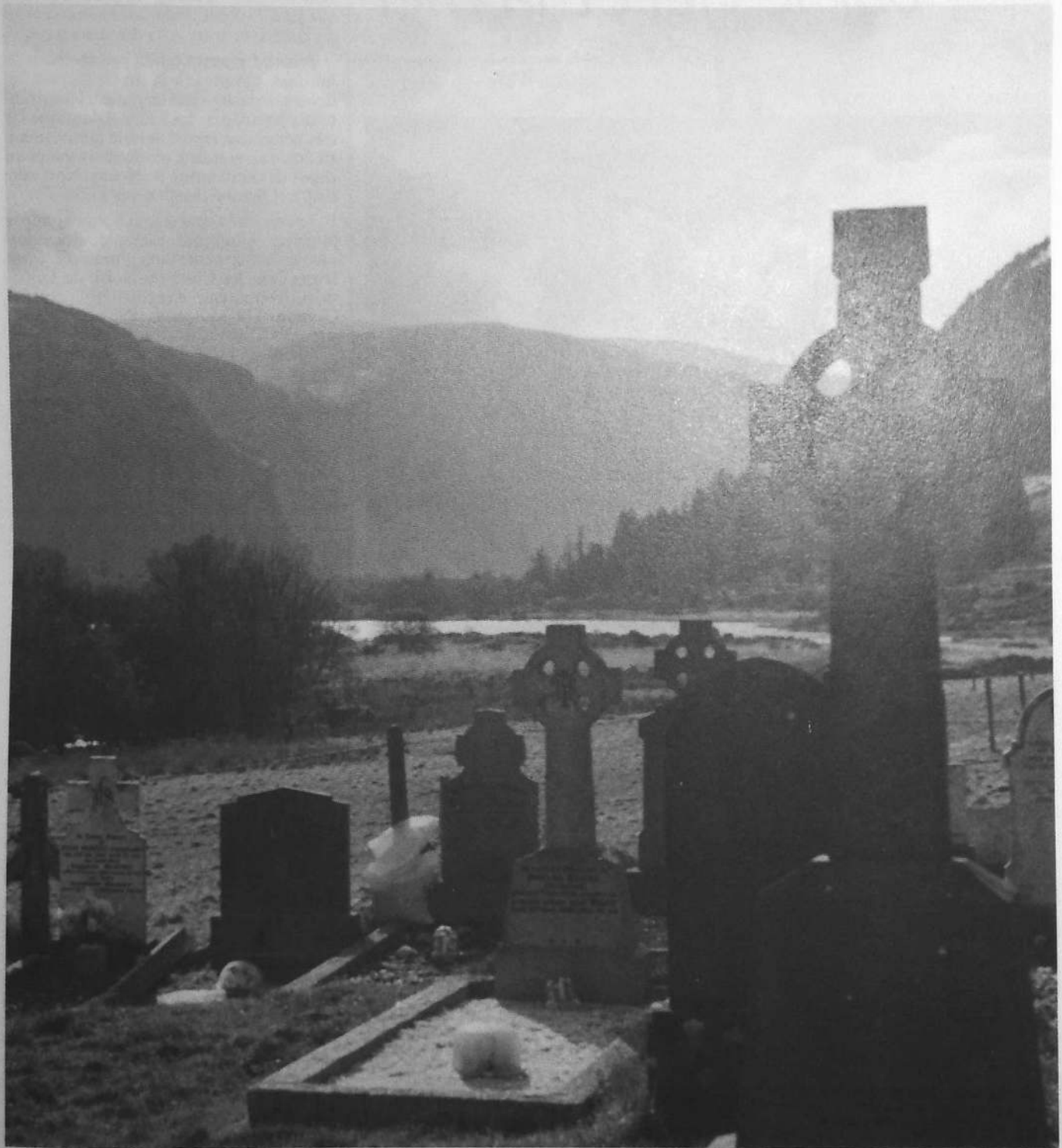
Falls Road. La première communauté gaélique de Belfast remonte à 25 ans. En 1971, une école primaire accueillait 3 élèves dans une caravane. En 1989, ce sont 400 enfants qui sont scolarisés en gaélique à Belfast Ouest. Il y a 200 ans le renouveau du gaélique était protestant, dans le nord aussi. Aujourd'hui il n'existe plus une école protestante où l'on enseigne le gaélique. La langue est devenue clairement signe distinctif nationaliste.

« **L'homme des îles** ». Le fameux roman de Thomas O Criomthain « **L'homme des îles** » (les Blaskets) sera prochainement disponible en... français. C'était annoncé dans le numéro de mars de « An Caom-

noir » la revue du gaeltacht de Baile an Fheirtceirigh. A quand une traduction bretonne ?

Conquérir... Londres. 350 000 Irlandais d'Irlande sont bilingues, 1 million savent l'irlandais. A Londres, 80 000 Irlandais comprennent leur langue et peuvent la parler. D'où l'idée d'une école gaélique à Londres (on lui souhaite une vie plus facile que celle des cours de breton de la région parisienne).

Signalisation bilingue. Dans les combats d'une langue officielle, le gaélique a tout de même quelques longueurs d'avance sur le breton en matière de signalisation. La plupart des panneaux, écriteaux, tableaux d'information publique sont rédigés en gaélique et en anglais. Dans certaines régions, l'anglais apparaît même comme accessoire.



Bretagne-Irlande des liaisons directes par le ciel et la mer



On est un peu surpris de s'entendre dire, en poussant la porte de l'ambassade de France à Dublin que, en matière de jumelages entre cités bretonnes et irlandaises, « le plein est fait ». Et qu'il faut donc encourager essentiellement, maintenant, des mariages entre des villes irlandaises et des villes françaises situées hors de Bretagne. « La France ce n'est quand même pas que la Bretagne ! » s'indigne presque une attachée.

Certes. Mais que peut-on y faire si les Irlandais et les Bretons éprouvent une attirance mutuelle telle que le besoin leur vient d'entretenir des relations permanentes. De faire de la musique et de chanter en chœur. De trinquer dans les mêmes pubs. De rire aux mêmes plaisanteries...

Les Bretons se sont donnés les moyens de resserrer les liens ancestraux qui les unissent aux Irlandais en créant l'association Bretagne-Irlande. Depuis vingt ans, elle est à l'origine d'une bonne soixantaine de jumelages entre cités des deux pays.

Polig Monjarret qui la préside vient de faire ses comptes : à la fin de l'année, on devrait dépasser assez largement les soixante-dix jumelages. La Loire-Atlantique est très nettement entrée dans le mouvement. Et l'on a ainsi assisté ces derniers temps au dépôt de candidature de Nozay, Nort-sur-Erdre et Saint-Sébastien-sur-Loire.

Toutes les formules sont bonnes pour se jumeler. Ainsi, par exemple, des communes de trop petite taille s'unissent. C'est le cas dans les Côtes-du-Nord, de Lanrivain, Trémargat, Kergrist et Peumerit-Quintin. Du Moustoir, Paule, Plévin et Tréogan. Dans le Morbihan qui compte de loin le plus grand nombre de cités jumelées de Bubry, Quistinic et Melrand.

La Bretagne sur la ligne

La création de la ligne Roscoff-Cork par la Brittany Ferries a été décisive pour le développement de ces jumelages. Soixante-deux mille passagers en 1988. Ce qui est loin de représenter l'ensemble des passages par la mer, puisque l'on peut aussi gagner l'Irlande par Plymouth ou d'autres ports britanniques. Le *Quiberon* (1100 passagers) et le *Trégastel* (1200) assuraient jusqu'ici l'essentiel du transport maritime. Et voici qu'arrive sur la ligne le car-ferry *Bretagne*. Pour sa liaison hebdomadaire, il pourra embarquer deux mille passagers et 580 voitures. Un bâtiment construit aux Chantiers de l'Atlantique et avec des fonds régionaux (de Bretagne et des Pays de Loire). Tout un symbole ! Qui coûte cher quand même (435 millions, officiellement). Le double, officieusement. En tout cas, c'est, pour les Irlandais et les Bretons, le moyen de développer encore plus leurs échanges.

L'avion aussi

Entre le 24 juin et le 17 septembre, la compagnie aérienne Brit-Air (Morlaix) a aussi deux vols hebdomadaires sur Cork. A partir de Brest et de Nantes. Et, pour faire bonne mesure, Aer Lingus a repris pour la quatrième année consécutive, son vol hebdomadaire Rennes-Cork (le samedi). Une différence, toutefois, avec l'année dernière : l'avion en service peut transporter cinquante passagers au lieu de trente-trois.

Si avec tout ça les deux pays ne resserrant pas les liens déjà solides qui les unis-



Achyl Island.

sent, on se demande ce qu'il faut faire de plus Yec'hed mat ! comme on dit dans les pubs de Dingle.

Musique

« Celtic wedding ». C'est le titre du très remarquable album enregistré en 1987 par les Chieftains et la Lorintaise Nolwenn. Une suite est en préparation.

Impressions de voyage

Très intéressant, le voyage organisé au printemps en Irlande du Nord et du Sud par Dalc'homp Soñj. L'impression laissée par la ville ou plus exactement les quartiers populaires matraqués de Belfast, est saisissante pour l'observateur qui n'y a jamais mis les pieds. Et les gosses, apparemment indifférents à ce qui se passe autour d'eux, organisent tranquillement leurs jeux dans la rue.

Conseil amical pour l'avenir à l'association : moins de visites de demeures importantes chargées de souvenirs qui n'apportent pas d'éclairages déterminants sur un pays au passé — et au présent — plein de tragédies. Comme l'a écrit quelqu'un : « L'histoire de l'Irlande est passionnante car c'est celle d'un peuple et non celle de rois ».

SPI le bol d'air indispensable pour les gosses de Belfast et Derry

Cinquante-neuf enfants d'Irlande du Nord accueillis pendant le mois de juillet dans des familles de Basse-Bretagne. Depuis sa création, en 1971, le SPI-entraide interceltique apporte une aide matérielle, en particulier aux jeunes victimes des troubles d'Irlande du Nord, mais aussi aux enfants des mineurs du Pays de Galles. A l'heure actuelle, environ trois mille jeunes ont su profiter de séjours chez des particuliers, en Bretagne.

« Un effort possible, grâce, en particulier, au concours financier des assemblées départementales », précise Pierre Bernard, président du SPI. Des dons et des subventions diverses sont aussi versés. Spi, en breton, c'est l'espoir. A l'origine, l'organisation avait été prévue pour venir en aide, « à titre permanent, aux victimes civiles de tous conflits, cataclysmes ou catastrophes survenant dans l'un des sept pays de tradition celtique : Bretagne, Cornouailles, Ecosse, Galice, Pays de Galles, Irlande et Ile de Man ».

Depuis vingt ans, les enfants d'Irlande du Nord sont directement et rudement

touchés par les événements que l'on sait. C'est donc tout naturellement qu'ils sont les premiers bénéficiaires des séjours dans les familles bretonnes.

Des hommes politiques d'horizons très différents ont été cooptés par le bureau directeur du SPI pour être membres d'honneur de l'organisation. Toutes les personnes qui partagent son idéal humanitaire peuvent se mettre en contact avec elle (siège au Conservatoire régional de Bretagne, Soye, 56270 Plœmeur, tél. 97.86.32.8).

CUIDEAC'HAON EADAR-CHELIZEAC'H
KENSKOAZELL ETREKELTIEK
CYD-GYMORCHŴ RHWNG GELTADOD
SPI
INTER-CELTIC MUTUAL-AID
ENTRAIDE INTERCELTIQUE

L'ouvrier agricole de Plomeur

Les périodes révolutionnaires font souvent la joie des historiens et des archivistes. Souvent, après une révolution, les classes dominantes ordonnent des enquêtes sur la situation matérielle et morale des classes dominées, véritables mines de renseignements.

C'est ce qui se produisit, en 1850, lorsque Du Chatelier effectua cette enquête sur «l'ouvrier agricole de Plomeur», à la demande de Le Play, sociologue partisan d'un régime néo-féodal où le travailleur serait protégé par un seigneur bienveillant.

Les salariés agricoles sont les grands oubliés des sciences sociales. Souvent, ils sont confondus, par un corporatisme plus ou moins conscient, avec leurs employeurs dans le concept de paysannerie.

Signalons néanmoins quelques Bretons qui étudièrent parfois leurs conditions de vie :

Sée, *Les classes rurales en Bretagne du XVI^e à la Révolution*.

Choleau, *De la condition actuelle des serviteurs ruraux bretons*.

Choleau, *L'ouvrier agricole de Vitry*.

Picard, *L'ouvrier agricole de Saint-Pol-de-Léon*, réédité par Calligrammes. Janvier 1986. Prix 60 F.

L'ouvrier agricole de Plomeur

Commune de Plomeur, canton de Pont-l'Abbé, arrondissement de Quimper (Finistère). Le sol appartient aux formations granitiques et présente une surface plane

dont la moitié du périmètre est entourée de la mer. Ses principaux produits sont les céréales et la pomme de terre. Celle-ci y est cultivée très en grand et devient chaque jour l'objet de ressources nouvelles pour les habitants. La commune a plusieurs criques qui facilitent les relations commerciales. Mais la ville et le port de Pont-

l'Abbé sont le lieu ordinaire des débouchés de la commune de Plomeur. Les habitants parlent tous et presque exclusivement la langue celtique ou bretonne. Le costume est toujours celui de l'ancienne race gaélique. Depuis le commencement du siècle il a cependant subi quelques changements qui tendent à le rapprocher pour certaines parties de celui de l'artisan ou du matelot. Les femmes ont aussi apporté quelques légers changements à leur costume par suite de l'introduction des toiles de cotons et du prix de ce produit.

Peu élevé dans sa taille, l'habitant de la commune est généralement doté d'une bonne constitution. Ses habitudes hygiéniques sont très négligées et l'on peut seulement remarquer qu'il met depuis un certain nombre d'années un soin assez remarqué à embellir son habitation par des meubles cirés et tenus très propres.

Louis

Louis-Vincent Le Clerch, âgé de quarante-huit ans. Sa femme Marie Chan Le Pape, âgée de quarante-six ans. Trois garçons de onze ans, neuf ans, cinq ans. Bien constitués et bien portants sauf le dernier qui est maladif. État moral peu développé — ne parlent que la langue du pays et se sont peu éloignés de leur lieu de naissance — ne savent ni lire ni écrire — pratiquent très exactement leurs devoirs religieux et communient aux grandes fêtes. Sont très tempérants. Le mari fume, sont très disposés à l'hospitalité envers leurs égaux et leurs supérieurs. Sont honnêtes et polis dans leurs manières rustiques. Généralement le paysan breton salue encore l'homme de la ville quand il le rencontre aux champs — Sont empressés à soigner leurs enfants et les chérissent tendrement. Ne les envoient pas à l'école et ne regardent pas comme possible de le faire. N'ont d'autre idée d'épargne que celle pour assurer le paiement de leur loyer qu'ils sont exacts à acquitter.

Il n'y a pas de secours légaux d'organisés dans la commune. Le patron seul ou quelques personnes bienfaitrices peuvent intervenir.

Nourriture: soupe au pain et aux pommes de terre matin et soir, souvent avec de l'eau seule et du sel.



A midi des pommes de terre et du lait.

Habitation : de cinq mètres carrés — un foyer — une baie de cinquante centimètres sur vingt centimètres avec un panneau et la porte d'entrée.

Deux vaches occupent l'autre moitié de la maison.

Capitiaux — point.

Habitation

Goulou roussic, 500 grammes, 12 centimes.

Dépense mensuelle, 25 centimes
Chauffage, bois ou lande glanée.

Mobilier

2 lits, un de chêne : valeur 2 F
un de bois de pin : valeur 1,75 centimes

1 armoire : valeur de 3 F

1 table : 2 F

Un banc formé d'une planche : 50 centimes

Un vaisselier : 1 F

Un chaudron : 6 F

Un autre : 2,50 F

Une poêle à crêpes : 3,50 F

Cinq écuelles en terre : 50 centimes

Trois pots à lait : 45 centimes

Cinq cuillères à bois : 25 centimes

Un miroir : 10 centimes

Une vache : 34 F 50 centimes

Un porc qui avait coûté 3 F 50 qui a été vendu après cinq mois 9 F. A une deuxième vache dont la location lui coûte 6 F par an ; son prix étant de 63 F.

Nourries sur les vagues du village.

Outils

Une pelle ou bêche : 3 F

Une houe ou tranche : 3 F

Une barre de fer : 15 F

Une faucille : 1 F

Industries

Tous les deux ouvriers agricoles cultivent (... illisible) annuelle pour l'homme 250 F.

Solde annuel de la femme à raison d'une journée par semaine en argent : 20,80 F

Pareillement à 41,60 F en nourriture : 20,80 F

Les enfants n'ont pas d'emplois. Tous les bestiaux paissent à la cordelle. Cherchent du bois pour le chauffage de la famille.

L'industrie de la famille

Cultivent environ dix ares de terre qu'ils ensemencent de pommes de terre et de chanvre. Ne cultivent aucune autre plante. Le chanvre est roui et préparé par la famille. La femme file du fil.

Nourriture

Pain d'orge... Achète l'orge et fabrique son pain. La mesure du pays du poids de 51 à 52 kgs coûte 5 F 50 et pourvoit à la nourriture de la famille pendant trois semaines quand il y a des pommes de terre, pendant quinze jours quand il n'y en a pas. Mangent 6 kgs de pommes de terre par jour.

Sept mois à une mesure d'orge pour trois semaines et une mesure de pommes de terre.

Cinq mois à une mesure d'orge pour deux semaines et une mesure de pommes de terre.

Bouillie de blé noir, une fois par semaine, 25 centimes.

Crêpes, deux fois par semaine, à raison de quarante centimes par repas.

Lait, environ quatre litres par jour, valeur quinze à vingt centimes.

Beurre, 500 grammes par semaine à quarante-cinq centimes

Sel, 750 grammes par semaine à quinze centimes.

N'ont pas de poulets mais cela tient à une circonstance générale. Mangent de la viande de porc une fois par mois et pour un repas avec 500 grammes de porc salé et des pommes de terre.

Ne mangent de poisson que très rarement... merlus ou sardines, coquillages.

Fruits très rarement, quelques cerises de qualité inférieure quelquefois mais rarement achetées.

Eau de vie par occasion mais non achetée.

Vêtements

Louis, chupen et gilet en étoffes pour cinq ou six ans, 18 F.

Pantalon : 2,80 F

Chapeau : 3,75 F

Vêtements de travail : 2 F

Linge de corps, cinq chemises : 9 F

Mouchoirs, deux : 0,60 F

Une paire de bas laine : 2 F

Une paire de sabots : 25 centimes

Femme :

1 chupen — gilet en laine : 2 F

1 coutillon laine : 1 F

1 paire de bas de coton : 1,25 F

7 coiffes (ou 1 ?) : 2,10 F

(... illisible) 4 : 30 centimes

Ruban de laine : 15 centimes

Mouchoirs en commun avec le mari

3 sabots : 70 centimes

2 tabliers : 3 F

Enfants :

2 chemises à chacun valant : 50 à 75 centimes

1 paire de culottes à chacun : 40 centimes

2 culottes à chacun : 60 centimes

1 gilet de coton : 55 centimes

1 chapeau : 50 centimes

Ne portent pas de bas ni de chupen.

La femme prépare du chanvre et fait faire de la toile. Il y a trois ans elle avait fait tisser douze aunes de toiles.

Dépenses par mois pour le blanchissage de la famille, un savon de 15 à 20 centimes.

Fait de la lessive avec les cendres du foyer.

Culte

Église, catéchisme, fêtes religieuses et enseignements. Les enfants n'apprennent rien d'autres que leurs prières en breton qui sont dites ensemble soir et matin.

Le catéchisme quand ils sont d'âge.

Médical

Le médecin dans les plus grandes circonstances payé par le curé ou par une personne bienfaisante.

Enfants — jeux — toupies — galoches et les chefs d'autres distractions que d'aller aux offices le dimanche.

Tabac — Louis — par mois 1,60 F

Grandes journées

Aire neuves

Repas de crêpes

Ne paient pas d'impôts.

Outils par an : environ 9 F

Les semences de chanvre et de pommes de terre proviennent de leurs récoltes.

Balance des recettes et des dépenses

Du Chatelier

Source : Archives départementales du Finistère (Quimper), cote 100/1070.





— **Aux sources du Barzaz Breiz**, par Donatien Laurent, 350 pages, Ed. Ar Men.

Trois événements auront marqué cette année du cent cinquantième anniversaire du « Barzaz Breiz ».

La parution d'une édition entièrement bretonne d'un ouvrage où jusqu'ici, d'une curieuse façon, la traduction française avait toujours été privilégiée, le breton réduit à la place du pauvre.

L'édition d'un disque des chants du « Barzaz Breiz » avec la voix de sa plus remarquable interprète, la plus authentique, la plus prenante, Andréa Le Gouil.

Enfin, avec ce livre, la parution dans son intégralité du premier et plus important des cahiers de prospection de La Villemarqué, mettant fin à plus d'un siècle d'incertitude, d'affirmations incontrôlées et d'attaques assez basses.

Parution qui va permettre enfin et pour la première fois, une étude sérieuse des sources authentiques du « Barzaz Breiz » et de mesurer l'apport personnel de son collecteur et présentateur, mettant, après des années de travail acharné et ingrat, à la portée des chercheurs mais aussi des poètes ce miroir de l'âme de notre peuple dans sa plénitude et sa pureté, pas seulement objet d'études érudites mais aussi source d'inspiration et de jeunesse pour les poètes à venir, comme il le fut jadis pour La Villemarqué.

Dans sa longue introduction, Donatien Laurent nous conte d'une façon délicieuse la découverte du manuscrit avant de nous présenter la grande figure de son auteur, cet homme dont le souci fut, à travers la quête des vestiges incertains de la poésie des anciens hardes de redonner à son peuple sa fierté, à sa langue ses titres de noblesse face au français, à l'instar de ce que réalisait Elias Lönnrot à la même époque, avec les mêmes espoirs et les mêmes méthodes, à l'autre extrémité de notre monde, pour le peuple finlandais.

Evoquant aussi avec beaucoup d'indulgence la longue et la lamentable querelle qui devait suivre, analysant avec beaucoup de science et de finesse les textes les plus remarquables, les plus surprenants, les plus controversés également et qui semblent bien se rattacher « à une tradition épique que l'on croyait absente du répertoire populaire ».

Magnifique ouvrage qui fait honneur aux éditions Ar Men, digne d'un contenu aussi précieux, illustré de très belles et émouvantes reproductions de scènes de la vie du peuple

des campagnes contemporaines ou à peu près du « Barzaz Breiz » d'Olivier Perrin, Adolphe Leleux, Jean-Baptiste Treyer, Auguste Goy et d'un tableau de Louis Duveau inspiré par un de ses chants.

Yann Bouëssel du Bourg.

— **L'Europe celtique** par Jean-Paul Touzalin et Patrice d'Hervé, Skol-Vreizh et CRDP.

Nombreux étaient les enseignants, parents et tout simplement les Bretons qui se lamentaient de ne pas voir enseigner à l'école l'histoire de notre pays, à commencer par le fondement des origines communes aux Bretons, Gallois, Irlandais, Manxois, Écossais et autre Cornouaillais, à savoir la civilisation celtique. Cette lacune vient d'être comblée par deux enseignants bretons de Loire-Atlantique (il faut le souligner), Jean-Paul Touzalin et Patrice d'Hervé. Ils viennent de publier une fiche de travail, « L'Europe celtique », imprimée par le CRDP de Rennes et l'association Skol Vreizh, à l'intention des élèves de CM2 et de 6^e des collèges.

Cette fiche se compose de quatre parties ; société, économie, art-civilisation et architecture-religion, qui couvrent la période allant du 5^e siècle avant J.-C. au 1^{er} siècle après J.-C. Deux cartes et un axe chronologique complètent la fiche qui a d'ailleurs été testée dans différentes classes de la presque guérandaise.



Chaque partie se présente avec à gauche un texte illustré très clair en face duquel la page « test » invite l'enfant à répondre à une batterie de questions sur la leçon. Il faut dire que les illustrations et les dessins ont été choisis avec un soin extrême et que les auteurs n'ont pas hésité à faire appel aux musées (British Museum, entre autre) et à divers professeurs ou spécialistes pour compléter leur documentation. L'ensemble est introduit par une fiche du maître qui permet aux enseignants d'utiliser en toute clarté un outil de travail sur les Celtes, qui leur sera d'une grande aide. Il ne reste à souhaiter que toutes les écoles de Bretagne, de Nantes à Brest et de Vannes à Rennes se procurent « L'Europe celtique » pour le modeste prix de 30 F.

A commander à : CRDP - 92, rue d'Antrain, 35003 Rennes Cédex.

Jakez Gaucher.

— **L'Irlande ou les musiques de l'âme**, collectif, 208 pages, Ed. Artus.

Multiple et fantastique, géniale et imprévisible, mélancolique et mystique, lyrique et tragique... Aucun autre pays au monde ne peut conjuguer les contraires et séduire les iconoclastes avec autant de brio que l'Irlande. Les qualificatifs pleuvent, les passions se déchaînent. Ce pays perdu, ce paradis éperdu a embringué les éditions Artus dans une nouvelle ode schismatique. Après un numéro spécial de la revue en 1984, c'est un album de grand standing qui est proposé aux amoureux de la très verte Erain.

Des cinéastes, photographes, peintres, philosophes, écrivains et universitaires composent cette académie éclectique. De grands noms, John Boorman, Michel Déon, Louis Le Brocqy, John Mac Gahern, Lyam Lyons, ... déclarent leur flamme irlandaise. Chacun y va de son couplet « *Reveurs de tous les pays, unissez-vous : l'Irlande est votre patrie* » s'exclame Pierre Joannon. « *Cette nation subtile et désinvolte, sagace et détachée, violente et tendre, semble avoir été protégée par son insularité, de la dégradation fatale du monde moderne* » certifie Michel Déon qui salue « *le dernier mythe d'Europe* ». Chaque auteur-acteur montre l'impossibilité de réduire l'Irlande à une idée fixe. Chacun joue son petit air de flûte, chacun file sur un chemin escarpé en ne tentant même pas d'expliquer pourquoi cet espace de terre, de mer, de pierre, de rêve sanglant, pourquoi ce haut-lieu envoûté, empoigne, enlumine le cœur et la raison. On ne peut expliquer l'Irlande, pays imprévisible, pays contradictoire, pays multiple, pays de la déambulation instinctive.

Là-bas, tout se conjugue au pluriel : l'histoire, la religion, le temps, l'espace. « *L'histoire mystique* » contée par Christian J. Guyonvarc'h illustre la riche complexité, la superposition et l'imbrication des pensées. L'itinéraire de Scot Erigène apporte la preuve d'une liberté de nature, d'une périlleuse fortune métaphysique inégalée, inégalable. L'Irlande est une tentation capitale, une route, une île... Un lieu de (re)-création et de (re)-naissance... Un territoire à explorer, un mythe pour voyager et rêver. L'Irlande bénie des dieux échappe à tout essai de justification et d'explication. La stimulation idéale !

L'immense mérite de cet ouvrage est justement de cumuler les versions et les variations sentimentales, de multiplier les pistes et les émotions. Tout comme un paysage de la côte Ouest.

Bernard Rio

Le Fureteur Breton

● Questions

— de **Claudio Pondard**, Oropesa del Mar (B 24) : tout au long de son histoire, la Bretagne s'est souvent vu aider par les Espagnols (notamment lors des Guerres d'Indépendance), sans parler des nombreux échanges commerciaux. Sait-on depuis quand un des lieux-dits de Plœmeur s'appelle « Plage du Perello » ? Cela permettrait sans doute de savoir pourquoi on trouve en Morbihan un nom très répandu en terres catalanes.

— de **Françoise Lohéac**, La Baule, (C 24) : je suis à la recherche de documentation écrite ou orale sur les bâtards et enfants illégitimes dans les campagnes bretonnes à la fin du XIX^e siècle, début XX^e siècle. Ce phénomène démographique et social a-t-il retenu l'attention d'historiens ou d'auteurs ?

— de **Henri Maho**, Guingamp, (A 25) : un lecteur pourrait-il me renseigner sur l'Abbé **Yves Le Guillou**, né à Magoar, le 22.2.1837, attaché aux légions mobilisées de Bretagne (1870-1871), décoré de la médaille militaire (22.8.1871) ? Ce prêtre fut incorporé au 29^e Régiment de Ligne le 28 décembre 1858, libéré le 31 décembre 1864. Il fut nommé vicaire de Ploumilliau, puis de Callac, recteur à Saint-Nicodème et à Plourac'h.

— d'**Henri Maho**, Guingamp, (B 25) : un lecteur pourrait-il me transmettre tous renseignements sur le **Marquis de Pontcallec**, dans les Côtes-du-Nord, à savoir : en novembre 1719, le Marquis de Pontcallec, en fuite,

passa la nuit chez le recteur de Plourac'h, puis à Guerneven en Lohuec.

— de **René Boivent**, Valence, (C 25) : dans notre "album de famille" se trouve une photographie qui nous intrigue toujours. Il s'agit d'une photo de groupe où se côtoient Bretons et Provençaux en costume traditionnels. On y reconnaît **Jules Henriot** (des faïenceries) et **Régis de l'Estourbeillon**. A quelle occasion cette photographie a-t-elle été prise et quelles sont les personnes qui participaient à cette réunion ?

— de **Michel Tréanton**, Rennes (A 26) : Quand on visite le vieux centre de la ville de Boston, dans le Massachusetts, comme j'ai eu la chance de le faire, il y a déjà de nombreuses années, on peut voir de loin en loin des panneaux qui jalonnent le « Paul Revere's trail », c'est-à-dire l'itinéraire suivi par Paul Revere dans la nuit du 18 au 19 avril 1775. Tous les citoyens des Etats-Unis ont entendu parler un jour de Paul Revere, ne serait-ce qu'à cause du fameux poème de Longfellow « The Midnight Ride of Paul Revere ». Paul Revere est un personnage presque légendaire aujourd'hui aux Etats-Unis et notamment dans la région de Boston.

Paul Revere est né dans cette ville le 1^{er} janvier 1735 et il y est mort le 10 mai 1818. Orfèvre habile, il gravait notamment de l'argenterie et on a conservé de lui non seulement des plats et des vases mais aussi des portraits gravés dans le métal comme celui du roi Philippe ou des paysages comme le château William. C'est aussi lui qui grava le dessin des premiers billets de banque du Massachusetts.

A l'automne 1774, alors que la tension montait entre les colonies d'Amérique et la métropole anglaise, il fut de ces patriotes américains qui prônèrent ouvertement le refus des lois du parlement de Londres et il participa avec d'autres citoyens à l'organisation de patrouilles pour observer les mouvements des troupes anglaises. Dans la journée du 14 avril 1775, son groupe observa une animation inhabituelle des soldats anglais dans leurs casernes et à bord d'un navire ancré dans le port et, de fait, dans la soirée du 18 avril, les troupes anglaises se mirent en route. Averti par un signal convenu fait du haut du clocher de l'église, Paul Revere traversa la rivière, monta à cheval et galopa toute la nuit pour prévenir les patriotes américains. De fait à 2 h 30 du matin, 800 soldats anglais britanniques débarquaient à Lechmere Point et marchaient sur Lexington mais ils ne pouvaient plus compter sur l'effet de surprise...

Après cette fameuse chevauchée de minuit (« Midnight Ride »), Paul Revere continua à jouer un rôle important de messager pour le comité de salut public, devint major après l'évacuation de Boston puis lieutenant-colonel d'un régiment d'artillerie... Après la fin de la Guerre d'Indépendance, il devint industriel et créa une fonderie de cloches et de canons, puis en 1801, une fonderie de cuivre.

Les ancêtres de Paul Revere seraient bretons et de fait ce nom se retrouve, orthographié de diverses manières, en Bretagne. Des lecteurs auraient-ils des « lumières » sur les origines bretonnes possibles de ce patriote américain ?

On recherche

Cette rubrique est ouverte à tous ceux qui recherchent des ouvrages, des revues, des cartes postales, des gravures... etc, neufs ou anciens, ayant un rapport avec la Bretagne et les pays celtiques, ainsi qu'à ceux qui désirent vendre ou échanger de tels objets.

- N° 90 : recherche **Les vicissitudes du domaine congéable en Basse-Bretagne**, tome I, par Léon Dubreuil, imprimerie Oberthur, Rennes, 1915.

- N° 93 : recherche **La Vicomté de Rohan**, Du Halgouet, Prud'homme, Saint-Brieuc, 1921.

- N° 94 : recherche le **Duché de Rohan et ses seigneurs** par Du Halgouet, Prud'homme, Saint-Brieuc, Paris, 1925.

- N° 95 : recherche **Mœurs et Coutumes de Bretagne**, par Frain, 3 volumes, Rennes, fin XIX^e.

- N° 97 : recherche toute affiche de politique bretonne (entre deux-guerres, après-guerre) plus particulièrement Breiz-Atao et MOB.

- N° 110 : recherche **Quiberon, la bataille et le martyr**(1895) par le chanoine Le Garrec. Ed. Lafaye et J. de Lamarzelle.

- N° 112 : recherche cartes postales même modernes sur les **mégalithes bretons**.

- N° 141 : recherche **Le revenant du tertre Feuillet**, par André Reuze, Ed. Colbert, Paris, 1942.

- N° 142 : recherche **Les Bretons migrants**, par Pierre Berruer, Presses de la Cité, 1977.

- N° 143 : L'archiviste de la Fédération de Gouren recherche tout document rare ou inédit sur le **Gouren** (lutte bretonne) : cartes postales, affiches, textes, vieilles photos, etc. pour achat ou prêt.

- N° 152 : recherche ouvrages de Maurice Duhamel **Musiques bretonnes** (1913) et **Chants populaires de la Basse-Bretagne** (1913 ou 1914).

- N° 153 : recherche **Histoire militaire de Redon** par J. Trevedy.

- N° 155 : recherche **l'Irlande dans la crise universelle 1914-1920** (Paris, Librairie Félix-Alcan, 1921), par Yann Morvan Goblet (Louis Tréguiz).

- N° 156 : recherche cartes postales anciennes et modernes sur **Hennebont et Pont-Scorff**.

- N° 159 : recherche **Plomodiern en Porzay**, par Jacques Thomas, Imprimerie Cornouaillaise, 1966.

- N° 161 : recherche cartes postales anciennes sur **les chevaux en Bretagne**, trait, postier (étalons, poulinières, attelages).

- N° 192 : recherche **Nomenclature des hameaux, écarts et lieux-dits du Morbihan**, des Côtes-du-Nord, d'Ille-et-Vilaine, de Loire-Atlantique, publiée par la direction régionale de Rennes de l'INSEE.

- N° 193 : recherche **ouvrage traitant des lieux d'inhumation des grands personnages de Bretagne**.

- N° 194 : recherche tout document, livres, photos, cartes postales sur **Huelgoat et son canton**.

- N° 201 : recherche le **numéro 58** des Mémoires de la Société d'Émulation des Côtes-du-Nord (1924).

- N° 202 : recherche tous documents sur les communes suivantes : **Plouezec, Lanloup, Tremeven, Pléhédél, Lannebert et Goudelin**.

- N° 212 : recherche tout document relatif aux origines de l'**idée fédéraliste en Bretagne**, de la commune de Brest (1871) à la disparition de la Ligue fédéraliste de Bretagne (1935).

- N° 214 : recherche carte postale ancienne représentant le **lavoir de Tréfaven** en Kéryado en Lorient).

- N° 220 : recherche **Peau de Grenouille**, histoire d'un soldat allemand à Guenroüet.

- N° 240 : collectionneur de cartes postales et affiches à caractère politique et plus spécialement sur le mouvement communiste et révolutionnaire.

- N° 241 : échange tome I des **Oeuvres d'Auguste Brizeux** (Ed. Lemerre, 1860) contre tome II.

- N° 250 : recherche liste éventuellement imagée des œuvres du peintre **Albert de Chardin** (né en 1859) réalisées au Moulin de Penaster en La Forêt-Fouesnant.

- N° 251 : « Emaon o klask prenañ ur skouerenn eus pezh-c'hoari savet gant va zad-kuñv, **Eur pesk Ebrel** (Rennadis aozer), pezh-c'hoari fentus e 3 arvest, Montroulez, Le Goaziou, 1900, in 8, 102 pajenn. Ul luc'hs-kriz a brenfen zoken ».

- N° 252 : recherche tous documents sur **Ilemet, Laurenan, La Prenessaye, Plumieux**.

- N° 260 : recherche **Souvenirs et nouvelles** par **Hyppolite Violeau** pour travaux sur l'histoire de Morlaix.

- N° 261 : vend livres bretons et sur la Bretagne ; envoyer timbres pour liste.

- N° 262 : recherche renseignements et collaborateurs pour des travaux sur les **voies romaines en Morbihan**.

- N° 263 : recherche cartes postales (ou copies) sur **Saint-Gilles-Pligeaux, Kerpert et Saint-Connan** (22).

Nous conseillons vivement aux personnes intéressées d'adhérer à l'association des « Multicollectionneurs de Documents bretons et celtiques », 2, allée de Cancale, 35000 Rennes. Tél. 99.63.22.60.

Courrier des lecteurs

« Portus Salionacus » ?

— Plijoud a rafe din sach a evez ar vretoned dedennet gant istor o bro gant ur vammenn a fedou istorel, ur vengleuz kentoh, ha n'on ket sur zo bet studiet mad awalh c'hoaz. Da lavared eo mengleuz divent an anoioù lehiou lehel a gaver diouz un tu, med gwall distreset alies, er paperiou, ha diouz un tu all e Memor an dud euz ar vro a zo ket desavet e yez ar vro, pe da vianna a gom-pren anezi ervad a viannig.

Evelse abaoe bloaz, emañ o labourad hed-a-hed aodou Bro Leon war al lehan-vouriez dre gomz. Adober a ran en un doare a zo fizians em eus, siriusoh, ul labour a oa greet dija. An dud intereset a hello lenn e niverenn 110 Brud Nevez ar pezh a ran, warhed tost 50 pagennad.

Daou fedig a dennan euz ar pezh em eus kavet dija. An dud intereset gant kenistor ar vro a oar ez eus ano e skridou koz euz Portus Salionacus a vefe er porz e Bro Leon. Lod kaer a sonjema e Konk, e leh ma kaver war ar hartennou, ur « porz liogan ». Ar goudenn eo ne ziskouez ket beza gwall hou-doret evid ur porz...

Mad, pellohig en aod, harp en harzou etre Plougonvelen (Logmaze) ha Konk ez eus un toullig aod a ra an dud a dost « Porz Saliog » anezañ. Ne lavaran ket eo eno ena, med interesant eo gouzoud. An dud intereset da houzoud peleh dre just a hell goulenn diganin (98.20.32.20).

A hendall ar beg e Bro Leon ma kemer harp warnan « Pont Plougastell » a ro war ar hartennou « Pointe de Ste Barbe » hag e enklask an Annales hydrographiques « Beg al lieven ».

Tud ar vro adost (pesketaerien Kam-froud, e parez ar keleg, a lavare e brezoneg: « Beg al lia Vean ». Interesant, ket ?

Mikael Madeg
Landerne

« Conlie »

— J'ai découvert au Service Historique des Armées, au Fort de Vincennes, la lettre autographe de résiliation de ses fonctions du Général de Kératry au Ministre de la Guerre, ceci en faisant des recherches sur le

triste camp de Conlie. La photocopie est peu lisible et interdite de reproduction. Vous en trouverez le texte ci-dessous ».

Paul-Noël Armand
(Herblay)

Angers, le 28 novembre 1870

A Monsieur le Ministre de la Guerre
à Tours

Monsieur le Ministre,

Par décret du 22 octobre dernier vous m'aviez nommé Commandant en chef des forces mobilisées des cinq départements de Bretagne. A cette date, rien n'existait encore. Grâce au patriotisme de mes compatriotes et au dévouement de tous mes officiers, le 22 novembre, le camp de Conlie était créé et rendu inexpugnable : quarante-sept bataillons de Bretons mobilisés, sept compagnies de francs-tireurs hardis et disciplinés étaient accourus tous équipés à mon appel ; neuf batteries d'artillerie, toutes formées en matériel et en personnel n'attendaient plus que des harnais pour manœuvrer utilement. Ce spectacle était unique en France, et le 24 novembre, après avoir vu de vos propres yeux, vous exprimiez hautement à tous les officiers coopérateurs de cette œuvre nationale votre plus vive satisfaction dont vous m'avez renouvelé l'assurance le même soir à la préfecture du Mans.

A la même heure, Le Mans était menacée ; l'aile gauche de l'armée de la Loire pouvait être débordée ; les troupes du général Fiesck avaient été dérouterées et fuyaient depuis Nogent-le-Retrou jusqu'aux portes de mon camp. Vous fîtes appel pressant à l'armée de Bretagne. 10.000 de ses enfants malgré leur organisation incomplète, comptant plus sur leur courage que sur leur armement inachevé me suivirent le 24 novembre (1) au matin du camp de Conlie au bivouac d'Yvrée et le 26, nous faisons une marche de 36 km à l'ennemi. Mes braves volontaires marins entraînent leurs pièces d'artillerie pendant douze heures de route ; l'ennemi venait d'évacuer en toute hâte.

Les intérêts de la défense ne me permettent pas d'ajouter un seul mot aujourd'hui. Malgré les prières de mes troupes, je vous ai informé le 17 novembre (2) que la teneur de vos ordres

connus le 26 novembre à Tours, à l'heure même où nous allions à l'attaque, me forçait à tous égards à résigner mon commandement. Vous avez accepté le même jour ma démission qui aurait dû paraître aujourd'hui même au journal officiel.

La douleur que j'avais d'abandonner l'armée que j'avais formée avec mon brave ami et ancien collègue, Carré Kerisouët, qui a cru devoir me suivre dans la retraite, a été profonde. Mais elle ne me fait pas oublier mes devoirs impériaux. Rentré dans la vie privée, j'ai retrouvé ma liberté politique que j'avais aliénée complètement sous l'uniforme. En appelant mes concitoyens à la défense de la patrie, j'avais contracté charge d'âmes : aussi, j'ai l'honneur de vous annoncer que, dès que les événements vont le permettre, je ferai traduire en conseil de guerre les hautes administrations de la guerre et de la marine : du même coup, elles et moi, nous comparaitrons à la barre du pays, et aucun des documents que j'ai sous la main ne sera écarté.

Agréé, Monsieur le Ministre, l'assurance de ma haute considération.

C.M. de Kératry

P.S. J'ai entre les mains les décrets et les arrêtés que vous avez signés comme Ministre ; vous avez commis l'insigne faiblesse de les laisser tous protester et cela, par une administration dont M. de Loverdo est le véritable chef et qui, pour tous les yeux clairvoyants personifie la trahison vis-à-vis de la France non impérialiste. Il n'y a que vous, qui ne vous en soyez pas aperçu, malgré mes avertissements réitérés et télégraphiés.

(1) Probablement le 25, erreur de plume du journal.

(2) Idem, probablement le 27.

« Roparz Hémon ».

— Dans les souvenirs non écrits dont j'ai fait état dans le numéro 24 de Dale'homp Soñj, j'ai situé un peu légèrement Louis Némo au lycée parisien Louis Le Grand pendant l'année 1918. En fait, c'est plutôt le lycée Saint-Louis que j'ai en mémoire. Par ailleurs, Ivona Martin, qui connut mieux que moi celui dont elle fut la secrétaire, m'a signalé que Louis Némo ne s'était temporairement orienté vers les sciences que pour satisfaire au désir de son père. Ses goûts personnels le poussaient déjà vers l'étude des langues à commencer par celle à laquelle il s'était initié depuis longtemps, le breton ».

Pierre Laurent,
Brest.

« Kouni »

— Talvoudus eo ar pennad-skrid « L'Etat-Nation » eus an niverenn 25. Evit un estrenez evel don, n'eo ket re sklaer talvoudegezh ar ger « nation ». Er skol, pa zesker saozneg, ne vez ket roet diskleriadenn ebet evit ar ger. Ar c'helenner a ro ur ger japanek hag ar skolidi a zo laouen gantañ. Hag ar ger japanek, « kouni », ne ziforc'h ket « nation » diouzh « state ». Neuze evit skolidi hag evit pep brasañ ac'hanomp eo heñvelster « Etat-Nation » ar ger-se. Ne sonjer ket er pobloù bihanaet gant ar termen, daoust ma ez eus hag e vev ur bobl da nebutañ e Bro-Japan, Ainou eo. Ret eo deomp disteurel ar gealoniezh evel-se. A drugarep da bobl Vreizh em eus kroget da brederiañ diwar-benn kudennoù pobloù bihanaet o yezhoù.

Yukawa Fumiko
Tokyo

Keleier berr ha berr



Armand Seguin. Trois Bretonnes avec leurs enfants. Bois gravé, 1894. Coll. particulière.

- **Robert Le Grand**, lauréat du prix Le Menn 1989.

C'est pour quarante années de travail exemplaire au service de la culture populaire bretonne que Robert le Grand, né à Plouay et fixé à La Baule depuis 1937, a été désigné comme bénéficiaire du Prix Le Menn (Priz Herve ar Menn) pour 1989.

R. Le Grand, fondateur du Cercle Celtique « Ar Vro Wenn » et du Pardon de La Baule, a été, pendant de longues années, le secrétaire général de la Confédération Kendalc'h — mot qui, en breton, signifie maintien, persévérance, continuité — confédération qui rassemble la plus grande partie des cercles folkloriques de Bretagne. Tous ceux qui militent dans la vie associative savent ce qu'implique cette fonction de secrétaire général : animation, coordination, information, gestion... En outre, il s'agit de groupes de jeunes qui travaillent dans les multiples domaines de la vie culturelle bretonne et qui se répartissent sur nos cinq départements.

Une des autres réalisations de Robert Le Grand fut de mettre sur pied la coopérative « Breizh », organisme de diffusion de livres et de disques bretons, aujourd'hui basée à Spézet, en Haute-Cornouaille ; cette coopérative a créé aussi des librairies spécialisées à La Baule, Rennes et Paris, constituant ainsi un efficace instrument de culture en Bretagne et dans l'émigration.

Le prix Hervé ar Menn a été créé à la mémoire d'un homme qui, autodidacte, avait consacré sa vie à retrouver, à relancer et à développer la musique populaire bretonne. Le jury a reconnu, chez Robert Le Grand, les mêmes qualités de ténacité, de dévouement et de réussite au service de la Bretagne.

C'est le 27 août prochain, à l'occasion du pardon de La Baule, que Robert Le Grand recevra la médaille qui concrétise le prix. Elle a été choisie dans les collections bretonnes de l'administration des Monnaies et représentera le château des Rohan, à Pontivy, ville où le lauréat fit ses études.



Statue de Duguesclin (avant sa destruction).

- **Armand Seguin** (1869-1903), exposition au Musée de Pont-Aven jusqu'au 9 octobre.

- Du 24 au 29 juillet, le **Congrès Celtique International** se tiendra à Lesneven sur le thème de 1992 et des pays celtiques.

- **Dastum** recherche 2 objecteurs de conscience (tél. 99.78.12.93).

- **Laurent de la Hyre** (1606-1656), exposition au Musée des Beaux-Arts de Rennes jusqu'au 31 août.

- **Le Génie du fer**, des forces rurales à l'univers urbain : histoire et aléas d'une transition humaine et économique en Bretagne (XVII^e-XX^e siècle), exposition au Nouveau Musée de Saint-Brieuc jusqu'au 1^{er} septembre.

- **Coiffes, costumes et traditions du Trégor**, exposition à la mairie de Tréguier jusqu'au 6 août.

- **Robert Micheau-Vernez** (1907-1989). Nous avons appris avec tristesse la disparition, le 8 juin dernier, au Croisic, de Robert Micheau-Vernez. Dalc'homp Soñj avait publié dans son numéro 12, sous la plume de Anne-Sylvie Delodet, une rencontre avec cet artiste-peintre remarquable qui commença sa carrière aux faïenceries Henriot et qui fut membre des Seiz-Breur.

- **Les Industries textiles dans l'ouest du XVIII^e au XX^e siècle**, colloque à Cholet les 16, 17 et 18 novembre prochains, sous la présidence de François Lebrun (contact 13, rue du Pont Pouri, 49340 Vezins, tél. 41.64.94.40).

- A paraître en septembre **Vannes aux débuts de la Révolution**, 90 F (Les Amis de Vannes, 11, rue Albert I^{er}, 56000 Vannes).

- **Deuxièmes rencontres historiques du Léon**, le 14 octobre, à Lesneven sur le thème du Léon en 1789. (Contact : Musée du Léon, 29260 Lesneven).

- **Plougastel, religion et révolution 1789**, exposition jusqu'au 3 septembre (14, rue de l'église à Plougastel).

- **Bécherel, cité du livre** : à l'instar de ses deux consœurs européennes, Redu en Belgique et Hay on Wye au Pays de Galles, Bécherel veut devenir l'une des trois cités permanentes du livre en Europe. Expositions, animations, etc., durant tout l'été, du mercredi au dimanche (tél. 99.66.77.00).

- Vient de paraître **Combattants de l'ombre en Cornouaille**, par Christian Quénehervé, 504 pages, 159 F (4 bis rue des Algues, 5626(Larmor-Plage).

- **Yann D'argent** (1824-1899), exposition au Centre Culturel de Keranden, à Landerneau, jusqu'au 2 septembre.

- **Adolphe Marie Beaufrère** (1876-1960), exposition jusqu'au Présidial, à Quimperlé.

- **Duguesclin... décapité !** La statue de Bertrand Duguesclin érigée en bordure de la voie Rennes-Saint Brieuc à hauteur de Broons, a été décapitée début mai. Une précédente statue installée au centre de Broons avait, elle aussi, été détruite... Comme quoi, l'histoire de Bretagne reste un sujet... explosif !

Coopérative Breizh



Votre magasin breton à Paris

- Livres
- Journaux
- Disques
- Cadeaux

Importation des pays celtiques

10, rue du Maine — 75014 PARIS
Tél. (16) 1 43 20 84 60

Métro : Montparnasse, Edgar Quinet, Gaiété

OUVERT DU LUNDI AU SAMEDI

DE 10 H A 13 H ET DE 14 H A 18 H 50

IMRAM

*Librairie
bretonne et celtique*

- Livres modernes
- Nouveautés
- Revues et magazines
- Livres anciens

4, rue Saint-Michel
22000 GUINGAMP
Tél. 96.44.10.76



*Tous les livres sur la Bretagne,
l'Irlande, l'Écosse, etc...
disques celtiques*

Livres :

- « Small Worlds » de Wendy Davies - 360 F
- « Celtic Art Source Book » de Courtney Davies - 190 F
- « Celtic Knotwork » de Ian Bain - 160 F
- « Dansou ha Tonliou Breizh » de Dave Sheperd (en anglais) - 98 F

Vidéos :

- « Chronique d'un ouragan », 30 mn - 150 F
- « The Pogues », 60 mn - 199 F
- « Fairport Convention », 60 mn - 199 F

**Disques, cassettes (85 F)
Compact-disques (165 F)**

- Davy Spillane « Out of the Air »
- Clannad « Atlantic realm »
- Run rig « Once in a lifetime »
- Chieftains « Celebration »

Instruments :

- Harpes en kits :
Gremlin 25 cordes métal - 2.300 F
Gremlin 30 cordes nylon - 2.500 F
- Flûtes irlandaises :
Shaw-whistles en Ré, Mi, Mib - 69 F
- Howard Low Whistles - 450 F
- Coal Quay Bodhrans - 880 F

**DOUBLE-EXPO
DE NOUVELLES OEUVRES ORIGINALES
DU PEINTRE COURTNEY DAVIS
A QUIMPER ET BREST**

« AR BED KELTIEK »

2, rue du Roi Gradlon - 29000 QUIMPER - Tél. 98.95.42.82
(à côté de la cathédrale)

Centre Culturel de Brest
Boulevard Clemenceau - 29200 BREST - Tél. 98.44.05.38

ANCIENS NUMÉROS DISPONIBLES



N° 14 - 20 F
La Chalotais
R.-Y. Creston
Le service B
en Bretagne



N° 15 - 20 F
La femme bretonne
Bouestard de La Touche
Pierre Landais
Lorenzo Mercadante



N° 16 - 20 F
La lutte bretonne
René Quillivic
Origine des sports
en Bretagne
Marine et fortification



N° 17 - 20 F
Architectures bretonnes
Au temps des celtes
Morvan Marchal.
Jubés de Bretagne - Yann Poupinot



N° 18 - 20 F
Les Druides
La Bretagne et Dieu
Survivances celtiques
La Bretagne à Paris



N° 19 - 20 F
Arsenaux de Bretagne
Léon Fleuriot - Saunder Lewis
Ligue fédéraliste de Bretagne
Art funéraire



N° 20 - 20 F
Guerre des Vénètes
Marie St. Laurent
Monnaies armoricaines
Juan Lucas
La Vierge armoricaine



N° 21 - 20 F
Spécial enseignement
Bretagne, Irlande - Pays de Galles,
Dictionnaire de noms celtiques universels
1987 - 1988 - 1989 - 1990



N° 22 - 20 F
Yann Ber Kalloc'h
Dihunamb!
Bretagne et Irlande.
Le Musée National du Pays de Galles



N° 23 - 20 F
Spécial Bretagne
et Révolution française,
Saint-Aubin-du-Cormier,
les Gallois de Patagonie



N° 24 - 25 F
Les Clans d'Ecosse
Roparz Hémon (1900-1978)
François II, dernier duc de Bretagne
Le Fédéralisme breton



N° 25 - 25 F
Le couronnement
d'Anne de Bretagne
le Graal
Etat-Nation

Promotion : 15 F l'exemplaire à partir de 5 numéros commandés

(8 francs de port pour 1 exemplaire, 15 francs jusqu'à 4 exemplaires, franco au-delà)

(Les N° 9, 10, 11, 12 et 13 sont toujours disponibles)

Bulletin d'adhésion à renvoyer rempli à **Dalc'homp Sonj** (36, rue Emile Zola, 56100 An Oriant/Lorient) (l'abonnement de la revue est compris dans l'adhésion).

Nom Prénom

Adresse

adhère à l'association Dalc'homp Sonj et verse :

1 an (4 numéros) 120,00 F Soutien à partir de 150,00 F
 2 ans (8 numéros) 240,00 F à partir de 300,00 F

remplir : * adhésion * réadhésion
* abonnement à partir du prochain numéro
* réabonnement

Date Signature :

(libellez votre paiement au nom de Dalc'homp Sonj) :

Bulletin d'adhésion à renvoyer rempli à **Dalc'homp Sonj** (36, rue Emile Zola, 56100 An Oriant/Lorient) (l'abonnement de la revue est compris dans l'adhésion).

Nom Prénom

Adresse

adhère à l'association Dalc'homp Sonj et verse :

1 an (4 numéros) 120,00 F Soutien à partir de 150,00 F
 2 ans (8 numéros) 240,00 F à partir de 300,00 F

remplir : * adhésion * réadhésion
* abonnement à partir du prochain numéro
* réabonnement

Date Signature :

(libellez votre paiement au nom de Dalc'homp Sonj) :



TRESORS DES BIBLIOTHEQUES DE BRETAGNE



Livre d'heures de Françoise de Dinan

Bibliothèque Municipale, Rennes

Château des ducs de Rohan
PONTIVY (Morbihan)
15 JUIN - 15 SEPTEMBRE 1989